







HISTOIRE
D'UN VOYAGE
AUX ISLES MALOUINES,
Fait en 1763 & 1764;

AVEC

DES OBSERVATIONS

SUR

LE DETROIT DE MAGELLAN,

ET SUR

LES PATAGONS,

Par DOM PERNETTY, *Abbé de l'Abbaye de Burgel, Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse; Associé Correspondant de celle de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.*

NOUVELLE ÉDITION.

Refondue & augmentée d'un Discours Préliminaire, de Remarques sur l'Histoire Naturelle, &c.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais; DELALAIN, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise.



M. DCC. LXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVIS
DES LIBRAIRES.

L'Auteur de cet Ouvrage eſtimé, réſidant à Berlin, & occupant ſon loiſir à des travaux plus importans; un Homme de Lettres connu a bien voulu ſe charger de veiller ſur cette ſeconde Edition, & de la rendre digne du Public. Voici en quoi conſiſte ſon travail.

Le Diſcours Préliminaire, avec les notes, eſt tout entier de l'Editeur.

Il a ajouté dans le cours de l'Ouvrage beaucoup d'obſervations ſur l'Hiſtoire Naturelle, la Phyſique, &c. & ordinairement ces articles nouveaux ſont entre deux crochets.

Enfin, il a refondu preſque en

entier le Voyage, rapportant ſous des Chapitres particuliers, ce qui étoit épars dans les deux volumes, & diſtinguant l'Hiſtoire qui intéreſſe tout le monde, du Journal qui n'intéreſſe que les Navigateurs. Tel étoit, au reſte, le deſſein de Dom Pernetty lui-même; & ce ſont des raiſons dont il a rendu compte dans la Préface de la premiere Édition, qui l'ont empêché de l'exécuter.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

L'Ambition des particuliers n'eſt point la même que celle des Rois; l'une aſpire à tout envahir, l'autre ſe borne à tout connoître.

Telle eſt l'activité de l'eſprit humain, que plus l'horiſon de ſes idées eſt grand, plus il cherche encore à l'étendre. Colomb ſe trouve à l'étroit dans Gènes, & il parcourt l'Europe; bientôt il ſe croit à l'étroit dans l'Europe, & il va découvrir le Nouveau Monde.

La paſſion pour les découvertes s'irrite par celles qu'on a déjà faites, comme l'amour phyſique



par de légeres jouiſſances.

Dans le temps de la conquête de cette Amérique, dont le génie ſeul de Colomb ſoupçonnoit l'exiſtence, il ſe fit une eſpece de révolution dans l'Europe, par rapport aux mœurs, à l'eſprit & au gouvernement ; la même fermentation ſe fait ſentir parmi nous, aujourd'hui que nous ſommes ſur le point de découvrir ces vaſtes contrées ſituées au-delà des pointes méridionales du Monde connu, dont on évalue l'étendue à huit millions de lieues quarrées, & qui forment un contre-poids immenſe dans la balance du globe.

Si jamais il y eut une occaſion favorable pour pénétrer dans le Monde Auſtral, c'eſt maintenant que l'Europe eſt ſûre de l'exiſten-

ce & de la poſition des Iſles Malouines; & ce ſeroit un grand ſervice à rendre à la Navigation, au Commerce & à la Philoſophie, que d'étendre ſes recherches dans ces régions, & de tenter d'ajoûter une cinquieme partie à l'Univers. Alexandre déſiroit qu'il ſe formât des Mondes Nouveaux, afin d'avoir la gloire de les dompter; les vœux du Roi de Macédoine ont été accomplis en faveur des Souverains modernes; il ne tient qu'à eux de pénétrer dans un Monde Nouveau, & d'effacer Alexandre, non en domptant les Etrangers qui l'habitent, mais en les rendant heureux.

Le voyage exact & intéreſſant dont je ſuis l'Editeur, ne conduit pas ſimplement à la reconnoiſ-

ſance de ces Iſles Malouines qu'on n'a trouvé habitées que par des araignées à grandes jambes & des grelots, & dont même la Cour de France vient de faire ceſſion à la Couronne d'Eſpagne ; il eſt d'une utilité plus générale, ſoit pour les Souverains, ſoit pour tous les hommes qui penſent, par la facilité qu'il donne de pénétrer dans les Terres Auſtrales, & de vérifier ce que tant de Voyageurs ont écrit ſur l'exiſtence de ces Géants du Pole qu'on nomme les *Patagons*.

Pour ne rien laiſſer à déſirer ſur cette matiere curieuſe, importante, & neuve encore, malgré tant de Voyageurs qui s'y ſont appeſantis, je vais ſuppléer au ſilence de Dom Pernetty ſur trois objets :

les anciennes notions ſur les Iſles Malouines; les idées juſtes qu'on peut ſe former des Patagons, & les recherches à faire dans le Monde Auſtral.

N'ayant que des Voyageurs pour guides dans cette carriere, on ne peut y marcher qu'avec la plus grande circonſpection; il faut peſer leurs témoignages, les comparer entr'eux; & lors même qu'ils ſont unanimes, les faire céder à celui de la raiſon: car dans l'examen d'un fait évidemment abſurde, l'autorité d'un ſeul Philoſophe devroit l'emporter ſur le ſuffrage du genre humain.

Il y a des préjugés qui ſemblent inſéparables des voyages; telle eſt l'opinion où l'on eſt que l'on ne rencontrera que du merveilleux;

on s'accoutume alors à le voir où il n'eſt pas, & quelquefois à le feindre.

Un Voyageur ſe croit auſſi obligé d'épouſer les préjugés de ſa Nation: ſi elle eſt en guerre avec des Puiſſances maritimes, il ne parlera de leurs colonies qu'avec le fiel de la haine; ſa partialité percera juſques dans l'idée qu'il donnera des divers gouvernemens. Un Danois parlera d'un Roi étranger comme d'un demi-dieu; un Anglois en fera à peine un homme.

Il y a auſſi des préjugés perſonnels aux Voyageurs, & dont on doit ſe défier: tel eſt l'enthouſiaſme pour quelques talens, qui engage des Ecrivains reſpectables à tout rapporter à cette idole de leur imagination; le Négociant perce

trop dans Paul Lucas ; on reconnoît trop l'Antiquaire dans Spon, & le Naturaliſte dans Tournefort.

Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Voyageurs reſſemblaſſent à Dom Pernetty ; qu'ils n'épouſaſſent comme lui aucun préjugé ; qu'ils viſſent bien les objets, afin de les faire bien voir, & ſur-tout qu'ils écriviſſent avec ce ton de candeur & de vérité qui annonce la confiance de l'Ecrivain, & qui l'inſpire à ſes Lecteurs.

Des premieres découvertes des Iſles Malouines.

Tout le parage entre la côte Magellanique & le premier méridien, étoit mal connu juſqu'à la fin du ſiecle dernier ; Magellan qui

a donné ſon nom au plus terrible détroit qui ſoit dans les mers des trois continens ; Sharp qui a parcouru preſque toute la mer du Sud, & le Chevalier Drack qui en 1680 mit à ſon zenith le cercle polaire, virent les Iſles Malouines, mais ils n'y abordèrent pas ; & comme ces Navigateurs enſevelis dans les brumes, emportés par les courants, & jouets des plus violentes tempêtes, ne tenoient qu'une route incertaine, leur voyage n'a été d'aucune reſſource à ceux qui les ont ſuivis ; peu importe qu'ils aient reconnu des Iſles, ou qu'ils n'aient vu que des nuages.

Il paroît par le *Voyage de la mer du Sud* de Frezier, ouvrage traduit dans preſque toutes les

langues de l'Europe, ce qui ne fait que la plus petite partie de son mérite, que les Isles Malouines n'ont été vraiment découvertes qu'au commencement de ce siecle par des vaisseaux de S. Malo (*a*); & s'il est vrai, comme on l'a

(*a*) Voici le texte de Frezier. « Si j'ai supprimé dans ma Carte des terres imaginaires, j'en ai ajouté d'effectives par les 51 degrés de latitude, auxquelles j'ai donné le nom d'*Isles nouvelles*, pour avoir été découvertes depuis l'année 1700, la plupart par les vaisseaux de S. Malo. Je les ai placées, sur les Mémoires du Maurepas & du Saint-Louis, vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui les ont vues de près; & même ce dernier y a fait de l'eau dans un étang, que j'ai marqué auprès du port S. Louis. L'eau en étoit un peu rousse & fade, au reste bonne pour la Mer. L'un & l'autre ont parcouru différens endroits; mais celui qui les a côtoyées de plus près, a été le Saint-Jean-Baptiste, commandé par Doublet du Havre, qui cherchoit à passer dans un enfoncement qu'il voyoit vers le milieu. Mais ayant re-

cru depuis Colomb, que descendre dans une région inconnue, ce

---

» connu des Isles basses presque à fleur d'eau, » il jugea à propos de revirer de bord. Cette » suite d'Isles sont celles que Fouquet de Saint-Malo découvrit, & qu'il appella du nom » d'Anican son Armateur. Les routes que j'ai » tracées, feront voir le gissement des terres, » par rapport au détroit de le Maire, d'où » sortoit le Saint-Jean-Baptiste, lorsqu'il les » vit ; & par rapport à la Terre des Etats, » dont les deux autres avoient eu connoissance, avant que de les trouver.

» La partie du Nord de ces Terres, qui est » ici sous le nom de *Côtes de l'Assomption*, a » été découverte le 16 Juillet de l'année 1708, » par Poré de Saint-Malo, qui lui donna le » nom du Vaisseau qu'il montoit. On la » croyoit une nouvelle Terre éloignée d'environ cent lieues à l'Est des Isles nouvelles » dont je parle ; mais je n'ai point fait de difficulté de la joindre aux autres, fondé sur des » raisons convaincantes.

» La premiere, c'est que les latitudes observées au Nord & au Sud de ces Isles, & le » gissement des parties connues, concourent » parfaitement bien au même point de réunion, du côté de l'Est, sans qu'il reste du

ſoit en prendre poſſeſſion, on ne peut pas plus nous diſputer la do-

» vuide entre deux. La ſeconde, c'eſt qu'il
» n'y a point de raiſon d'eſtimer cette côte à
» l'Eſt des Iſles d'Anican. Car M. Gobien du
» Saint-Jean, qui a bien voulu me communi-
» quer un extrait de ſon Journal, eſtime
» qu'elle eſt au Sud de la riviere de la Pla-
» ta ; ce qui étant pris à la rigueur ne pour-
» roit l'éloigner à l'Eſt que de deux ou trois
» degrés, c'eſt-à-dire 25 ou 30 lieues. Mais
» la diverſité des eſtimes eſt toujours une mar-
» que d'incertitude. La premiere fois qu'ils
» virent cette côte, en venant de l'Iſle Sainte-
» Catherine (au Breſil), ils l'eſtimerent par
» 329 degrés ; & la ſeconde, en venant de la
» riviere de Plata, où les vents contraires les
» avoient contraints d'aller relâcher, après
» avoir tenté de paſſer le Cap Horn, ils la
» jugerent par 322 degrés, & ſuivant quel-
» ques-uns 324 ſur les Cartes de Pieter Goos,
» dont nous avons fait remarquer les erreurs
» page 28. Ainſi on doit y avoir peu d'égard.
» Cependant, comme ils y avoient de la con-
» fiance, ils ſe crurent fort loin de la terre
» ferme, & ſe comptant trop à l'Eſt, ils cou-
» rurent auſſi 300 lieues trop à l'Oueſt dans la
» Mer du Sud, de ſorte qu'ils ſe croyoient

mination ſur ces Iſles, qu'aux Eſpagnols celle qu'ils ont acquiſe ſur

---

» courir ſur la Guinée, lorſqu'ils atterrirent
» à Ylo. Mais la troiſieme & convaincante,
» c'eſt que nous & nos camarades avons dû
» paſſer par-deſſus cette nouvelle Terre, ſui-
» vant la longitude où elle étoit placée dans
» la Carte manuſcrite; & qu'il eſt moralement
» impoſſible qu'aucun navire n'en eût eu con-
» noiſſance, étant longue d'environ 50 lieues
» E. S. E. & O. N. O. Ainſi il ne reſte plus
» aucun lieu de douter que ce ne fût la partie
» du Nord des Iſles Nouvelles, dont le temps
» découvrira la partie de l'Oueſt, qui eſt en-
» core inconnue.

» Ces Iſles ſont ſans doute les mêmes que le
» Chevalier Richard Hawkins découvrit en
» 1593, étant à l'Eſt de la Côte déſerte, par
» les 50 degrés. Il fut jetté, par une tempête,
» ſur une Terre inconnue; il courut le long
» de cette Iſle environ 60 lieues, & vit des
» feux, qui lui firent juger qu'elle étoit ha-
» bitée ».

Je ne tranſcris ce long texte de Frezier que pour avoir occaſion de placer des remarques judicieuſes de Dom Pernetty qui le rectifie.

Il faut obſerver au ſujet de ce Poré de S. Malo dont parle Frezier, que ce Capitaine ne

la moitié du Nouveau Monde. Depuis la premiere découver-

connoissoit pas la situation exacte des côtes des Patagons, ni celle des Isles Malouines ; ou qu'il avoit mal fait son point. En effet ces Isles ne sont qu'à 90 ou 100 lieues du détroit de Magellan : comment auroient-elles donc été éloignées de 100 lieues à l'Ouest de la côte de l'Assomption, ainsi nommée par Poré ? S'il avoit eu connoissance de la position des Isles Malouines, il auroit vû clairement, par la latitude & la longitude de la côte qu'il parcouroit, qu'elle ne pouvoit être autre que celle de ces Isles.

Remarquons en second lieu que l'estime du sieur Gobien du Saint-Jean est erronée, puisqu'il met cette côte de l'Assomption au Sud de Rio de la Plata ; & que Dom Pernetty y étant descendu comme lui, & au même endroit suivant la Carte de Frezier, son estime lui donna environ 64 degrés & demi de longitude Occidentale, méridien de Paris ; & l'embouchure de Rio de la Plata, 56′ 30″ ; ce qui rejette l'endroit de la côte où les deux Navigateurs aborderent, 8 degrés plus au Sud-Ouest ; & fait à peu près l'erreur que l'Auteur du Voyage de l'Amiral Anson (page 78), attri-

te, les Navigateurs de toutes les Nations qui y ont abordé, ont voulu avoir la gloire de leur donner un nom; cette eſpece de ſouveraineté flatte les Marins comme les Aſtronomes le ſont du droit de nommer des étoiles.

Je ne parle point de Hawkins, qui dès l'an 1593 donna, dit-on, aux Iſles Malouines le nom de *Virginie;* mais vers 1714 M. Fou-

---

bue à la Carte de Frezier, ſur la poſition de la côte des Patagons.

Enfin au ſujet de ces Iſles que le Chevalier Hawkins apperçut en 1593 par les 50 degrés à l'Eſt de la côte déſerte des Patagons, il n'eſt pas probable qu'elles ſoient la partie Septentrionale des Iſles Malouines; M. de Bougainville courut cette côte au moins 60 lieues comme Hawkins, & n'y apperçut aucun feu, ni aucune apparence d'habitation, quoiqu'il n'en fût aſſez ſouvent éloigné que d'une demi-lieue, ou une lieue.

quet de Saint-Malo les appella *Anican*, du nom de ſon Armateur; l'Amiral Roggewin, qui en 1721 cotoya la principale du côté de l'Orient, lui donna le nom de *Belgie Auſtrale;* quelques Capitaines Anglois les ont fait connoître ſous le nom d'*Iſles de Falkland;* nos Armateurs les ont quelquefois appellées *Iſles Neuves de Saint-Louis;* & il paroît que l'Europe aujourd'hui conſent à leur laiſſer le nom d'*Iſles Malouines*.

Auprès de la grande Iſle Malouine du côté du Nord, ſont trois petites Iſles rangées en triangle, qu'on a quelque temps confondues avec celles que M. de Bougainville a reconnues; mais il paroît que ce ſont les Iſles Sébal-

des (*b*) marquées avec exactitude

(*b*) Au reste, Dom Pernetty douta quelque temps si ces Isles, qu'il reconnut, étoient vraiment les Isles Sébaldes de la Carte de Frezier; voici ce qu'il en dit dans une note du Discours préliminaire de la premiere édition. « Nous découvrîmes trois Isles d'environ demi-» lieue de long, assez élevées, & placées à peu » près en triangle, comme on dit que le sont les » Isles Sébaldes. Cette ressemblance de position » & de figure nous les fit prendre d'abord pour » elles; mais ensuite ayant découvert auprès » d'elles quelques Isles plates & presqu'à fleur » d'eau, nous jugeâmes que ces trois Isles n'é-» toient pas les Sébaldes, mais des Isles un » peu avancées de la grande des Malouines, » & nous eûmes lieu de nous confirmer dans » cette opinion. Si ces trois Isles étoient en » effet les Sébaldes, elles ne seroient éloignées » de la grande Isle que de deux lieues, & non » de 7 à 8, comme le dit Frezier. Voyez la » Carte de notre route le long de la côte. Ce-» pendant, dans les deux voyages de l'Aigle, » & de la flûte du Roi l'Etoile, qui ont recon-» nu après nous ces trois Isles, en allant des » Isles Malouines au détroit de Magellan, les » Capitaines n'ayant pas trouvé d'autres Isles

dans

dans la belle Carte du détroit de Magellan, dreſſée par M. de Vaugondy, pour l'intelligence de l'hiſtoire des Terres Auſtrales.

L'Amiral Roggewin paroît un des Navigateurs qui avant Dom Pernetty, a jetté le plus de lumieres ſur la vraie poſition des Iſles Malouines (*c*); il reconnut que ce qu'on avoit pris pour un vaſte continent, n'étoit qu'une grande Iſle d'environ deux cens lieues de

» que ces trois, ils les ont regardées depuis » comme étant les Sébaldes ».

(*c*) Son voyage a été écrit en François par un Allemand, embarqué ſur ſa flotte, & fut imprimé à la Haye en 1739, en 2 vol. *in*-12. La flotte qu'il commandoit étoit deſtinée par la Compagnie hollandoiſe des Indes Orientales, à la découverte du Monde Auſtral. Le voyage de Roggewin eſt peut-être le plus curieux de tous ceux qui ont été entrepris pour reconnoître ce troiſieme Continent.

circuit. Il cotoya toute la partie Orientale, la jugea inhabitée, parce qu'il n'y vit ni feu ni navire; & s'il n'avoit craint de perdre le temps favorable pour doubler le Cap de Horn, il feroit defcendu dans cette contrée pour la vifiter; l'unique acte de fouveraineté qu'il exerça, fut de lui donner le nom de *Belgie*, parce qu'elle fe trouve dans une latitude correfpondante à celle des Pays-Bas; mais cet événement ne parut pas à la Compagnie de Batavia un titre fuffifant pour envoyer fes Amiraux prendre poffeffion des Ifles Malouines.

Les Anglois ont auffi partagé avec les Hollandois la gloire de reconnoître les Ifles Malouines; ils paroiffent tous y avoir été con-

duits en cherchant une prétendue Isle Pepys, que Cowley en 1686 crut découvrir (*d*), où il y a, dit-

(*d*) Toute la relation du Capitaine Cowley paroît erronée à Dom Pernetty, & il est aisé, dit-il, de s'en convaincre par la lecture de son voyage. Cet Anglois dit que « *le gros temps* » *l'empêcha de descendre*, *& qu'il ne put mettre* » *sa chaloupe à la mer*. S'il a vu cette terre, en » effet, ce n'est donc qu'en passant, comme » plusieurs Navigateurs ont fait de beaucoup » d'autres Isles & Terres qui nous sont encore » inconnues, tant pour la qualité & les pro- » ductions du terrein, que pour la véritable » position de leurs côtes. Puisque ce Capitaine » n'y est pas descendu, comment peut-il dire » que c'est un lieu commode pour faire de » l'eau ? Il n'y a peut-être point d'eau douce. » Quant au bois, nous y avons été trompés » sur les apparences ; en courant la Côte des » Isles Malouïnes, nous avons cru en voir, » & après y être descendus, ces apparences » ne nous ont donné en réalité que des glajeux ; » espece de jonc ou plante à longues feuilles, » plattes & étroites, qui s'éleve en motte de » trois pieds au moins, & dont les feuilles en » touffes font, en s'élevant au-dessus de la » motte, une hauteur de six à sept pieds. »

on, des bois & de l'eau douce en abondance, & dont le principal port eſt aſſez vaſte pour contenir mille vaiſſeaux (*e*), Iſle que les meilleurs Navigateurs ſont tentés de mettre dans le rang de l'Iſle Atlantique de Platon & du beau pays d'El-Dorado.

Woods Rogers, dès le commencement de ce ſiecle, comman-

(*e*) Cette Iſle Pepys, ſuivant l'Amiral Anſon, eſt à quarante-ſept degrés de latitude Sud; &, ſuivant le Docteur Halley, à quatre-vingts lieues du Cap-Blanc ſur la Côte des Patagons. Le Capitaine Cowley la nomma *Iſle de Pepys* en l'honneur de Samuel Pepys, Secrétaire du Duc d'Yorck, qui fut depuis Jacques II, & qui pour lors étoit grand Amiral de l'Angleterre. Le Chef d'eſcadre Biron, dans ſon voyage autour du Monde; & M. de Bougainville, dans deux voyages aux Iſles Malouines, ont vainement cherché cette Iſle Pepys, qui ne fut probablement, pour le Capitaine Cowley, qu'un nuage ou un grand banc de glace.

da une petite efcadre chargée de reconnoître la mer du Sud ; il avoit pour fecond Capitaine le célèbre Médecin Dower, & pour Pilote Williams Dampier, qui s'étoit déjà immortalifé par deux voyages autour du monde ; Rogers courut la côte N. O. des Ifles Malouines, & détermina leur pofition ; mais il jugea mal de leur étendue (*f*).

(*f*) Suivant le récit de l'Amiral Anfon ; « Rogers courut la Côte de N. E. de ces Ifles en » 1708 ; il vit qu'elles s'étendoient environ la » longueur de deux degrés, qu'elles étoient » compofées de hauteurs qui s'abaiffoient en » pente douce les unes devant les autres ; que » le terrein en étoit bon & couvert de bois ; » & que, fuivant les apparences, il n'y man- » quoit pas de bons ports. »

Dom Pernetty redreffe ici le Capitaine Rogers. « Si cet Anglois, dit-il, n'a couru que » la Côte N. E. des Ifles Malouines, comment » peut-il favoir fi ces Ifles ne s'étendent qu'en-



George Anſon, mort comblé de gloire en 1762, & dont la cendre auroit dû être placée à Weſtminſter, à côté de celle des grands hommes & des Rois, navigea fort près des Iſles Malouines; l'élégant rédacteur de ſes Voyages propoſa même au Gouvernement Anglois un plan de commerce ſur ce ſujet, qui prouve l'étendue de ſes vûes

---

» viron la longueur de deux degrés ? Nous n'a-
» vons couru qu'une partie des côtes de la
» grande Iſle, & nous avons trouvé qu'elle
» s'étendoit de plus de trois degrés, depuis l'Eſt
» juſqu'au Nord-Oueſt. Nous avons remarqué
» qu'elle eſt en effet compoſée de hauteurs qui
» s'abaiſſent en pente douce les unes devant les
» autres; mais le terrein ne nous a jamais paru
» couvert de bois, quoique nous l'ayons co-
» toyé de fort près: nous avons même tou-
» jours douté qu'il y en eût, parce que nous
» n'avons pu en découvrir pendant le ſéjour
» que nous y avons fait, tant au premier
» voyage qu'aux deux ſuivans ».

politiques (*g*), & le Chef d'Escadre Byron dans son voyage au-

(*g*) « J'ai prouvé, dit-il, que toutes nos en-
» treprises dans la mer du Sud courent grand
» risque d'échouer, tant qu'on sera obligé de
» relâcher au Bresil; ainsi tout expédient qui
» pourroit nous affranchir de cette nécessité,
» est sûrement digne de l'attention du Public;
» & le meilleur expédient à proposer, seroit
» donc de trouver quelqu'autre endroit plus
» au Sud, où nos vaisseaux pussent relâcher,
» & se pourvoir des choses nécessaires pour
» leur voyage autour du Cap Horn. Nous
» avons déjà quelque connoissance imparfaite
» de deux endroits, qu'on trouveroit peut-
» être, en les faisant reconnoître, fort pro-
» pres à cet effet. L'un est l'Isle *Pepys;* le se-
» cond est aux Isles de Falkland, situées au
» Sud de l'Isle Pepys. L'un & l'autre de ces
» endroits est à une distance convenable du
» Continent; & à en juger par leurs latitudes,
» le climat y doit être tempéré. Il est vrai qu'on
» ne les connoît pas assez bien pour pouvoir
» les recommander comme des lieux de ra-
» fraîchissement à des vaisseaux destinés pour
» la mer du Sud: mais l'Amirauté pourroit les
» faire reconnoître à peu de frais; il n'en coû-
» teroit qu'un voyage d'un seul vaisseau: & si

tour du Monde en 1764, a été ſur le point de l'exécuter (*h*).

» un de ces endroits ſe trouvoit, après cet examen, propre à ce que je propoſe, il n'eſt pas concevable de quelle utilité pourroit être un lieu de rafraîchiſſement, auſſi avancé vers le Sud, & auſſi près du Cap Horn. Le Duc & la Ducheſſe de *Briſtol* ne mirent que trente-cinq jours, depuis qu'ils perdirent la vue des Iſles de *Falkland*, juſqu'à leur arrivée à l'Iſle de Juan Fernandez, dans la mer du Sud; & comme le retour en eſt encore plus facile, à cauſe des vents d'Oueſt qui regnent dans ces parages, je ne doute pas qu'on ne puiſſe faire ce voyage des Iſles de Falkland à celle de Juan Fernandez, aller & revenir, en un peu plus de deux mois ».

(*h*) Voici ce qui eſt dit dans la relation de Byron, au ſujet des Iſles Malouines. « L'Iſle la plus conſidérable eſt ſituée au Nord du Port Egmont. Nous y deſcendîmes, attirés par ſa ſituation, & nous eûmes le plaiſir, du haut d'une montagne fort élevée, de jouir d'un point de vue admirable : on a beaucoup de peine à monter ſur le ſommet de cette montagne; mais on en eſt bien dédommagé par la vue agréable de toute l'étendue du Port, des trois paſſages qui viennent y abou-

Ce voyage de Byron est postérieur à celui de Dom Pernetty qu'on va lire. Les Anglois avoient pris des précautions extraordinaires pour les préparatifs de cet armement, qui a excité l'attention

---

» tir, de nos vaisseaux que nous voyions à l'an-
» cre, & de toute la mer qui environne cette
» Isle & les Isles voisines, jusqu'au nombre de
» cinquante, tant petites que grandes, & qui
» nous parurent toutes tapissées de verdure.

» Le 23 Janvier, le Commandant, accom-
» pagné des Capitaines & des principaux Offi-
» ciers, descendit dans l'Isle; on fixa aussitôt
» un poteau sur le rivage, au haut duquel on
» attacha le pavillon de l'Union; & dès qu'il
» fut déployé, le Chef d'escadre déclara que
» toutes ces Isles appartenoient à Sa Majesté
» Britannique, & qu'il en prenoit posses-
» sion au nom de la Couronne d'Angleterre.
Voyage autour du Monde, fait sur le vaisseau de guerre le Dauphin, &c. page 131, &c. L'Auteur, dans tout le cours de cette relation, ne nomme point les Isles Malouines; & j'aime mieux le croire un mauvais Géographe, qu'un Politique mal-intentionné.

de toute l'Europe ; mais il eſt démontré que M. de Bougainville avoit pris poſſeſſion des Iſles Malouines, dans le temps que le *Dauphin*, monté par Byron, étoit encore ſur le chantier ; & il n'y eut peut-être jamais de droit plus inconteſtable que celui de la France ſur cette région : car ſes Armateurs ſont les premiers qui y aient abordé ; ſes Hiſtoriens ſont les premiers qui l'aient décrite ; & ce qui eſt encore plus intéreſſant pour l'humanité, elle ne l'a point enlevée à des hommes, mais à des inſectes malfaiſans ou inutiles, à des araignées & à des grelots.

Dom Pernetty, qui a obſervé en Philoſophe les Iſles Malouines, eſt perſuadé qu'elles faiſoient autrefois partie de la contrée des

Patagons & de la Terre de Feu. Je penſois comme lui même avant de l'avoir lu ; il eſt certain qu'on voit dans toutes les parties de l'Univers des traces de ces grandes révolutions du globe : la Sicile a été autrefois unie à l'Italie, l'Eſpagne à l'Afrique, & la France à la Grande-Bretagne : l'Iſle de Finlande paroît clairement avoir été ſéparée du Groenland, & récemment le Profeſſeur Ruſſe Kracheninnikow a démontré que le continent de l'Amérique tenoit autrefois à l'Aſie par le Kamſatka (*i*) : des érup-

(*i*) Suivant le récit de ce ſçavant Etranger, le Continent de l'Amérique s'étend du Sud-Oueſt au Nord-Eſt preſque partout à une égale diſtance des côtes du Kamſatka, & les deux côtes ſemblent paralleles, ſur-tout depuis la pointe des Kowriles, juſqu'au Cap Tchoukotſa. Il n'y a que deux degrés & demi

tions de volcan, des tremblemens de terre, quelquefois même le ſeul effort des eaux de la mer ſuffiſent pour déchirer ainſi la terre, & ſéparer violemment les hommes que l'intérêt tend ſans ceſſe à réunir.

Cette obſervation convient particuliérement au continent Auſtral; la Terre de Feu tire ſon nom de ſes volcans: cette région auſſi-

---

entre ce dernier Cap & le rivage de l'Amérique correſpondant. On voit, par l'aſpect des côtes, qu'elles ont été ſéparées avec violence, & les Iſles, qui ſont entre deux, forment une eſpece de chaîne comme les Maldives. Les habitans de l'Amérique correſpondante à l'extrémité Orientale de l'Aſie, ſont de petite taille, baſanés & peu barbus, comme les Kamtſckadales, &c. Voyez les preuves de cette opinion dans l'ouvrage même de Kracheninnikow, traduit au ſecond volume *in*-4°. du Voyage en Sibérie de l'Abbé Chappe. Ces preuves ſont trop fortes, pour ne ſervir qu'à l'appui d'un ſyſtême.

bien que la Terre des Etats ſemble entiérement compoſée de roches inacceſſibles, ſuſpendues preſque ſans baſe, entourées d'abymes affreux, & couronnées d'une neige éternelle. D'un autre côté, à quelques lieues de l'endroit de la grande Iſle Malouine où a abordé M. de Bougainville, on voit par la poſition des montagnes, par les crevaſſes qu'on y rencontre, & par le déſordre des lits de pierre de taille, que cette contrée n'eſt devenue une Iſle que par l'effort d'un tremblement de terre (*k*);

(*k*) « Un autre motif m'engage encore à » croire que les Iſles Malouines tenoient jadis » à la Terre des Patagons. On ne voit point » d'arbres aux Iſles Malouines, & toute la » côte de l'Eſt des Patagons, & de la Terre de » Feu, en eſt dépourvûe juſqu'à environ 25 » lieues en avant dans les terres, où l'on com-

ce grand événement n'a pu être consigné dans des Historiens ; mais pour le Philosophe il est écrit dans le livre de la Nature.

Au reste nous ne connoissons les Isles Malouines que depuis l'époque où elles ont été arrachées avec violence du continent ; ainsi ce que les Navigateurs nous ont appris jusqu'ici ne sert tout au plus qu'à perfectionner la théorie de la terre ; mais que l'Espagne y envoie une Colonie, que les Arts

» mence à trouver des arbres. Depuis-là jusqu'à la côte, on ne rencontre que quelques » arbustes & des bruyeres. On en trouve de » semblables aux Isles Malouines. Les découvertes que les Anglois, qui s'y sont établis » plus à l'Ouest, pourront faire dans cette » partie, nous éclaireront davantage sur tous » ces articles. Les Espagnols substitués à nos » François dans l'établissement de l'Est, nous » mettront au fait de l'autre partie ».

naiſſent dans ſon ſein, que cette contrée ſerve de point d'union entre le Nouveau Monde & le Monde Auſtral, & alors commencera ſon Hiſtoire.

DES GEANTS DE LA PATAGONIE.

Les Iſles Malouines ne ſont ſéparées que par un détroit de cette pointe de l'Amérique Méridionale qu'habitent les Patagons, contrée ſinguliere où la nature s'abatardit dans les végétaux, & ſe releve avec avantage dans l'eſpece humaine; qui produit des Géants, des Plantes ſans vigueur & des quadrupedes dégénérés.

C'eſt un phénomene aſſez ſingulier, que depuis qu'il y a des

hommes policés & des livres, on ne se soit jamais accordé sur l'existence des Géants ; c'est sur-tout par rapport aux Patagons que ce problême a paru long-temps insoluble aux Philosophes ; pendant cent ans les Navigateurs de toutes les Nations s'accorderent à dire que la pointe de l'Amérique Méridionale produisoit des Colosses : dans le siecle suivant les Marins n'y virent plus que des hommes ordinaires ; & des Naturalistes, du fond de leur cabinet, assurent aujourd'hui que les Patagons, comme voisins du Pôle ne doivent être que des pygmées.

Cette question si curieuse paroît maintenant décidée par la relation autentique du Commodore Byron, & par celles qu'on

lira à la ſuite du Voyage de Dom Pernetty : mais pour ſatisfaire toutes les claſſes d'hommes qui raiſonnent, voici d'autres preuves qui ſerviront à juſtifier la nature contre les idées étroites de ſes détracteurs ; ſi après cela, dit le célebre Fontenelle, le P. Baltus veut croire encore que le diable rend des oracles, il ne tiendra qu'à lui.

De temps immémorial on croit en Amérique qu'il y a dans ſa partie Méridionale une race de Géants redoutable par ſes violences & par ſes crimes (*l*) : car dans

(*l*) Voyez ſur-tout l'*Hiſtoire du Pérou* de l'Ynca Garcilaſſo, liv. 9, chap. 9. Je ſçai qu'il ſe trouve dans ſon récit bien des fables : par exemple, il dit que ces Géants avoient les yeux larges comme le fond d'une aſſiette ; que chacun d'eux mangeoit autant que cinquante hommes ; qu'ils tuoient les femmes dont ils

tous les siecles on a observé qu'ordinairement être le plus fort signifie être le plus injuste.

Magellan, le premier Marin qui navigea sur les côtes de la Patagonie, vit de ses propres yeux quelques-uns de ces Géants si redoutés dans le Nouveau Monde (*m*), mais son artillerie les con-

vouloient jouir, &c. L'Ynca n'a pas mieux observé les proportions de ses Géants, que Mahomet, celui de son ange qui avoit soixante-dix mille têtes : mais de ce que les Péruviens ont exagéré, il ne s'ensuit pas qu'ils n'ont rien vu.

(*m*) Le récit du Chevalier Pigafetta, qui étoit sur le vaisseau de Magellan, & qui a rédigé son Voyage, est trop bien circonstancié, pour qu'on puisse croire son Auteur dupe ou fripon. « Un Géant vint à nous, chantant, » dansant & jettant de la poussiere sur sa tête. » Le Capitaine ordonna de faire la même chose. » Ces gestes rassurerent le sauvage. Il vint à » nous dans une petite Isle, donnant à notre » vue les plus grandes marques de surprise :

tint, & le tonnerre des Européens suffit pour faire trembler les Titans de l'Amérique.

» il levoit un doigt vers le Ciel, voulant dire
» que nous en venions. Nos gens lui alloient
» à peine à la ceinture. Magellan lui fit donner
» à manger & à boire. On lui présenta un mi-
» roir, il fut si effrayé d'y voir sa figure, que
» d'un saut qu'il fit en arriere, il jetta quatre
» de nos gens par terre. Ses compagnons pa-
» roissoient avoir dix palmes, environ sept
» pieds; on leur fit signe de venir aux vaif-
» seaux : alors ils firent remonter leurs femmes,
» dont ils paroissoient jaloux, sur des animaux
» faits comme des ânes, & les renvoyerent.
» Une autre fois six de ces sauvages parurent
» sur le rivage, faisant signe qu'ils vouloient
» venir aux vaisseaux; ce qui nous fit grand
» plaisir. On envoya l'esquif pour les prendre.
» Ils monterent sur la capitane, où le Général
» leur fit servir une chaudiere de bouillie assez
» grande pour rassasier vingt matelots. Ils la
» mangerent toute entiere; aussi le plus petit
» d'entr'eux étoit-il plus haut que le plus grand
» de nous. Dès qu'ils eurent mangé, ils de-
» manderent qu'on les remît à terre. Ces peu-
» ples n'ont point de maisons fixes; ils sont des

Un demi-siecle après Magellan, Drake, le premier Anglois qui fit le tour du Globe, & le même qui fut devoré tout vivant par des Crabbes, vit sur la côte de la Patagonie huit Géants, près de qui les Européens les plus grands ne paroissent pas plus hauts que des Lapons (*n*).

» cabanes de peaux, qu'ils transportent à leur » gré d'un lieu à un autre. Ils vivent de chair » crue & d'une racine, nommée en leur langage » *capas*. Le prisonnier que nous avions sur notre » bord, mangeoit en un repas une pleine cor- » beille de biscuit, & buvoit tout d'un trait » un demi seau d'eau. Ils ont les cheveux » coupés en rond comme des Moines & la tête » liée d'une corde de coton, dans laquelle ils » passent leurs fleches. » Voyez la traduction françoise du *Journal* de Pigafetta, Chevalier de Rhodes, adressée au Grand-Maître Villiers de l'Isle-Adam.

(*n*) Du moins tel est le récit d'Argensola, dans son *Histoire des Moluques*, livre 3. Cet Auteur ajoute que le volume du corps des Pa-

Vers l'an 1592, le Chevalier Cavendish traverſa le détroit de Magellan, il atteſta avoir vu ſur la côte Américaine deux cadavres de Patagons qui avoient quatorze palmes de long; il meſura ſur le rivage la trace du pied d'un de ces Sauvages, & elle ſe trouva quatre fois plus longue qu'une des ſiennes; enfin trois de ſes Matelots manquerent à être tués juſques dans la mer par les quartiers de rochers qu'un Géant leur lança (*o*): voilà le Polyphème de l'O-

tagons ne faiſoit point tort à leur agilité; ils ne couroient pas, ils voloient.

(*o*) Voyez la relation d'Antoine Knivet, dans la collection de Purchaſs, tome IV, liv. 6. L'Auteur des *Recherches philoſophiques ſur les Américains* dit, tome 2, page 295, que, du temps de Cavendish, l'opinion ſur l'exiſtence des Géants étoit univerſelle, & que Kni-

dyssée rajeuni; mais heureusement pour le Patagon, il ne se trouva point d'Ulysse dans le vaisseau.

Tous les Voyageurs qui, dans le seizieme siecle, parcoururent la mer du Sud, parlerent de l'existence des Géants du cercle Antarctique comme d'une vérité reconnue. Le Corsaire Espagnol *Sarmiento* (*p*) s'accorde sur ce

vet ne l'adopta que par la crainte des Autodafés. Je ne vois pas d'abord comment une opinion cesseroit d'être vraie, parce qu'elle est reçue des Inquisiteurs. De plus, la crainte des Jacobins pouvoit bien empêcher Knivet de dire ce qu'il avoit vu, mais non le forcer à dire ce qu'il n'avoit pu voir. L'Historien du voyage de Cavendish n'avoit besoin que de taire la vérité, & non de dire un mensonge.

(*p*) « L'équipage vit bientôt paroître une » troupe de Géants sans armes; ils s'appro- » cherent de notre chaloupe, & aussitôt l'en- » seigne descendit à terre avec des soldats... » Dix Espagnols environnerent adroitement

ſujet avec le Capitaine Anglois Richard Hawkins (*q*), & avec les

» un des ſauvages & le prirent, malgré ſa réſiſ-
» tance ; les autres coururent auſſitôt à leurs
» armes, & revinrent ſi promptement ſur nous,
» que nous eûmes à peine le temps de rentrer
» dans la chaloupe. .... L'Indien, que nos
» gens avoit pris, étoit Géant entre les autres
» Géants, & reſſembloit à un Cyclope. Ses
» compatriotes étoient hauts de trois aulnes,
» gros & forts à proportion. .... On fit, quel-
» ques jours après, une autre deſcente ; mais
» l'artillerie effraya les Géants : ils s'enfuirent
» avec légereté, & on auroit cru qu'ils alloient
» auſſi vîte que la balle d'une arquebuſe. *Hiſ-
toire de la conquête des Moluques* de Léonard d'Argenſola, liv. 3. Il faut cependant ſe dé-fier de Sarmiento, qui vivoit dans le ſiécle de la Chevalerie, & qui avoit l'eſprit viſionnaire de Dom Quichotte.

(*q*) « Il faut ſe défier des habitans de la Côte
» de Magellan : on les appelle Patagons : ils
» ſont cruels, perfides, & de ſi haute taille,
» que pluſieurs voyageurs leur donnent le titre
» de Géants. » Voyez l'abrégé de ſa relation dans le Compilateur Purchaſs, tome 4, liv. 7. chap. 5.

Amiraux Hollandois Olivier de Noort (r) & Sebald de Wert (ſ);

(r) « Nous prîmes ſur la Côte du Détroit de » Magellan quatre ſauvages & deux filles que » nous menâmes à bord : l'un d'eux apprit » bientôt le Hollandois, & nous inſtruiſit de » l'Hiſtoire de ſon pays. . . . . Il y a dans l'in- » térieur de la Patagonie une Nation nommée » *Tiremenen*, dont les individus ont dix à douze » pieds de hauteur : ils viennent faire la guerre » aux peuples voiſins, parce qu'ils ſont man- » geurs d'autruches : pour les Géants, nous » conjecturâmes qu'ils ſont Antropophages. » Voyez le recueil de Purchaſs, tome 1, liv. 2, chap. 5.

(ſ) « Le Vice-Amiral rencontra près de la » baie Verte, ſept canots avec des Sauvages » qui avoient dix à onze pieds de hauteur ..... » On les laiſſa venir juſqu'à la portée du fuſil ; » enſuite les Hollandois ayant fait une déchar- » ge, on en tua quatre ou cinq, & le reſte » épouvanté s'enfuit vers la terre ; là ces » Géants arracherent de leurs mains des arbres » qui paroiſſoient de l'épaiſſeur d'un empan, » & en firent des retranchemens ...... Mais le » Vice-Amiral abandonna ces hommes ſangui- » naires à leur propre fureur, & aima mieux

& on ne voit pas même que le petit nombre des Philoſophes de ce tems-là, révoquaſſent en doute cette ſingularité de la nature ; le peuple citoit ſur ce ſujet les Navigateurs de toutes les Nations ; les Théologiens, Goliath ; & les beaux eſprits, qui de tout temps ont voulu concilier l'Hiſtoire avec la Mythologie, Polyphème & les Titans.

Du ſeizieme ſiecle il faut ſauter tout d'un coup au dix-huitieme, pour trouver des témoignages ſur la ſtature coloſſale des Patagons. En 1704, les Capitaines Haring-

» s'en retourner à bord que d'aller les combat-» tre ». Voyez la traduction françoiſe du voyage de Simon de Cordes & de Sebald de Wert dans le Recueil de la Compagnie des Indes, Tome 2.

ton & Carman, commandant deux Vaiſſeaux François, l'un de S. Malo, & l'autre de Marſeille, virent une fois ſept Géants dans une baie du détroit de Magellan, une ſeconde fois ſix, & une troiſieme une troupe de deux cents hommes, mêlée de Géants & de Sauvages d'une taille ordinaire; les François eurent une entrevûe très-pacifique avec ces Géants (*t*). Le judicieux Frezier qui fit en 1712 le voyage de la mer du Sud, rapporte pour confirmer ce trait, le témoignage d'une multitude d'anciens Navigateurs (*u*), & il eſt

(*t*) Voyez l'Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales du ſavant Préſident de Broſſes, tom. 2, pag. 329.

(*u*) Et il termine ſes citations par cette réflexion ſi ſimple & ſi naturelle. « On peut

difficile d'être Pyrrhonien quand ce célebre Marin ne l'eſt pas.

Le Capitaine Shelwock qui fit en 1719 le tour du Monde, confirma les récits de Magellan, de Cavendish, & de Frezier: quelques années auparavant un Capitaine de Vaiſſeau Marchand nommé *Raynauld*, avoit vu ſur une des

---

» croire ſans légéreté qu'il y a dans cette partie de l'Amérique, une Nation d'hommes » d'une taille très-ſupérieure à la nôtre; le » détail des temps & des lieux, & toutes les » circonſtances qui accompagnent ce qu'on en » dit, ſemblent porter un caractere de vérité » ſuffiſant pour vaincre la prévention naturelle » qu'on a pour le contraire: la rareté du ſpec» tacle a peut-être cauſé quelqu'exagération » dans les meſures de leur taille; mais ſi on doit » les regarder comme eſtimées, plutôt que » comme priſes à la rigueur, on verra qu'elles » different très-peu entr'elles». Voyez le *Voyage* de M. Frezier, édit. de 1732, pag. 76 & ſuiv.

côtes du détroit de Magellan des hommes de neuf pieds de haut, qu'il avoit meſurés lui-même auſſi-bien qu'une partie de ſon équipage : le Lieutenant de Frégate, Duclos-Guyot, & le Commandant d'une flute de Roi, la Giraudais, revirent encore en 1766 ces Géants, dont ils meſurerent le plus petit qui avoit au moins cinq pieds ſept pouces (*x*); mais perſonne n'a porté cette vérité hiſtorique juſqu'à la démonſtration, comme le Chef d'Eſcadre Byron (*y*), qui en 1764 & 1765 fit le

(*x*) L'extrait des voyages de ces Navigateurs François ſe trouvera dans cet ouvrage.

(*y*) Voici quelques traits de la relation de cet Officier Anglois ; on obſervera en la liſant que le pied dont on ſe ſervoit pour meſurer les Patagons, étoit le pied d'Angleterre

tour du Globe sur les traces des

---

qui a près d'un pouce de moins que notre pied de roi. « En approchant de la côte, des mar-
» ques sensibles de frayeur se manifesterent
» sur le visage de ceux de nos gens qui étoient
» dans le canot, lorsqu'ils apperçurent des
» hommes d'une taille prodigieuse. Quelques-
» uns d'entr'eux, pour encourager peut-être
» les autres, observerent que ces hommes gi-
» gantesques paroissoient aussi étonnés à la vûe
» de nos mousquets, que nous l'étions de leur
» taille.

» Le Commodore descendit à terre avec in-
» trépidité ..... fit asseoir ces Sauvages, & leur
» distribua des colifichets. ..... Leur grandeur
» étoit si extraordinaire, que même assis, ils
» étoient presque aussi hauts que l'Amiral de-
» bout. ..... Leur taille moyenne parut de huit
» pieds, & la plus haute de neuf pieds & plus....
» La stature des femmes est aussi étonnante
» que celle des hommes, & on remarque dans
» leurs enfans les mêmes proportions.

» Leur langage n'est qu'un jargon confus
» sans mêlange de Portugais & d'Espagnol.....
» Ils regardoient fréquemment le soleil en signe
» d'adoration ..... Leurs chevaux avoient en-
» viron seize palmes de haut, & paroissoient fort
» rapides ; mais leur grandeur n'étoit point

Dampier, des Gemelli & des Anſon.

» proportionnée à celle des cavaliers qui les » montoient ». *Voyage autour du Monde*, traduction Françoiſe, pag. 73 & ſuiv. juſqu'à 86.

L'Editeur du *Voyage de Byron*, confirma ces anecdotes par le témoignage de deux Officiers de ſon vaiſſeau qui lui permirent de publier leurs relations. « Les Patagons, diſent » ces Officiers dans la préface de l'Ouvrage que » j'analyſe, ont pour la plûpart neuf pieds; ils » ſont bien faits, quarrés, & d'une force pro» digieuſe. Les deux ſexes ont la peau cou» leur de cuivre, portant de longs cheveux » noirs, & ſont vêtus de peaux de bêtes ſau» vages. ..... Ils paroiſſoient voir avec plaiſir » le Lieutenant Cummins, à cauſe de ſa gran» de taille, qui eſt de ſix pieds dix pouces; » quelques-uns de ces Indiens lui frapperent » ſur l'épaule, & quoique ce fût pour le careſ» ſer, leurs mains tomboient avec tant de pe» ſanteur que tout ſon corps en étoit ébranlé ».

Les femmes des Patagons careſſerent auſſi le Commodore Byron; mais les politeſſes qu'elles lui firent eſſuyer, furent encore plus expreſſives; *elles badinerent*, dit l'Hiſtorien Anglois, *ſi ſérieuſement avec moi, que j'eus beau-*

Je ne cherche à en impoſer à perſonne ; je ſçais que la plupart des Voyageurs qui traverſerent le détroit de Magellan dans le dix-ſeptieme ſiecle, ne virent dans la Patagonie que des hommes d'une taille ordinaire ; ils en conclurent alors que leurs prédéceſſeurs avoient été des fourbes ou des viſionnaires ; les Sceptiques s'empreſſerent d'adopter une opinion qui les diſpenſoit d'être crédules, & l'exiſtence des Géants fut bientôt miſe au rang des *menſonges imprimés*.

Il me ſemble qu'on s'eſt trop preſſé de déclamer dans le dix-ſeptieme ſiecle contre les Voya-

---

coup de peine à m'en débarraſſer. Ce trait n'eſt point dans la traduction Françoiſe.

geurs du ſeizieme ; Wood & Narborough qui ne virent en Patagonie que des hommes comme eux, peuvent très-bien être véridiques, ſans que Pigafetta, Hawkins, & Knivet ſoient des impoſteurs : on n'a jamais ſoutenu que tous les peuples de la pointe de l'Amérique Méridionale euſſent une taille coloſſale. Que diroit-on d'un Hiſtorien qui ne voyant en Laponie que des Suédois, des Danois & des Ruſſes, traiteroit de viſionnaires les Voyageurs qui aſſurent que les Lapons ſont les nains de l'eſpece humaine ?

Les Géants de la Patagonie ne forment qu'une Nation particuliere, qui ſans doute n'eſt pas fort étendue, parce que tous leurs voiſins ſemblent intéreſſés à les exterminer ;

miner ; il eſt même probable qu'effrayés par les deſcentes des Européens dans leurs contrées, ils ſe retirerent au ſiecle dernier dans l'intérieur du pays, ce qui empêcha nos Navigateurs de les rencontrer ; Narborough & les autres Marins ennemis des Géants, ont beaucoup d'autorité quand ils racontent leurs avantures, mais fort peu quand ils critiquent celles des autres ; ils ont bien obſervé, & mal raiſonné ; ils peuvent être d'excellens Pilotes, mais à coup ſûr ils ſont de mauvais Logiciens.

Ajoûtons qu'un témoin qui dit *j'ai vu*, eſt plus croyable que cent autres qui diſent *je n'ai rien vu* ; ce principe eſt vrai toutes les fois qu'il ne s'agit pas de faits évidemment contradictoires avec les loix

éternelles & invariables de la nature.

L'Auteur plus ingénieux qu'exact des *Recherches Philosophiques sur les Américains*, a été la dupe de son imagination, quand il a consacré un chapitre entier de son Ouvrage, à répandre son pyrrhonisme sur l'existence des Géants; on voit que la crainte de parler comme le reste des hommes, a conduit sa plume. Il passe en revue tous les Voyageurs qui ont traversé le détroit de Magellan, affoiblit le témoignage des uns par des plaisanteries *(z)*, ce-

(z) La plûpart au reste portent à faux; on peut en juger par celle-ci. « Corneille de Maye, qui » a rédigé le routier de la navigation de Spil- » berg, crut distinguer de loin sur les collines » de la terre del Fuego un seul homme colossal,



lui des autres par des injures (*a*); & quand le Lecteur se trouve au

» occupé à sauter d'une hauteur à l'autre avec » une adresse inimitable: .... on peut l'accuser » d'avoir eu une illusion d'optique en regardant » les collines; il aura pris la pointe d'un rocher, » ou le tronc d'un arbre pour un homme, faute » de s'être muni de bonnes lunettes ». *Rech. phil.* tom. 1, pag. 298 & 299, comme si on pouvoit se tromper au mouvement des Géants! Comme si la *pointe d'un roc*, *ou un tronc d'arbre* pouvoient *sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable.*

(*a*) « L'Italien Pigafetta, qui sans fonction » & sans caractere, avoit fait la course sur le » navire de Magellan, donna à son retour les » plus grands détails sur les prétendus Titans de » cette contrée..... On ne sçauroit être ni plus » crédule, ni moins éclairé que cet Ultramon- » tain, & ce seroit faire tort à ses lumieres, » que d'accorder la moindre confiance à des » fables si grossieres ». *Rech. philos.* tom. 1, pag. 289 & 290.

« L'héroïque Sarmiento étoit un visionnaire » .... & l'homme de son tems le plus ignorant » en Géographie ». *Ibid.* pag. 293.

« On peut juger après cela du crédit que mé- » rite le Journal du Commodore Byron, qui

bout de sa déclamation, il est tout surpris qu'à la place d'un calcul de probabilité, on lui ait donné une satyre; & au lieu de recherches philosophiques, un recueil d'épigrammes.

Je voudrois bien sçavoir par quelle bizarerie on voudroit que dans les trois continents, l'espece humaine fût nécessairement rédui-

---

» pour se prêter aux vues du Ministere anglois, » a bien voulu se déclarer auteur d'une Rela- » tion que le moindre Matelot de son escadre » n'auroit osé publier..... Ce conte de Gar- » gantua fut débité à Londres en 1766. Le Doc- » teur Maty, si connu par sa petite taille & son » Journal Britannique, se hâta extrêmement » d'y ajoûter foi, & de divulguer cette fable » dans les pays étrangers ». *Ibid.* pag. 306 & 307. Voilà à peu près de quelle façon raisonne l'auteur des *Recherches Philosophiques :* on s'apperçoit qu'il a cherché non à éclairer, mais à se faire lire.

te à la plus exacte uniformité ? N'y a-t-il pas à l'embouchure du Sénégal des Albinos qui ne ressemblent presque en rien aux hommes d'Europe ? Le Hottentot, avec son tablier ; le Ceylanois, avec ses grosses jambes ; le Negre de Manille, avec sa queue, doivent-ils être rangés dans la même classe qu'un Persan ou un Géorgien ? Pourquoi n'y auroit-il pas des Géants en Patagonie, comme il y a des Pigmées en Laponie & à la baie d'Hudson ?

La Nature n'a peut-être qu'une loi ; mais cette loi lui suffit pour régir l'espece humaine des trois Mondes, pour produire des colosses & des nains, pour faire naître un Kalmouk & une femme de Géorgie ; pour organiser un Ne-

gre ſtupide d'Angola & un Monteſquieu.

Cette vaſte plage qui borde le détroit de Magellan, auſſi-bien que la Terre de Feu qui lui répond, ſemblent au reſte former une eſpece de Monde à part ; le ſol y eſt nud & mêlé de talc, de nitre & de coquillages foſſiles ; l'amas de toutes ces matieres hétérogenes y compoſe des collines en pic, qui ne ſont jamais tapiſſées de verdure. D'énormes rochers couronnés de glaçons, paroiſſent ſuſpendus dans les airs, & forment un tableau ſublime, mais affreux ; quand le ciel n'eſt pas ſerein, il n'eſt voilé que par d'affreux nuages ; tous les vents y ſont impétueux ; les calmes de la mer n'y ſont inter-

rompus que par les tempêtes. Pourquoi dans des climats qui different ſi fort des nôtres, chercher des hommes qui nous reſſemblent?

Il ſeroit abſurde de nier qu'on ne voie de temps en temps dans l'Europe même des individus de taille coloſſale ; les Tranſactions Philoſophiques de la Société Royale de Londres, parlent du crâne d'un Géant de douze pieds (*b*) ; l'Abbé

(*b*) Voyez numero 168 & 169. Il y a dans le Roman philoſophique de Telliamed un trait bien plus extraordinaire. Le Conſul de Maillet prétend que, dans le ſiecle dernier, on trouva à ſix lieues de Salonique, dans un vaſte tombeau, un corps humain de quarante-cinq coudées de longueur. Duſquenet, alors Conſul de France, avec l'agrément du Pacha de la Province, fit enlever les oſſemens du Géant, & on en tranſporta une partie à Paris dans la Bibliotheque du Roi. La tête du cadavre coloſſal fut ſuſpendue à Salonique au haut de la

de la Caille prétend avoir meſuré au cap de Bonne-Eſpérance un Hottentot, haut de ſix pieds ſept pouces & dix lignes; & on a vu à Paris en 1756 un homme de ſept pieds cinq pouces. Il eſt vrai que

porte de la marine, pour perpétuer la mémoire de ce prodige; mais ſon grand poids la fit tomber quelques années après, & elle fut briſée. Le crâne ſeul étoit ſi vaſte, qu'avant qu'on expoſât la tête, il pouvoit contenir dix-ſept cens livres de bled. *Telliamed*, tom. 2, pag. 220.

Au reſte, il faut beaucoup ſe défier de ces ſquélettes énormes qu'on donne pour des cadavres humains. Le Chevalier Hans Sloane a prouvé dans une excellente diſſertation, que ces pretendus Géants n'étoient que des débris d'éléphants, de baleines & d'hyppopotames; c'eſt ce qu'il penſe en particulier du ſquélette de quarante-ſix coudées qu'on rencontra, ſuivant Pline, dans une caverne en Crete, & d'un autre de ſoixante coudées trouvé, à ce que dit Strabon, en Mauritanie, & que le peuple prit pour le corps de cet Anthée qui fut étouffé entre les bras d'Hercule dans les temps héroïques, c'eſt-à-dire dans le tems des fables.

parmi nous ces variétés de l'efpece humaine font accidentelles; on ne voit point de famille entiere dont la ftature foit coloffale; & un Géant Européen, eft moins regardé comme un individu d'une race particuliere, que comme un monftre.

Mais qu'eft-ce qu'un monftre? Eft-il bien vrai que la nature trouble elle-même l'ordre invariable de fes loix? Les combinaifons des élémens de l'animalité, qui nous paroiffent vicieufes, le font-elles en effet? & la variété des formes change-t-elle l'effence des êtres?

Dès qu'un être refpire, dès qu'il croît, dès qu'il peut fe multiplier, il ne doit point être placé hors de la grande échelle des êtres; mais le peuple des Philofophes, qui fait le Monde, aime à le déranger. Il eft

probable qu'un monſtre n'eſt jamais l'ouvrage de la nature, mais ſeulement celui des Naturaliſtes.

Un Géant ſur-tout ne fut jamais un monſtre; la taille du Patagon, plus élevée du double que la nôtre; le volume de ſon corps huit fois plus conſidérable, n'occaſionnent aucun deſordre dans ſon économie organique. Qu'un homme de dix pieds s'uniſſe à une femme de même taille, voilà un peuple, & la nature eſt juſtifiée.

On pourroit même porter plus loin ſes conjeƈtures; on pourroit ſoupçonner que la puiſſance génératrice eſt dans ſa vigueur chez les Patagons, tandis que chez nous elle eſt dans ſa décrépitude: mais cette opinion ne paroît point à ſa place à la tête d'un Voyage; on

eſt tenté de ſe défier de la vérité quand on la voit appuyée par des ſyſtêmes.

DU MONDE AUSTRAL.

J'entends ſous le nom de *Monde Auſtral*, toute la partie du globe ſituée au-delà des trois pointes Méridionales du Monde connu : c'eſt-à-dire au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, des Iſles Molucques, & du détroit de Magellan, contrées immenſes qui renferment huit à dix millions de lieues quarrées, & qu'on connoît moins par les relations des Voyageurs que par les conjectures des Philoſophes.

Tous les hommes qui ont étudié avec ſoin la théorie de la Terre, ſçavent que cette vaſte étendue du globe qu'on nomme le *Monde*

Auſtral, ne peut être occupée ſeulement par l'Océan ; la terre eſt preſque une fois ſpécifiquement plus peſante que l'eau ; & s'il n'y avoit pas dans l'hémiſphere Antarctique une maſſe de terre inconnue, qui répondît à celle de l'hémiſphere Arctique, le mouvement de rotation du globe ſeroit gêné, & notre planete perdroit ſon équilibre.

Il eſt difficile de croire que les Anciens n'aient pas ſoupçonné l'exiſtence du Monde Auſtral ; les Aſtronomes d'Egypte & de Babylone, les grands Navigateurs de la Phénicie, & les Sophiſtes de la Grece, parlent ſans ceſſe du globe de la Terre, & de ſa diſtribution en cinq zones ; ils avoient une notion confuſe d'un hémiſphere

Auſtral qu'ils nommoient *Antichthon*, & qu'ils croyoient ſéparé de nous par un Océan imperméable. Voilà à peu près ſur quoi nous fondons nos raiſonnemens ſur l'équilibre de la Terre : l'eſprit philoſophique depuis deux cents ans, n'a ajouté que très-peu de choſes à la maſſe des idées anciennes ſur cette partie de l'Aſtronomie.

Auſſi quand le célebre Maupertuis, dans ſa lettre au Roi de Pruſſe ſur le progrès des Sciences, propoſa la découverte du Monde Auſtral, perſonne ne prit ſon idée pour un paradoxe ; on rit du Géometre qui après avoir applati le Pole, donnoit un plan pour percer le noyau de la Terre (*c*),

(*c*) Œuvres de Maupertuis, tome 2, page 365.

mais on approuva ſes vûes ingénieuſes pour en parcourir la ſurface.

Le Préſident de Broſſes, échauffé d'abord par la lecture de cette lettre, & enſuite par ſon patriotiſme, donna quelque temps après ſa ſçavante Hiſtoire des Terres Auſtrales; & on ne lui oppoſa point ce doute de l'ignorance que j'appelle le pyrrhoniſme de la crédulité. On ne remplit pas, il eſt vrai, ſes projets; mais il en eſt de même de toutes les grandes entrepriſes; il y a ordinairement des ſiecles d'intervalle entre le génie qui propoſe & le hazard qui exécute.

Le Monde Auſtral ſemble compoſé aujourd'hui d'une prodigieuſe quantité d'Iſles grandes ou pe-

tites ; mais il eſt aſſez probable qu'autrefois il ne formoit qu'un ſeul continent. La Nouvelle Hollande, qui eſt au Sud des Moluques, eſt ſéparée des Iſles de Salomon, moins par une mer que par des rochers, des bancs de ſable & un archipel ; il y a une autre chaîne d'Iſles entre celles de Salomon & la Terre de Quiros ; enfin Ferdinand Gallego a reconnu une ſuite de côtes, inconnues avant lui, depuis la terre de Quiros juſqu'à la Terre de Feu : or s'il y a eu un temps où la Terre de Feu étoit réunie à la Nouvelle Hollande, on peut hardiment en conclure que le continent Auſtral étoit plus étendu que nos deux Mondes.

Il ſeroit encore plus aiſé de

prouver que le Monde Auſtral tint autrefois à l'Amérique par le pays des Patagons : on voit par l'inſpection du détroit de Magellan, par le parallélisme des deux côtes, & par la conformité des deux climats, qu'il fut un temps où la Terre de Feu faiſoit partie du Nouveau Monde ; elle en a été ſéparée ſans doute par une de ces révolutions phyſiques qui changent la face du globe, & en détruiſant les Nations anéantiſſent la trace de leurs déſaſtres

L'Amérique d'un autre côté tint probablement autrefois à l'Aſie par le Kamſatka : ainſi au berceau du Monde les trois continents purent n'en faire qu'un ; & ſi jamais la Terre, par l'irruption de l'Océan, ſe trouve partagée en une multi-

tude

tude innombrable d'Iſles, ce ſera un ſigne manifeſte de ſa décrépitude.

Il eſt prouvé que le premier Navigateur moderne qui ait pénétré aux Terres Auſtrales, eſt Améric Veſpuce, qui parut dans ces parages en 1502; par une bizarrerie ſinguliere des événemens, ce Florentin qui avoit donné ſon nom au Nouveau Monde trouvé par Colomb, ne put le donner au Monde Auſtral, dont perſonne ne lui diſputoit la découverte.

Vers 1504, un Normand nommé *Binot Paulmyer de Gonneville* (*d*), cherchant ſur les traces de

(*d*) La date de l'année eſt fixée par ce diſtique qu'on grava ſur une croix plantée aux Terres Auſtrales, & dont toutes les lettres nu-

Gama la route des Indes Orientales, fut aſſailli d'une tempête violente qui le jetta dans le continent Auſtral. Il reſta ſix mois dans ce pays inconnu, & emmena enſuite en France Eſſomerik, fils du Roi Aroſca : c'eſt l'arriere-petit-fils de cet Eſſomerik qui a compoſé la relation ſinguliere du Capitaine Gonneville ; ainſi ce voyage eſt un double monument en faveur de l'exiſtence du Monde Auſtral.

Depuis cette époque Magellan, Saavedra, Drake, Cavendish, Mindana, Quiros, Spilberg, Bouvet, Anſon, & une multitude d'au-

---

mérales réunies forment le nombre de 1504.

hIC ſaCra paLMarIUs posUIt gonIVILLa bInotUs ; greX, ſoCIUs, parIterq. UtraqUe progenIes.

Hiſtoire des Terres Auſtrales, tome 1, page 112.

tres Marins de toutes les Nations, découvrirent différentes parties des Terres Auſtrales (*e*); & les Rois mêmes qui ont refuſé de s'y établir, n'ont pas oſé les contredire.

Comme dans ce ſiecle il n'y a preſque plus d'étincelles de ce génie ardent qui, du temps des Colomb & des Gama, faiſoit exécuter les grandes choſes, & ne voyoit dans le péril que la gloire de le ſurmonter, on n'a pas manqué d'exagérer beaucoup les difficultés de la navigation aux Terres Auſtrales; & cette opinion eſt

(*e*) L'analyſe de tous ces voyages forme les deux tiers des deux volumes *in*-4°. du Préſident de Broſſes ſur l'Hiſtoire des Terres Auſtrales. Il y en a de très-curieux, & ceux qui ne le ſont pas ſont encore utiles.

maintenant la plus répandue, parce qu'elle favorise la paresse de l'esprit, & le dispense de la peine de l'examen.

Mais ce sont les hommes qui sont timides, & non la nature qui est insurmontable : malheureusement comme homme de Lettres, je ne puis que faire soupçonner cette vérité qui seroit démontrée par les Drake, les Magellan & les Anson.

On oppose pour la Nouvelle Guinée, le péril de naviger dans un archipel entrecoupé de détroits, & embarrassé de courans, comme si les mêmes difficultés ne s'étoient pas rencontrées, & n'avoient pas été surmontées dans l'archipel des Maldives.

On se récrie contre la férocité

des Auſtraliens ; cette accuſation eſt-elle fondée ? n'avons-nous pas vu les Eſpagnols égorger les Américains, & dire enſuite qu'ils étoient antropophages. Les Auſtraliens ſéparés de nous de temps immémorial par d'immenſes abymes, n'ayant ni notre luxe, ni nos beſoins, doivent être d'aûtant plus humains qu'ils ſont plus près de la nature.

Le plus grand obſtacle qu'on oppoſe, regarde ces hautes montagnes de glace qui arrêtent les navires, & les empêchent de naviger proche du pole. On a reconnu en effet que le froid eſt plus grand dans la partie Antarctique du globe que dans la nôtre ; les mers y ſont glacées à des latitudes tempérées dans notre Europe, &

en particulier la Terre des Etats, eſt impraticable neuf mois de l'année, quoiqu'elle ſoit auſſi éloignée de ſon pole qu'Edimbourg l'eſt du ſien; mais il eſt prouvé qu'il ne gele point dans la haute mer, & les glaces même qu'on rencontre, doivent être un nouvel encouragement pour le Navigateur, parce qu'elles annoncent le voiſinage des Terres & l'embouchure des grands Fleuves: au reſte ſi l'hyver dans ces parages eſt plus froid que dans notre zone tempérée, l'été y eſt auſſi beaucoup plus ardent; ainſi il ne faut que cinq ou ſix jours pour faire fondre les glaçons & rendre la mer libre. L'unique attention des Marins devroit être de partir à propos des deux Mondes connus, pour arri-

ver à celui qui ne l'eſt pas. Maupertuis propoſoit de partir en différentes ſaiſons du cap de Bonne-Eſpérance ; M. de Buffon voudroit qu'on tentât d'arriver aux terres Auſtrales par la mer Pacifique, en partant de Baldivia ; mais il me ſemble que depuis la découverte des Iſles Malouines, le nœud gordien a été coupé, & qu'il n'y a plus de conjectures à propoſer.

Cette navigation conduiroit peut-être à une des plus belles entrepriſes de l'eſprit humain : ce ſeroit de faire le tour du globe non dans la direction de l'Equateur, mais dans celle du Méridien (*f*).

(*f*) En traverſant le pole, on découvriroit les phénomenes les plus ſinguliers ſur la figure de la terre, ſur l'oſcillation du pendule, ſur la peſanteur, & ſur la variation de l'aimant : un

Je ne parle point ici du commerce avantageux qu'on pourroit faire dans les terres Auſtrales, dont les végétaux, les foſſiles, & les animaux même, ſont probablement d'un ordre nouveau pour nous. Il s'agit ici d'être utile au genre humain, & non à quelques Négocians d'une Compagnie des Indes.

Ne ſeroit-il pas infiniment avantageux pour l'humanité d'étudier la Philoſophie des Auſtraliens; de voir ſi cette indolence animale qu'on leur reproche eſt l'effet d'un ſyſtême raiſonné ou du tempérament; & d'examiner ſi le titre

tel voyage fait par des Philoſophes pourroit bannir à jamais les qualités occultes, qui, malgré les Boyle & les Newton, regnent encore dans notre Phyſique.

de Sauvages que nous leur donnons, doit déſigner leur férocité plutôt que l'énergie de leur nature.

L'entiere découverte du Monde Auſtral eſt donc de la plus grande importance, pour la plus ſaine partie des hommes. Les Philoſophes ont propoſé l'entrepriſe, les Marins en ont rendu le ſuccès au-moins vraiſemblable ; mais c'eſt aux Rois à l'exécuter.



HISTOIRE



HISTOIRE D'UN VOYAGE AUX ISLES MALOUINES.

INTRODUCTION.


LA paix ayant été conclue au moyen de la cession que la France avoit faite du Canada à l'Angleterre, Monsieur de Bougainville, Chevalier de S. Louis, & Colonel d'Infanterie, se proposa de dédommager la France de cette perte, par la découverte des Terres Australes, & des Isles qui se trouveroient sur la route. La lecture du Voyage de l'Amiral Anson, autour du Monde, fixa ses idées pour la reçonnoissance des Isles Malouines. Il fit part de son projet au Ministere, qui l'ap-

prouva. Pour l'exécuter, M. de Bougainville fit construire à ses frais, une frégate & une corvette à S. Malo, sous la direction des sieurs Guyot du Clos, & Chénart de la Gyraudais, qui devoient les commander sous ses ordres; & quand il fut sur le point de partir, je reçus les ordres du Roi, par une lettre de M. le Duc de Choiseul, Ministre de la Marine, pour m'embarquer avec lui; un tel choix ne pouvoit que me flatter, & je saisis avec empressement cette occasion de me rendre utile à ma patrie.

Je partis de Paris le 17 Août 1763. Le 25, nous nous transportâmes au Port de Saint-Servant (*a*) pour assister à la cérémonie du baptême de nos frégates: elle se fit avec tout l'appareil usité dans de pareilles circonstances; & les deux navires, pendant la Messe, firent deux salves générales, une pour Dieu, & une autre pour le Roi.

Le premier Septembre, nos équipages & nos provisions furent tout-à-fait embarqués; &, dès cinq heures du matin, un

(*a*) On le nomme *Solidor*; c'est le lieu où l'on construit les navires.

vent du Nord-Oueſt s'étant élevé, nous quittâmes la rade de Solidor. La frégate *l'Aigle*, ſur laquelle je montai, étoit de vingt canons & renfermoit cent hommes d'équipage. Elle étoit commandée par le ſieur Duclos-Guyot, de Saint-Malo, Capitaine de brûlôt : ce navire avoit à ſa ſuite la corvette *le Sphinx*, de quarante hommes d'équipage, montée de huit canons & de ſix pierriers, & commandée par le ſieur Chénart de la Gyraudais, de Saint-Malo, Lieutenant de frégate : la petite eſcadre étoit ſous les ordres de M. de Bougainville.

Nous n'attendions qu'un vent favorable pour appareiller, lorſqu'on forma des difficultés à l'Amirauté de Saint-Malo ſur notre départ. M. de Bougainville fit à l'inſtant partir un courier, pour informer le Miniſtre de la guerre : ce courier, qui étoit ſon domeſtique, fit tant de diligence, qu'il fut de retour à Saint-Malo avec la réponſe, la cinquante-neuvieme heure après ſon départ. Libres alors de toute inquiétude, nous profitâmes d'un vent de Sud-Sud-Oueſt, & le 8 de Septembre, nous fîmes voile pour les Iſles Malouines.

CHAPITRE PREMIER.

Route ſur Mer juſqu'au paſſage de la ligne.

DÈs le troiſieme jour de notre départ, la mer devint groſſe ; la pluie & la grêle tomberent avec violence ; cependant il n'y eut point de vraie tempête, & le navire ne fut point endommagé.

Je profitai de mon loiſir pour tenter une expérience ſur une drogue de M. Seguin, deſtinée à préſerver l'eau de corruption dans les voyages de long cours. Un Chimiſte avoit donné une autre compoſition à M. de Bougainville pour la même fin. C'étoit une pâte griſâtre, qui ſembloit être compoſée de terre glaiſe & de poudre d'antimoine crud. Quelques-uns diſoient qu'il y entroit un mêlange de Mercure. M. de Bougainville, ne me l'ayant montrée qu'à bord de la frégate, je n'ai pas eſſayé d'en faire l'analyſe. Pour celle de M. Seguin, comme je ſçavois que l'eſprit de ſel en formoit l'eſſence, & qu'elle rendoit l'eau propre à prévenir le ſcorbut, ou

même à le guérir, je n'héſitai pas à en faire l'eſſai : on verra dans la ſuite ce qui réſulta de cette expérience.

Il y avoit dans le vaiſſeau, ſous le titre de paſſagers, deux Acadiens qui furent ſur le point de mettre la diſcorde dans notre petite ſociété ; ils refuſoient, ſous les plus mauvais prétextes, d'aider à la manœuvre ; & dans un moment d'orage, lorſque le péril rend tout le monde actif & induſtrieux, on en trouva un qui ſe tenoit les bras croiſés ſur le gaillard, & regardoit tranquillement l'embarras des Matelots & des paſſagers. M. de Bougainville ne put s'empêcher de lui en faire des reproches. L'Acadien ſe retira ſous le pont ſans répondre, & ayant raſſemblé ſon épouſe, ſon pere & deux autres familles Acadiennes, il voulut leur faire paſſer ſon mécontentement ; il leur fit entendre qu'ils ne s'étoient embarqués que ſous le titre de paſſagers, & non pour faire la manœuvre, & qu'il eût mieux valu pour eux être reſtés en France, que d'être expoſés ſans ceſſe à ſubir de pareilles vexations.

Les familles Acadiennes, qu'un eſprit turbulent & factieux cherchoit ainſi à ſou-

lever, étoient établies à Saint-Servant & à Saint-Malo, depuis que les Anglois nous avoient enlevé l'Acadie. Le Roi leur donnoit une somme par tête, à-peu-près comme aux troupes réglées ; & ces familles n'avoient guères d'autre ressource que cette espece de solde & le travail de leurs mains. M. de Bougainville leur avoit proposé de les prendre à son bord, de les transporter dans un pays où il leur donneroit des terres en propriété, & mille autres avantages qu'ils ne pouvoient espérer en France. Il leur avoit même fait faire des avances en effets & en argent. Sur le rapport qu'on lui fit des discours du fougueux Acadien, il dit : il n'y a qu'à les remettre tous à terre, & les renvoyer à Saint-Servant ; puisque la misere leur plaît, qu'ils aillent y vivre misérables.

L'Acadien & son pere, instruits des intentions du Chef d'escadre demanderent à retourner à Saint-Servant ; & dès l'après-midi, on débarqua près de Saint-Cast, le pere, le fils & son épouse, avec tout ce qui leur appartenoit : M. de Bougainville eut même la générosité de leur laisser les avances d'argent qu'il leur avoit obte-

nues

nues du Roi. Les deux autres familles demanderent avec instance de rester dans le vaisseau : on remarqua même qu'elles furent ravies d'être délivrées de ces esprits inquiets & remuants. La femme avoit une humeur un peu acariâtre ; le mari en étoit si jaloux, qu'il ne la quittoit presque pas un instant ; il observoit jusqu'à ses moindres gestes, & auroit infailliblement troublé la bonne intelligence dont dépendoit notre bonheur. Cette union si desirée s'est maintenue entre les deux familles qui ont fait le voyage avec nous, & que nous avons débarquées & établies aux Isles Malouines. Elles étoient composées, l'une du mari, de son épouse, de deux enfans, l'un garçon âgé de trois ans, l'autre fille âgée d'un an, & des deux sœurs de la femme, l'une âgée de vingt ans, l'autre de dix-sept. La seconde famille consistoit dans le mari, la femme, un garçon de quatre ans, & la sœur de la femme, âgée de seize ans.

La femme étoit prête d'accoucher, lorsque nous sommes partis de ces Isles, pour retourner en France. Jamais Colonie ne fut fondée sous de meilleurs auspices.

Le 18 Septembre, les vagues étant calmées, & le vent ridant à peine la surface de la mer, nous descendîmes à l'Isle Agot pour y tuer des lapins; mais les chasseurs parcoururent en vain la plaine pendant trois heures. Pour moi qui ne pouvois aller qu'à la découverte des plantes, je m'occupai à herboriser. Vers l'heure de midi, la faim commença à se faire sentir; comme on n'avoit encore rien tué, on prit le parti d'aller demander à dîner au Prieur de l'Abbaye de Saint Jacut: on nous reçut avec magnificence; &, après le repas, nous eûmes encore la liberté de charger notre canot des légumes du jardin.

Le lundi 25, on tendit un hameçon à deux crochets, & à peine l'eut-on jetté à la mer, qu'on prit un poisson du poids de trente livres qui avoit la forme & la couleur d'un Maquereau. Sa chair étoit solide comme celle du Thon; elle en avoit aussi le goût. Nous trouvâmes ce poisson excellent; il est un peu sec, mais moins que la Bonite: on le nomme *Grande-Oreille*.

L'hameçon avec lequel on le prit est d'une forme particuliere. Il est composé de

deux crochets de fer de la grosseur d'un tuyau de plume à écrire, accollés l'un à l'autre. On couvre la tige de ces deux crochets réunis avec de l'étoupe, en lui donnant la forme d'un fuseau : on couvre cette étoupe d'une toile blanche, forte, & d'une plaque de plomb; on y ajuste ensuite deux ou quatre plumes blanches; de maniere qu'elles soient placées comme des nageoires étendues. En cet état, l'hameçon représente à-peu-près un poisson volant. Le bout de la tige est tourné en anneau, dans lequel on passe un fil de léton un peu moins gros, & long d'environ deux pieds & demi; on jette le tout à la mer, attaché à une ficelle grosse comme le petit doigt, & longue d'environ six brasses. Cette ficelle est attachée d'un côté à l'arriere du navire & de l'autre à l'hameçon qui suit le sillage du vaisseau.

L'ennui du voyage étoit charmé de tems en tems par la vue de quelques vaisseaux. Le 26, nous en apperçûmes de loin quelques-uns; mais ils n'approcherent pas assez de nous, pour que nous pussions distinguer à quelle Nation ils appartenoient; on jugea seulement qu'ils

revenoient de la pêche de la morue au grand banc de Terre-Neuve.

Le lendemain, nous en découvrîmes un autre qui s'approcha du *Sphinx* : il étoit du port d'environ trois cens tonneaux, ſans batterie, & monté d'un équipage de cinquante hommes ; il alloit à Bayonne & revenoit de Terre-Neuve.

Le 1 Octobre, la mer étant fort groſſe, nous apperçûmes un navire démâté, & cette humanité que le beſoin rend encore plus néceſſaire aux marins qu'au reſte des hommes, nous engagea à aller au-devant de lui, pour lui donner tous les ſecours qui dépendroient de nous. Nous lui avons parlé à dix heures. C'étoit un navire marchand Hollandois qui venoit de Curaſol, & qui ayant reçu un coup de vent à cent lieues des Bermudes, avoit été obligé de couper ſon mât d'artimon & ſon grand mât. Nous lui demandâmes s'il avoit beſoin de quelque choſe ; il nous répondit qu'il avoit cinq dames Françoiſes à ſon bord qu'il menoit en France ; mais qu'il ne pouvoit mettre ſon canot à la mer. Alors nous lui fîmes entendre que nous en partions, que nous n'y retournerions pas de pluſieurs mois & que nous ne pou-

vions pas nous charger de ces dames ; mais que si on avoit besoin d'agrêts, ou d'autres provisions, on pouvoit en fournir. L'interprete a répété qu'on ne pouvoit mettre le canot à la mer. Elle étoit en effet assez grosse ; & n'ayant pas osé y exposer le nôtre, nous avons eu le regret de ne pouvoir être utile à ce navire qu'en lui souhaitant un plus heureux voyage.

Le 5 Octobre, la vue d'un autre vaisseau nous jetta dans de justes allarmes. Nous étions dans les parages où les Saletins font quelquefois leurs courses, & nous sçavions qu'ils avoient en mer une frégate nommée l'*Oiseau*, de trente-six canons & de trois cens hommes d'équipage, que les Anglois avoient vendue aux Saletins. Ceux-ci en avoient donné le commandement à un Capitaine Provençal, renégat, homme de mer & brave. Ils avoient aussi une corvette de douze canons & de cent hommes d'équipage. En conséquence, le Commandant de nos deux frégates donna ses ordres, pour qu'elles pussent agir de concert, en cas d'attaque. L'ordre du combat étoit désigné ; les canons & les armes étoient en état ; chacun se mit au

poste qui lui étoit marqué, & nous voguâmes avec confiance. On étoit convenu que, si c'étoit la frégate Saletine, le *Sphinx* arboreroit pavillon Anglois, & paroîtroit faire tous ses efforts pour se retirer sous le canon ennemi. Nous devions en conséquence arborer pavillon François, & faire mine de poursuivre le *Sphinx* en lui tirant des coups de canon, comme pour lui dire d'amener. Lorsque la frégate Saletine se seroit trouvée entre le *Sphinx* & nous, le *Sphinx* devoit arborer pavillon François, & lâcher toute sa bordée; de façon que les corsaires se seroient trouvés entre deux feux. On espéroit, par cette manœuvre, suppléer au nombre & maltraiter les Saletins par un combat vigoureux, au point de les obliger à se rendre.

Nos équipages montroient un air gai & déterminé. Ils avoient en effet beaucoup de confiance dans la science & la bravoure de nos Capitaines & des autres Officiers, avec lesquels ils avoient fait des courses dans la guerre derniere, & enlevé, à l'abordage, quelques navires Anglois.

A mesure que nous approchions du navire que nous avions découvert, on crut

reconnoître qu'il étoit de construction Angloise. Mais nous sçavions que les Anglois en avoient vendu plusieurs aux Saletins ; & comme il ne mettoit point de pavillon, nous crûmes que ce pouvoit être un navire Saletin qui venoit à la découverte. Alors nous lui tirâmes deux coups de canon à différents intervalles & nous avançâmes sur lui : enfin quand il fut proche de nous, il arbora pavillon Anglois, & on reconnut que le Capitaine étoit de Guernesey, & qu'il avoit servi de Pilote-côtier aux Anglois, lorsque dans la derniere guerre, ils avoient fait leurs descentes à Cancale & à Saint-Cast. On lui fit, en langue Françoise, les questions ordinaires, sçavoir d'où il étoit, d'où il venoit, où il alloit, & comment il nommoit son navire. Il ne répondit rien. M. de Belcourt prit le porte-voix, lui fit les mêmes questions en langue Angloise, assaisonna son discours de termes énergiques, en usage chez les Marins, & dit au Capitaine qu'il auroit mérité qu'on l'eût coulé à fond, pour avoir tant tardé à mettre son pavillon. Pour-lors, l'Anglois répondit, & s'excusa sur ce que son pavillon

s'étoit trouvé embarraſſé dans ſes marchandiſes. C'étoit un navire marchand à deux mâts qui venoit de Lisbonne, & alloit aux Açores. Pour celui-là, nous ne lui ſouhaitâmes point un heureux voyage.

Le 13, nous prîmes un *Pilote* & trois *Bonites*. On en trouvera la figure au naturel, *Planche I*, *fig. 8*. Le premier de ces poiſſons n'avoit que huit pouces de long; les autres peſoient chacun au moins vingt livres.

[Le poiſſon qu'on connoît ſous le nom de *Pilote*, eſt une de ces eſpeces de Remora, célebre chez les Poëtes de l'antiquité (je ne dis pas chez les Naturaliſtes) par la propriété d'arrêter un vaiſſeau, lorſqu'il vogue à pleines voiles. Pour la *Bonite*, c'eſt un poiſſon fort ſain & fort délicat dans les mers d'Europe. Il n'en eſt pas de même ſur les côtes d'Afrique. Sa chair eſt un aliment très-dangereux. Cependant les Negres de la côte d'Or adorent la Bonite qui les empoiſonne].

Les Naturaliſtes prétendent, ſans doute ſur le rapport de quelques marins, que le Pilote précede toujours le Requin, & que c'eſt pour cette raiſon qu'on a donné

à ce poiſſon le nom de *Pilote*, comme s'il dirigeoit la route de l'autre. J'ai obſervé quelquefois un ou deux Pilotes devant ou auprès de chaque Requin que nous avons pêché ; mais nous avons vu ſouvent des Pilotes ſans Requin, comme des Requins ſans Pilotes.

Le Pere Feuillée, page 173, confond le Pilote avec le Succet, & ne fait qu'un poiſſon des deux. « Les Requins, dit-il, » ſont accompagnés de petits poiſſons, » qui leur ſont inſéparables, & qui aiment » mieux périr avec eux que de les aban- » donner ; ils ſont toujours placés ſur leur » corps, à une telle diſtance, que les » Requins ne les ſçauroient prendre ; ce » qui leur a fait donner le nom de *Pilotes*. » Nous ne prîmes aucun Requin, ſans » avoir trouvé de ces petits poiſſons col- » lés ſur leur dos, par le moyen d'une pel- » licule jaunâtre, cartilagineuſe, de figure » ronde qu'ils ont au-deſſus de leur tête, » laquelle a une infinité de petits trous rem- » plis de fibres, qui leur ſervent, ſelon » toutes les apparences, à tirer de la peau » du Requin quelque ſubſtance pour leur » nourriture ».

Ce voyageur ne donne que trois rangs de dents au Requin, dont l'un, dit-il, eſt compoſé de dents triangulaires, & plus longues que les autres; j'ai compté ſept rangs de dents toutes mobiles & triangulaires dans la gueule de tous les Requins que nous avons pris. Les Succets n'avoient pas non plus le ſuçoir rond, mais de figure longue arrondie, tel qu'il eſt dans la Planche. [On voit dans la *fig. 11* le côté du ſuçoir qui eſt ſur la tête. La *fig. 12* repréſente le poiſſon du côté du ventre. Le Succet, qui a ſervi de modele à cette gravure, étoit long de ſept pouces].

Le 14, la corvette *le Sphinx* réveilla notre attention en mettant pavillon blanc au mât de miſene, ce qui étoit un ſignal convenu, de connoiſſance de Terre. On reconnut en effet bientôt l'Iſle de Palme, la plus ſeptentrionale & la plus occidentale des Iſles Canaries. Elle nous paroiſſoit à environ quinze ou dix-huit lieues de diſtance, telle qu'elle eſt repréſentée dans la figure de la premiere Planche.

Nous en découvrions en même temps une autre plus au Sud-Oueſt préſentant à-peu-près la figure B.

La connoiſſance de ces terres ſervit à corriger nos points. Nous reconnûmes que nous étions d'environ vingt lieues plus à l'Oueſt que notre eſtime, & le Journal de notre navigation fut réformé.

Cependant nous nous appercevions depuis long-temps que le *Sphinx* n'étoit pas ſi bon voilier que nous; ſa marche lente & meſurée avoit retardé notre route au-moins de cent lieues. Nous n'avions pas voulu nous en ſéparer plûtôt, pour nous prêter un ſecours mutuel, en cas que nous euſſions rencontré les Saletins; mais dès que nous nous vîmes hors des parages où ils croiſent, nous prîmes le parti d'aller devant, ſoit pour arriver plûtôt au rendez-vous, ſoit afin que tous les rafraîchiſſemens dont la corvette pourroit avoir beſoin, ſe trouvaſſent prêts à ſon arrivée, & que notre ſéjour ne fût pas prolongé. Nous donnâmes un ſignal au *Sphinx*. Auſſitôt nous fîmes force de voiles, &, ſur le ſoir, nous l'avions déjà perdu de vue.

Il y avoit déjà long-tems que nous étions arrivés au dégré de latitude, où, ſuivant tous les Navigateurs, on doit trouver les vents alizés; &, au lieu d'eux, nous ne

voyions régner que des vents foibles & variables ; quelquefois même nous étions ſurpris par des calmes. M. de Bougainville ſe récrioit beaucoup ſur la confiance avec laquelle les Hydrographes aſſurent que les vents alizés ne manquent jamais dans ces parages : il ſe promettoit bien à ſon retour à Paris de donner un Mémoire à l'Académie des Sciences, pour démontrer leur non-exiſtence. Pendant qu'il formoit ces projets, nous étions arrêtés par un calme faſtidieux ; le ciel n'étoit pas troublé par le moindre nuage, ni la ſurface de la mer par le vent le plus léger : ces tems, ſi vantés par les Poëtes, ſont le déſeſpoir des Navigateurs.

Nous tâchâmes de nous conſoler, en pêchant des Bonites, des Dorades & des Thons. Le 22, on nous préſenta environ une dixaine de poiſſons volans, qui, en voulant paſſer ſur la frégate, avoient donné dans les voiles, & étoient tombés dedans le navire. On les ſervit à dîner, & nous les trouvâmes très-délicats. J'en ai conſervé un pour le peindre au naturel ; on en trouvera la figure, *Pl. I, fig.* 4.

Ce poiſſon eſt, dans ces parages, d'un

beau bleu ſur le dos, qui s'affoiblit ou s'éclaircit inſenſiblement juſqu'au bas du ventre, qui eſt d'un bleu argenté. Ses deux aîles ſont deux nageoires allongées qui s'étendent en longueur, dans le plus grand nombre, juſques à la queue, dans d'autres juſqu'à la moitié du corps ſeulement, quoique tous les poiſſons de cette eſpece ſoient de même forme, de même groſſeur & de même longueur : celui dont on voit ici la figure, avoit environ dix pouces de l'extrémité de la tête à celle de la queue.

[Cet être amphibie, que la nature ſemble avoir ſi fort avantagé, en lui procurant la facilité de vivre dans deux élémens, eſt par lui-même très-malheureux. Il compte pour ennemis tous les oiſeaux de proie, tous les poiſſons voraces & les hommes. Il ne peut ni voler, ni nager ſans péril de la vie ; auſſi ſon eſpece ſe détruit tous les jours, & maintenant on ne le trouve plus qu'entre les Tropiques].

Un Thon de ſoixante-douze livres que nos Matelots pêcherent vers ce tems-là, me donna occaſion de faire une remarque ſinguliere d'Hiſtoire naturelle. En l'examinant de près, j'apperçus ſur ſes oreilles

quelques animaux qui y étoient pour ainsi dire collés. On en voit la figure de grandeur naturelle dans la *Planche I*, *fig.* 5 & 6. La *figure* D est la surface du corps de l'animal, qui étoit comme un composé de cordes à boyaux presque transparentes. Deux petits points noirs, placés au-dessus de la gueule B, formoient ses yeux. Il se tient cramponné au moyen de deux jambes C, & de deux autres beaucoup plus menues D.

Je puisai de l'eau de mer, & je la mis dans un gobelet de verre bien lavé, pour y conserver cet animal en vie, & y voir ses mouvemens. J'apperçus dans cette eau un point noir que je pris d'abord pour un atôme de poussiere. Lorsque je voulus l'enlever avec le bout du doigt, je vis l'atôme prétendu fuir mon doigt & nager entre deux eaux. J'observai ses mouvemens, & je reconnus un être vivant, dont la structure extérieure étoit, dans sa grandeur naturelle, telle qu'on la voit dans la *Pl. I*, *fig.* 7. C'étoit une espece de cylindre formé par dix anneaux si légers & si transparens, qu'il falloit placer le gobelet entre la lumiere & l'œil de l'observa-

teur pour l'appercevoir. Il nageoit au moyen de deux filets alongés BB, & de deux autres presque imperceptibles C, qui en se raccourcissant & reprenant leur longueur naturelle, imprimoient au cylindre annelé le mouvement d'un appeau de caille ou d'un soufflet à poudre. Le corps A étoit violet vers C & d'un brun clair vers BB.

Enfin, le 24, nous trouvâmes ces vents alizés, si nécessaires à ceux qui navigent dans ces parages. Ce sont les plus favorables pour les vaisseaux qui partent d'Europe pour l'Amérique méridionale, les Isles du Vent & le Golfe du Mexique.

Le lendemain, nous eûmes connoissance d'une terre; c'étoit une des Isles du Cap-Verd, nommée *Bona-Vista* ou *Bonne-Viste*, ou *Bonne-Vue* (*a*). Elle est située au Nord-Est de celle de San-Jago, la plus grande & la plus peuplée de toutes; sa

(*a*) Elle est comme les autres, abondante en chevaux sauvages, en chevres, & en plusieurs autres animaux, malgré son terrein pierreux & stérile. Elle se montre de fort loin, à cause de ses montagnes blanches; & voilà l'étymologie de son nom.

forme nous a paru, de l'endroit où nous l'obſervions, telle qu'on la voit, *Planche I, fig. 9.*

Le 26, nous apperçûmes l'Iſle de Mayo, ou de May; le terrein en eſt pierreux & ſtérile: on y voit cependant quantité de taureaux, de vaches, d'ânes & de chevres; elle produit auſſi beaucoup de ſel: ſon air eſt chaud & mal ſain.

Le 30, nous perdîmes par un accident, un des gens de l'équipage. Sur les huit heures du matin, Pierre Lainez, Mouſſe de Saint-Malo, âgé d'environ douze ans, ayant paſſé à l'avant du navire, tomba à la mer, ſans que l'on s'en apperçût. Nous filions alors quatre nœuds, & nous avions vent largue. Dès qu'on ſoupçonna l'accident, on jetta à la mer un grand banc de bois, qui étoit ſur le gaillard d'arriere, & pluſieurs planches, pour donner à ce Mouſſe la facilité de s'accrocher & de pouvoir ſe ſoutenir ſur l'eau, en attendant que l'on pût aller le chercher. Tout l'équipage ſe mit en mouvement; on cargua une partie des voiles; on mit les autres vent deſſus vent dedans, & l'on fit toutes les manœuvres pour mettre en tra-

vers

vers & arrêter le navire dans ſa courſe. Les uns monterent au grand mât, d'autres ſur nos dunettes, pour obſerver & découvrir l'endroit où pourroit être ce Mouſſe. On mit enſuite le canot à la mer, quoiqu'elle fût fort agitée. Six Matelots robuſtes & le Maître deſcendirent dans le canot, & chercherent ce Mouſſe juſqu'à une demi-lieue du navire, mais inutilement. Après environ trois quarts d'heure, on rappella le canot, qui revint à bord avec beaucoup de peine. On le rembarqua, & nous continuâmes notre route.

On fit enſuite l'appel de l'équipage pour ſçavoir quel étoit l'homme qui manquoit; car on ignoroit encore que c'étoit Lainez. Il fut le ſeul qui ne ſe montra pas.

On procéda alors à l'inventaire de ſes hardes; la vente monta à une cinquantaine d'écus. M. de Bougainville acheta preſque tout, & en fit préſent aux Mouſſes les plus pauvres & les plus induſtrieux.

Le même jour, une centaine de Marſouins, dont on trouve la figure, *Planche* II, *fig.* 1, s'approcherent de nous à une portée de piſtolet. Ils ſembloient n'être ve-

nus que pour nous divertir. Ils faiſoient des bonds ſinguliers hors de l'eau. Pluſieurs, dans ces cabrioles, ſautoient au moins de trois à quatre pieds de haut, & tournoient juſqu'à trois fois en l'air, comme font ſur les théâtres de la foire les Italiens les plus exercés aux voltiges. On peut juger delà quelle eſt la force de ce poiſſon.

[Le Marſouin eſt mis par les Naturaliſtes dans la claſſe des Baleines. Cependant il y a un peu loin d'un poiſſon de cinq à ſix pieds à ces coloſſes organiſés qui ont deux cens pieds de long & qui regnent fierement dans les mers glaciales. Tous les êtres ſeroient-ils ſujets à des dégénérations qui formeroient dans la ſuite des variétés conſtantes : par exemple, le Perſan eſt-il un Patagon abatardi, & le Lapon un Perſan dégénéré ?]

Il y a de différentes eſpeces de Marſouins ; les uns ont le dos gris preſque noir, & le ventre d'un gris beaucoup plus clair ; d'autres ſont d'un gris preſque blanc, ce qui leur a fait donner le nom de *Marſouins blancs*. Nous en prîmes dans la ſuite un du poids de cent livres : il avoit la tête

faite, non comme le grouin d'un cochon, mais presque semblable à la tête d'un oiseau : elle étoit revêtue d'une peau épaisse & grise ; & le bec étoit armé d'un bout à l'autre de dents aigues, blanches & de la forme de celles du brochet. Ce poisson avoit une ouverture sur la tête [*Planch.* II, *fig.* 1 ; A, par laquelle il lançoit de l'eau, après quoi il en sortoit de l'air qui rendoit un son semblable au grognement d'un cochon : sa queue étoit disposée horisontalement, contre l'ordinaire des autres poissons, chez qui elle est perpendiculaire, quand ils sont posés sur le ventre. Elle sert sans doute de point d'appui au Marsouin, pour s'élancer si haut hors de l'eau & lui donner la facilité de faire en l'air ses tours de voltige. Il lui suffit pour cela, de s'appuyer plus sur un côté de la queue que sur l'autre, en s'élançant. De cette disposition de la queue vient apparemment aussi sa maniere de nager, comme s'il sortoit de l'eau, & s'y replongeoit à l'alternative. Celui dont je donne ici la description, [& tous ceux que nous avons pris lui ressembloient] est, je pense, de l'espece de ceux que l'on nomme *Moine*

de mer; car la partie antérieure de la tête se termine en bourlet près de la racine du museau, & y forme comme les bords d'un coqueluchon. Il a le dos noirâtre & le ventre d'un gris de perle, un peu jaunâtre, moucheté de taches noires & d'autres gris de fer; il a trois nageoires arquées & très-épaisses, une sur le dos, deux autres sous le ventre. Elles sont, ainsi que la queue, recouvertes d'une membrane sous laquelle paroissent cinq cartilages blancs, disposés comme les doigts de la main, & articulés en phalanges.

Les Marsouins vont presque toujours en troupes & nagent de front, comme s'ils étoient rangés en ordre de bataille. Ils semblent aller chercher le vent. Nous avons remarqué qu'ils prenoient toujours leur route du côté d'où le vent s'élevoit. Il n'est point de poisson qui ait peut-être autant de force que le Marsouin, proportionnellement à sa grosseur. Dans le nombre de ceux que nous avons harponnés, deux ou trois se sont débarrassés du harpon, soit en se déchirant le dos, soit en brisant le harpon même; quoique la barre de fer dont il étoit composé, fût grosse comme

le pouce. Ceux que nous avons pris ont toujours forcé cette barre, & l'un d'eux l'avoit tordue, comme le commencement d'une vis. La chair de ce poiſſon exhale une odeur ſi forte & ſi tenace, que mes mains, après l'anatomie que j'en ai faite, ont conſervé cette odeur plus de trois jours, quoique je les euſſe lavées bien des fois avec du vinaigre. Il en eſt de même de celle du Requin.

Le 3 de Novembre, un Requin de moyenne grandeur & du poids d'environ cent-cinquante livres, vint ſe promener ſur l'arriere du navire. Il mordit à l'émérillon, auſſitôt qu'on le lui préſenta. Lorſqu'il étoit déjà enlevé hors de l'eau, il ſe donna une ſecouſſe qui le dégagea de l'émerillon, moyennant un morceau de ſa mâchoire qu'il laiſſa pour gage. Sans s'étonner ni ſe rebuter de cet échec, le Requin ayant apperçu le même morceau de lard, qu'on lui avoit tendu pour appât la premiere fois, s'élança ſur lui, & dévora & le lard, & le morceau de ſa mâchoire, ſans être accroché par l'émerillon. On mit un autre morceau de lard; le Requin avoit ſans doute bon appétit; car il revint

pour le saisir. Mais, comme ce poisson n'est pas d'une nourriture saine, ni appétissante, au lieu de chercher à le prendre, on s'amusa près d'une heure à lui laisser flairer l'appât. Lorsqu'il vouloit l'avaler, on le retiroit promptement de l'eau, expérience qu'on répéta une douzaine de fois au moins, sans qu'il arrivât au Requin de s'élancer hors de l'eau pour saisir sa proie, ce que disent cependant les Naturalistes.

Je ne l'ai pas vu non plus se tourner sur le dos pour avaler l'appât, mais seulement tant soit peu sur le côté. M. de Bougainville, pendant cet amusement, lui tira deux coups de fusil à balle ; mais, soit qu'il l'eût manqué, soit que la balle n'eût pu pénétrer la peau du poisson, le Requin ne s'en émut pas davantage ; il continua de roder autour de l'appât, & enfin avala ce second, sans avoir été accroché. Un grain étant survenu, on laissa le Requin pour s'occuper de la manœuvre.

[Le Requin, dit-on, a une gueule assez vaste pour dévorer un homme entier. Le Voyageur Dampier rapporte qu'un de ses Matelots, étant tombé dans

la mer, fut avalé par un de ces monſtres. L'équipage, pour venger ſa mort, jetta au Requin un harpon avec l'appât; ce poiſſon vorace l'engloutit auſſitôt, & le harpon s'étant accroché dans ſes entrailles, on le tira à bord; on ſe hâta de lui fendre le ventre, & on y trouva l'infortuné Matelot preſqu'entier. Sur l'expoſé de Dampier, on ne manqua pas de conclure que le Requin étoit le monſtre qui engloutit autrefois le Prophete Jonas.]

Le 7 de Novembre, le ſoleil ſe leva aſſez beau, mais au milieu de quelques nuages. Avant que de paroître, ſes rayons dardés ſur ces nuages, préſentoient un des plus beaux aſpects du monde, par la variété & l'éclat des couleurs. J'ai été très-mortifié de ne pouvoir peindre une aurore ſemblable, qui auroit fait un des plus brillans tableaux. Je n'ai pu conſerver qu'une très-foible eſquiſſe d'un ſoleil couchant, que nous avions admiré tous, pendant près d'une demi-heure; mais il n'eſt pas poſſible d'en préſenter avec des couleurs à la gomme, un tableau ſur lequel on puiſſe s'en former une idée exacte. Ces

couleurs ſont trop mattes, & ne ſçauroient exprimer le brillant & l'éclat que les rayons du ſoleil répandent ſur les bords des nuages : les couleurs à l'huile l'exprimeroient ſans doute beaucoup moins mal ; mais je n'en avois pas, & d'ailleurs il faudroit un habile Peintre pour faire un tel tableau ; & je ne ſuis ni un Vernet ni un Loutherbourg.

Le beau tems continuant, on en profita pour faire ſécher les hardes de l'équipage qui avoient été mouillées pendant les orages des jours précédens. Cette humidité des hardes eſt une cauſe prochaine du ſcorbut & de pluſieurs autres maladies, bien plus que la nourriture ſaline que l'on donne aux équipages. Un Capitaine ne ſçauroit avoir trop d'attention à entretenir la propreté parmi l'équipage, & à faire prendre l'air aux hamacs, aux quadres, &c. s'il veut prévenir les maladies. Notre Capitaine m'a fait faire cette obſervation ſur ſa propre expérience dans les divers voyages qu'il a faits à la Chine, aux Indes, au Pérou & en Canada. Il a toujours eu, me diſoit-il, cette attention, & il lui attribuoit,

aussi-bien qu'au choix des aliments, le peu de maladies dont ses équipages ont été affligés pendant des voyages de si long cours.

Le 9, un oiseau à-peu-près gros comme un pigeon, mais plus alongé, étant venu se percher sur la vergue du mât de misène, un Matelot le prit à la main. Cet oiseau que j'ai peint, moitié grandeur naturelle, & dont on voit la figure, *Pl.* II, *fig.* 2, est d'un brun clair-rougeâtre, presque de couleur de noisette. Les plus grandes plumes des aîles & de la queue sont d'un brun plus foncé, même un peu noirâtre. Son bec est noir, droit, percé de part en part au milieu, menu avec une petite grosseur en dessous, aussi long que la tête de l'oiseau. Le dessus de la tête est blanc près du bec, & d'un blanc perlé de plus en plus foncé jusqu'au cou qui est assez long pour la grosseur. Ses pattes sont d'un gris noir, palmées comme celles de la poule d'eau. Je le mis dans une petite armoire de ma dunete, où je le trouvai le lendemain bien vivant, & si peu effarouché de se voir pris, que l'ayant posé sur ma table, il s'y plaça dans l'attitude où je

l'ai peint. Je lui présentai de la nourriture, il mangea, toujours accroupi, & demeura ainsi pendant trois jours, ce qui me donna tout le tems de le peindre au naturel. Quelques-uns de nos marins dirent que c'étoit un *Fou ;* mais il n'avoit point, comme l'oiseau de ce nom, le bec étroit du Canard, ou le bec recourbé du Perroquet.

[Il est probable que le nom de *Fou* qu'on a donné à toutes ces especes d'oiseaux, vient de ce qu'ils ont la folie de se poser sur les vergues des vaisseaux qu'ils rencontrent, & de se laisser prendre à la main sans faire de résistance. Ce nom me paroît plus heureux que celui de *Pirates de mer*, que leur ont donné quelques Naturalistes].

Le Jeudi, 10 Novembre, sur les cinq heures du matin, nous passâmes la ligne.



CHAPITRE II.

Baptême de la Ligne.

LES anciens qui n'avoient point de bouſſole, qui ne s'écartoient point des côtes dans leurs plus longs trajets, & qui navigeoient rarement ſous les Tropiques, ne connurent pas la cérémonie bizarre qu'on va décrire. C'eſt un uſage qui ne remonte pas plus haut que ce voyage célebre de Gama, qui a fourni au Camoëns le ſujet de la Luſiade. L'idée qu'on ne ſçauroit être un bon marin, ſans avoir traverſé l'équateur, l'ennui inſéparable d'une longue navigation, un certain eſprit républicain qui regne dans toutes les petites ſociétés, peut-être toutes ces cauſes réunies, ont pu donner naiſſance à ces eſpeces de ſaturnales; quoi qu'il en ſoit, elles furent adoptées en un inſtant dans toutes les Nations, & les hommes les plus éclairés furent obligés de ſe ſoumettre à une coutume dont ils reconnoiſſoient l'ab-

ſurdité ; car partout, dès que le peuple parle, il faut que le ſage ſe mette à l'uniſſon].

Je vais décrire cette cérémonie avec ſimplicité, cela n'ôte rien du mérite de la relation.

Ce ſont les Maîtres, les Contremaîtres & les Matelots, qui ont déjà paſſé la ligne, qui *baptiſent* ſans diſtinction de grade, de ſexe & de qualité, tous les nouveaux Navigateurs. Ils ſe donnent un Préſident pour la cérémonie, & ils l'appellent le *bonhomme la Ligne*.

Il étoit près de ſept heures, & nous étions à ſouper, lorſque nous entendîmes claquer un fouet qui nous annonça l'arrivée du courier du Bonhomme la Ligne ; ce courier étoit le maître Canotier, & on l'avoit habillé très-proprement. Il heurta à la porte de la chambre ; on demanda qui heurtoit ? C'eſt, répondit-il, un envoyé du Bonhomme la Ligne, Seigneur & Préſident de ces parages. Qu'on lui ouvre, dit M. de Bougainville. On ouvrit, l'Envoyé mit pied à terre, entra, & ſa monture reſta à la porte. Cette monture étoit formée de deux Matelots attachés

l'un à l'autre & marchant à quatre pattes. L'un avoit ſur la tête un *faubert* (*a*) pour repréſenter la queue de l'animal; l'autre en avoit auſſi un pour former ſa criniere, & de plus un maſque de carton figuré en tête de cheval. Les harnois étoient le pavois du grand canot, c'eſt-à-dire, une grande bande d'étoffe bleue, parſemée de fleurs de lys jaunes.

L'envoyé ayant été introduit, adreſſa la parole à notre Commandant en ces termes: « *Le Préſident de ces Parages, le Bon-* » *homme la Ligne*, ayant appris que le » brave Chevalier de Bougainville, Com- » mandant de la frégate *l'Aigle*, y étoit » arrivé, m'a ordonné de venir le ſaluer de » ſa part, de lui témoigner la joie qu'il reſ- » ſent de ſa venue, & de lui remettre une » lettre, dans laquelle ſes ſentimens ſont » fidelement exprimés ».

M. de Bougainville lut la lettre qui étoit conçue en ces termes: *Brave Chevalier, vos hauts faits ont rendu le nom François*

(*a*) Le faubert eſt une eſpece de balai, composé de fils de carret, pris des vieux cordages; ils repréſentent à-peu-près une groſſe & longue queue de cheval.

très-célebre dans le Canada : votre réputation eſt parvenue dans les parages de ma domination ſur les aîles de la renommée ; & votre nom eſt en telle vénération dans le cœur de mes ſujets, que les Dorades, les Bonites, les Thons & les Marſouins, ayant apperçu la frégate l'Aigle *que vous commandez, ſont venus en bande m'annoncer dès-hier votre arrivée. Ils ont exprimé la joie que votre préſence a répandue dans leurs cœurs par les bonds & les ſauts multipliés qu'ils ont faits, en paſſant auprès de votre navire. Je vous envoie cet Ambaſſadeur pour vous témoigner la mienne ; il vous remettra la préſente, & j'eſpere vous dire moi-même demain combien je ſuis charmé de la viſite que vous me rendez.*

Signé LE BONHOMME LA LIGNE.

Il y avoit à la place de la date :

A la 54 minute du I dégré de latitude, longitude 29 dégrés 3 min. de ma domination ſeptentrionale, le 9 Novembre de l'an 7763 de mon regne.

M. de Bougainville dit à l'Envoyé qu'il comptoit avoir l'honneur de ſe préſenter le lendemain devant le Bonhomme, & de lui faire ſa réponſe de vive voix. Que l'on

donne un coup à boire au courier, ajouta-t-il, & que l'on ait ſoin de ſon cheval : il doit être beau, qu'on le faſſe entrer, je ſuis curieux de le voir. On l'introduiſit : il fit des cabrioles, il battit du pied & hennit. Comme il pouvoit être fatigué du voyage, on lui préſenta un verre de vin : il le but. Le courier dit alors que ſon cheval avoit deux têtes, l'une à l'avant, l'autre à l'arriere ; on donna donc un verre de vin à la tête de l'arriere.

Sur le point de ſe retirer, le courrier préſenta de la part du Bonhomme la Ligne, un oiſeau au Commandant, comme un témoignage de la bienveillance de l'illuſtre Préſident de ces parages. On le prit d'abord pour un oiſeau artificiel. Il fit voir en pinçant avec ſon bec qu'il étoit plein de vie. C'étoit en effet un oiſeau d'eau, & la ſurpriſe n'en fut que plus grande.

Après ſouper, on monta ſur le gaillard d'arriere, on y danſa au ſon du tambourin ; puis au ſon de deux violons, des menuets, des contredanſes, &c. juſques à près de dix heures que l'on ſe retira.

Toutes ces cérémonies n'étoient que

le prélude du baptême ; aussi elles se firent la veille. Le jour de la fête se célébra avec solemnité ; on commença par disposer sur le gaillard d'arriere une baignoire pleine d'eau de mer & des seaux ; ensuite on tendit des deux côtés du vaisseau une de ces cordes qui sert à jetter la sonde, & qu'on nomme la *ligne*. On plaça auprès de l'escalier qui descend à la chambre, un banc couvert du pavois, qui avoit servi, la veille de caparaçon à la monture du courier ; & l'on disposa ainsi une espece de thrône, au Président de la ligne, à son Chancelier & au Vicaire qui devoit administrer le baptême.

Tous ces préparatifs achevés, on battit du tambourin, pour assembler tout le monde sur le gaillard. Quand l'équipage fut réuni, on demanda de la grande hune, avec un porte-voix ; *Comment nomme-t-on le navire que je vois là-bas dans mes parages ? on le nomme l'Aigle*, répondit le Capitaine. — *Qui le commande ?* — M. le Chevalier *de Bougainville*. — *J'en suis charmé ; je le verrai avec plaisir dans ma société, avec les cérémonies accoutumées. Je*

reçus hier de ſes nouvelles, & je vais lui en marquer ma ſatisfaction en deſcendant dans ſon navire avec toute ma Cour.

Dans le moment, parut un Matelot ayant pour tout habillement une culotte gaudronnée & ſur les épaules une peau de mouton avec ſa laine, le viſage barbouillé de rouge & de jaune par placards, un bonnet ſur la tête ſurmonté de deux cornes de bœuf & parſemé de plumes de dindes & de poules; la poitrine, les bras, le ventre & les jambes également enluminés de couleurs détrempées à l'huile, & le menton couvert d'une grande mouſtache. Ce Matelot ainſi accoutré deſcendit de la grande hune, ayant une chaîne de fer autour du corps, en façon de ceinture.

Six Mouſſes le précédoient nuds, peints de jaune & de rouge depuis les pieds juſqu'à la tête, les uns par placards, les autres par bandes croiſées à la maniere des Sauvages.

Arrivés ſur le gaillard, le Matelot les arrangea, leur fit mettre le pouce ſur la corde tendue, & les contraignit de danſer, au ſon du tambourin, pendant un demi-

quart d'heure. Ils s'approcherent enſuite de la baignoire, & le matelot leur jetta quelques ſeaux d'eau ſur la tête.

Alors on annonça la deſcente du Seigneur Préſident de la Ligne, par des haricots blancs que l'on jetta en guiſe de dragées, de la grande hune ſur le gaillard. Le *Bonhomme la Ligne* prit la même route que le Matelot & les Mouſſes; il deſcendit lentement & majeſtueuſement. Sa Cour étoit compoſée du ſecond Maître, des Contremaîtres, du Pilote & du Canonier. Celui qui jouoit ce premier rôle étoit le premier Maître. Il étoit couvert de peaux blanches de mouton avec leur laine, couſues enſemble pour former un habillement d'une ſeule piece. Son bonnet de même étoffe lui deſcendoit juſques ſur les yeux. Un paquet d'étoupes mêlées avec la laine lui ſervoit de perruque & de barbe. Il avoit un nez poſtiche de bois peint. En guiſe de cordon, il portoit d'une épaule à l'autre un chapelet de pommes de racage, groſſes comme des œufs d'oies.

Les gens de ſa ſuite étoient affublés à-peu-près de même. L'un portoit une maſſe

ou casse-tête à la Sauvage; l'autre un arc, celui-là une hache; celui-ci un calumet. Auprès du Président étoit son Chancelier, & il tenoit son sceptre à la main. Le Maître Canotier, habillé en femme & fardé avec du gros rouge à l'huile, se tenoit auprès du Bonhomme qui l'appelloit sa fille. Le Vicaire à son côté étoit vêtu d'une espece de robe de toile gaudronnée; une corde grosse comme le pouce, lui servoit de ceinture. Il portoit un bonnet quarré de carton noirci, un masque de même une étole de toile peinte en rouge; & tenoit un livre à la main. Quatre Mousses l'environnoient, & portoient un encensoir, un réchaut, un arc, & un bassin plein d'eau de mer pour servir au baptême.

Tout l'équipage étant rassemblé, le Président s'adressa au Commandant: *Soyez le bien venu, dit-il, M. le Chevalier, excusez-moi si je ne vous fais pas de longs complimens; j'ai la poitrine si foible, qu'à peine puis-je parler. N'en soyez pas surpris; je suis âgé de sept mille sept cent soixante-trois ans; j'ai chargé mon Secrétaire d'écrire, & mon Chancelier de parler pour moi. Je*

ſuis deſcendu de mon Palais exprès pour vous recevoir dans ma ſociété. J'eſpere que vous ne ferez pas difficulté de vous ſoumettre à la cérémonie du baptême, uſitée dans ces parages. M. de Bougainville prit la lettre, la lut & applaudit au compliment; il ſalua enſuite la fille du Bonhomme; & après l'avoir félicité d'avoir une fille ſi jolie, il s'approcha de la corde tendue. Les nouveaux Officiers l'y accompagnerent, & le Préſident alla s'aſſeoir ſur ſon thrône pavoiſé, ainſi que ſa fille & ſon Chancelier.

Les Officiers lierent le pouce de la main gauche de M. de Bougainville ſur la ligne avec un ruban rouge; & nous nous plaçâmes à ſa ſuite, Meſſieurs de Nerville, de Belcourt, Lhuillier & moi.

Le Vicaire affectant un air grave, & ſon livre à la main, s'approcha de M. de Bougainville. Il étoit accompagné d'un Mouſſe qui portoit une aſſiette couverte d'une ſerviette pliée, pour recevoir le tribut qu'ils appellent *rachat;* car on ſe contente de verſer un peu d'eau de mer ſur la tête de ceux qui ſe rachetent, au lieu de les plonger dans la mer, comme l'on

fait quand on donne la cale (*a*). Au reste,

(*a*) La cale est une punition que l'on fait subir à ceux de l'équipage, qui sont convaincus d'avoir volé, blasphêmé, ou excité quelque révolte. Il y a deux sortes de cale, l'ordinaire & la seche. La cale ordinaire consiste à conduire le criminel au-dessous de la grande vergue. Là on lui passe un bâton entre les jambes sur lequel on le fait asseoir, pour le soulager. Il embrasse un cordage attaché à ce bâton, & qui passe par une poulie suspendue à un des bouts de la vergue. Trois ou quatre Matelots hissent cette corde, le plus promptement qu'ils peuvent, jusqu'à ce qu'ils aient guindé le patient à la hauteur de la vergue. Ils lâchent ensuite le cordage tout-à-coup, ce qui précipite le criminel dans la mer. Quelquefois pour augmenter la peine en augmentant la rapidité de la chûte, on lui attache un boulet de canon aux pieds. Ce supplice se réitere souvent jusques à cinq fois.

On l'appelle *cale seche*, quand le criminel est suspendu à une corde raccourcie de maniere que, dans sa chûte, il ne descend que jusqu'à la surface de l'eau, & n'est pas plongé dans la mer. C'est une espece d'estrapade. Ce châtiment est rendu public par un coup de canon, pour avertir tous ceux de l'Escadre d'en être les spectateurs.

Les Hollandois pratiquent une autre cale, qu'ils appellent *la grande cale.* Pour la donner, on conduit le coupable au bord du navire, on lui lie une corde au milieu du corps. Un bout de cette corde est attaché au bord du vaisseau, ou au bout de la vergue amenée; l'autre bout passe sous la quille, & est tenu de l'autre côté du navire par quelques-uns des Matelots les plus robustes. On met quelque chose de pesant autour du corps, ou aux pieds du criminel, pour le faire enfoncer davantage dans l'eau.

Le coupable étant jetté à la mer, à l'ordre qu'en donne

on ne plonge plus maintenant dans la mer pour donner le baptême, parce qu'on a fait reflexion que cette cérémonie deviendroit très-dangereuse à cause des Requins qui pourroient roder autour du navire, & emporter une cuisse ou un bras à celui qui auroit le malheur d'en être mordu. On a substitué à ce baptême celui de la baignoire, sur le bord de laquelle on fait asseoir celui qui ne s'est pas racheté, ou à qui on veut jouer quelque tour.

Le Vicaire s'approcha de M. de Bougainville & lui dit : « Promettez-vous d'ê- » tre bon citoyen, & pour cet effet de tra- » vailler à la population, & de ne pas laif- » ser chomer les filles, toutes les fois que » l'occasion s'en présentera ? — Je le pro-

le Quartier-Maître, ceux qui tiennent la corde au bord opposé, la tirent le plus vîte qu'ils peuvent, de sorte que le patient passe rapidement sous la quille. On réitere ce supplice autant de fois que la sentence le porte.

Ces châtimens sont rudes, & dangereux pour la vie même ; sur-tout la grande cale. Car le moindre défaut de diligence ou d'adresse, de la part de ceux qui tirent la corde, peut être cause que celui que l'on tire se rompe un bras ou une jambe, & même la tête. Aussi met-on cette cale au nombre des peines capitales. Nos Matelots François regardent les deux autres au-moins comme infamantes.

» mets. — Promettez-vous de ne jamais » coucher avec la femme d'un Marin ? » — Je le promets. — Promettez-vous de » faire prendre les mêmes engagemens, » & d'employer les mêmes cérémonies, » à l'égard de ceux qui n'auront pas passé » la Ligne, quand ils s'y trouveront avec » vous ? — Je le promets. Mettez donc la » main sur ce livre sacré en témoignage » de vos engagemens ». M. de Bougainville toucha alors une estampe, qui représentoit un Génie & une jeune fille qui s'embrassent tendrement. Au bas de cette estampe étoit écrit : *Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera matris meæ, & inveniam te foris, & deosculer te.* Cantique des Cantiques, ch. 8. Le Vicaire alla rendre compte au Président des engagemens de M. de Bougainville ; & le Bonhomme répondit : *Dignus est intrare in nostro docto corpore ; admittatur.* Alors le Vicaire retourna à M. de Bougainville & lui dit : « Le Président de la Ligne vous juge di- » gne d'etre admis dans la société dont il » est le Chef, & m'a chargé de vous y » recevoir par l'administration de son bap-

» tême. Comment vous nommez-vous? » Louis, répondit M. de Bougainville. Hé bien ; *Ego, nomine Reverendissimi Domini Domini & Serenissimi Præsidentis Æquatoris, te, Ludovice, admitto in societate ejus.* En prononçant ces paroles, il lui versa sur la tête quelques gouttes d'eau de mer. On délia le pouce de M. de Bougainville, qui mit de l'argent dans l'assiette sous la serviette, on retira le bâton, & le Vicaire l'encensa. On passa à M. de Nerville à qui le Vicaire fit les mêmes questions, & ainsi successivement aux autres Passagers & Officiers avec les mêmes cérémonies.

Quand on fut parvenu à un Garde-Marine, assez mauvais sujet & haï de tout le monde, le Vicaire lui dit que le Président ordonnoit qu'il fût reçu avec toutes les cérémonies en usage. En conséquence, il lui posa un bout de son étole sur la tête, marmotta quelques paroles, & puis lui fit baiser cette étole peinte à l'huile. On le délia de la ligne, & on le fit asseoir sur un bâton posé transversalement sur la bagne. A peine s'y fut-il placé, que le Pilotin tomba dans l'eau. On avoit de plus

ajuſté dans la bagne un lacet ; de maniere que, quand le Cathécumene tomba, il ſe trouva ſaiſi par le milieu du corps & aſſujetti ſans pouvoir ſe débarraſſer. On profita de ſa ſituation pour lui barbouiller le viſage de noir & de rouge. On lui verſa au moins cinq ou ſix ſeaux d'eau ſur la tête, puis on le laiſſa aller.

On en vint enſuite à deux Demoiſelles Acadiennes, & le Vicaire leur demanda naïvement ſi elles étoient pucelles ? Elles répondirent, oui. Promettez-vous, ajoûta-t-il de ne pas manquer à la foi conjugale, ſi vous épouſez un Marin ? La promeſſe faite, il la baptiſa à-peu-près comme nous. La ſœur de cette Demoiſelle s'étoit cachée pour n'être pas expoſée à ſubir cette cérémonie. On la trouva, & on voulut la contraindre à venir recevoir le baptême ; mais le Vicaire, averti qu'il y avoit des raiſons, pour qu'elle ne s'exposât pas au baptême de l'eau, lui dit qu'il ſe contenteroit de lui mettre des mouches au viſage. Elle ſe préſenta, & il tint parole. Deux femmes mariées ne furent pas baptiſées, parce que leurs en-

fans en bas âge, & qu'elles ne pouvoient abandonner, jettoient des cris par la peur que leur inſpiroient les figures groteſques des gens de la ſuite du Préſident de la Ligne.

Quelques Paſſagers furent enſuite baptiſés & barbouillés de noir & de rouge, mais on ne les fit pas placer ſur la bagne, parce qu'ayant commencé à jetter quelques ſeaux d'eau ſur les baptiſés, ceux-ci pour avoir leur revanche en jetterent aux Matelots. Ceux qui avoient été mouillés, voulurent mouiller les autres; le déſordre augmenta, & tous ceux qui ſe trouverent ſur le gaillard furent auſſi humectés que s'ils étoient tombés dans la mer. Ainſi finit ordinairement cette farce, & on eſt encore trop heureux quand on en eſt quitte pour de l'argent & quelques ſeaux d'eau.

Le baptême dans les navires qui paſſent la ligne, eſt en uſage chez toutes les Nations de l'Europe; mais il n'y a pas d'uniformité dans les cérémonies. Chaque Nation en imagine de conformes à ſon génie & à ſon caractere, & la fête devient plus ou moins gaie, ſuivant le plus

ou moins d'eſprit de ceux qui y préſident. Quelquefois celui qui baptiſe donne au Cathécumene le nom d'une ville, ou d'un cap, ou d'une mer, & on tâche d'aſſortir ce nom de maniere qu'il exprime le caractere, l'humeur, la figure ou l'inclination du baptiſé. On appelle cette cérémonie le *Baptême* ou le *rachat :* le baptême, à cauſe de l'eau dont on inonde ceux qui paſſent la Ligne pour la premiere fois; le *rachat*, à cauſe du tribut que paient ceux qui ne veulent pas être inondés. Ce tribut eſt ordinairement volontaire de la part de celui qui paie. Quelquefois ce ſont les farceurs même qui l'impoſent, en gardant néanmoins la proportion convenable aux facultés des tributaires.

Lorſque le navire dans ſa route ne doit pas paſſer la Ligne, mais ſeulement le Tropique, les Matelots ne voulant pas perdre leur tribut, ſuppoſent que le Tropique eſt le *fils aîné du Bon-homme la Ligne, & héritier préſomptif de ſes droits*. Ils jouent en conſéquence, au paſſage du Tropique, la même farce que les autres ſous l'Equateur. On a même imaginé de faire

cette cérémonie, quand un navire double, pour la premiere fois, le cap Saint-Vincent, pour passer le détroit de Gibraltar. Les navires qui vont à la pêche de la Morue, observent la même pratique, lorsqu'ils approchent du grand banc de Terre-neuve.



CHAPITRE III.

Voyage depuis l'Equateur jufqu'aux côtes du Bréfil.

APRÈS avoir paffé la Ligne, nous avons rencontré plufieurs de ces oifeaux qu'on nomme *Frégates ;* on le trouve communément à quatre cens lieues de terre, & cependant on prétend qu'il ne peut fe repofer fur l'eau, fans y périr. Ses jambes font courtes, groffes & ramaffées. Ses pieds ne font pas palmés, mais armés de griffes fort aiguës. On voit des Frégates qui ont neuf pieds d'envergure quand leurs aîles font étendues. Au moyen de la grandeur de ces aîles déployées, cet oifeau fe foutient facilement en l'air, & y plane. Il s'éleve quelquefois fi haut que l'œil le plus pénétrant le perd de vûe. Lorfqu'il s'approche des navires, il voltige autour des girouettes, s'en éloigne & s'en rapproche bien des fois ; mais fans fe pofer. Sa groffeur eft à-peu-près celle d'une poule. Son regard eft perçant &

assuré. Il fond sur sa proie avec une vîtesse incroyable. Les mâles ont une membrane rouge & boutonnée, qui leur descend du bec jusques vers le milieu du cou. Les plumes du ventre sont d'un gris blanc; celles du dos & des aîles sont brunes. Il vit de poissons volans, qu'il saisit adroitement en rasant la surface de la mer, lorsqu'ils volent, pour éviter d'être la proie des Bonites. On dit qu'il poursuit aussi les Goëlans, & les autres oiseaux de mer, pour leur faire dégorger les poissons qu'ils ont avalés, & pour s'en saisir lui-même (*a*).

(*a*) Je ne sçai trop pourquoi on a nommé *frégate* cet oiseau, à moins que ce ne soit par comparaison de la vîtesse de son vol avec la légereté des navires qui portent le même nom, & qui ordinairement sont meilleurs voiliers que les autres.

N'ayant pu en voir de plus près que le haut du mât, je ne puis en donner la description que d'après ceux qui en ont vus & touchés. Le Pere Labat (*Nouveaux Voyages, Tome VI, pag. 395*), ajoûte à ce que j'en ai dit, que cet oiseau a les yeux noirs & grands. Il descend rarement à terre, & se tient perché, parce que la grandeur de ses aîles, & l'espace qu'il lui faut pour les mettre en mouvement, lui donneroient trop de difficultés pour s'élever de terre. Il dit que les plumes du dos & des aîles de cet oiseau sont noires, grosses & fortes; que celles qui couvrent l'estomac & les cuisses, sont plus délicates &

Notre séjour dans les mers de la zone Torride m'a fait naître bien des doutes sur les relations du commun des Navigateurs ; voici avec la plus grande exactitude les phénomenes dont j'ai été le témoin.

Le mois de Novembre nous a paru dans ces parages, avoir la même température que le mois de Mai en France ; les matinées & les soirées étoient fraiches, nous n'avons essuyé aucunes de ces chaleurs brûlantes, dont tant de Voyageurs se plaignent dans leurs relations. Il est vrai que depuis que nous eûmes passé la Ligne Equinoxiale, nous ne fûmes point

moins noires : celui que j'ai décrit, est peut-être la femelle ou un jeune. J'en tuai, ajoute-t-il, quelques-uns dans l'isle où nous étions, pour avoir leur graisse. .... On dit que cette graisse est admirable pour les douleurs de la goutte-sciatique, pour les engourdissemens des membres, & autres accidens, qui arrivent par des humeurs qui ne circulent pas. On doit faire chauffer la graisse ; & pendant qu'elle est sur le feu, faire de fortes frictions sur la partie affligée ; afin d'ouvrir les pores, & mêler de bonne eau-de-vie, ou de l'esprit de vin avec cette graisse, au moment que l'on veut en faire l'application.

On peut mettre un papier brouillard imbibé de ce mêlange, sur la partie malade, avec des compresses & une bande, pour les tenir en état.

ſurpris par des calmes, & que les nuages nous garantirent des rayons du ſoleil. La propreté, ou le bon état de notre frégate, nous garantirent auſſi des inſectes; il n'y eut aucun malade dans l'équipage. Pour contribuer à entretenir la ſanté, tous les ſoirs après ſouper, on faiſoit danſer les Matelots ſur le gaillard d'arriere. C'eſt l'uſage ordinaire quand le temps n'oblige point à manœuvrer ; ils jouent alors à quelque jeu; qui donne de l'exercice & nourrit la gaieté. Quelques-uns, aſſez comiques de leur naturel, s'habillent, ſe maſquent ſous des figures les plus groteſques, & ſe préſentent ſucceſſivement, ou entrent par bandes ſur le gaillard, où ils danſent des menuets, des contredanſes, des gavotes allemandes, angloiſes, & des matelotes. La plûpart des nôtres avoient appris ces danſes, pendant qu'ils étoient priſonniers de guerre dans les ports de la Grande-Bretagne. Le plus grand nombre s'en étoit échappé au péril de leur vie, dans des vaiſſeaux neutres, dans des bateaux de pêcheurs, & même dans des petits canots qu'ils avoient enlevé des ports. Pluſieurs m'ont aſſuré que les

les Anglois favorisoient ces fuites, tantôt en traitant pour le passage de ces prisonniers avec les Capitaines des vaisseaux neutres; tantôt en leur vendant leurs bateaux. Quelques-uns prêtoient des habits pour le déguisement; d'autres avançoient de l'argent; d'autres en donnoient par bienfaisance; il y en avoit enfin qui les chargeoient de lettres de recommandation pour leurs amis de Londres, ou pour ceux des ports où ils pensoient que ces prisonniers pourroient s'embarquer avec moins de risques. Ils faisoient plus encore; pour leur faciliter un certain bien-être dans les prisons où ils étoient détenus, ils les encourageoient par des libéralités, payoient très-généreusement les petits ouvrages de main, que quelques-uns de ces prisonniers faisoient, jusqu'à acheter d'eux fort cher des petites figures de la Vierge & de Saints, faites de bois, & sculptées aussi mal qu'on peut le faire avec un couteau ou un canif, quand on n'est pas artiste. De si beaux traits ne doivent point être ensevelis dans l'oubli: c'est le triomphe de la bienfaisance: ils sont moins à la gloire des Anglois qu'à celle de la nature humaine.

La gaieté & la propreté sont des choses auxquelles les Capitaines devroient donner beaucoup d'attention. Elles ne contribuent pas peu à prévenir toutes les maladies, qui affligent ordinairement les Marins.

Il est bon d'observer que l'eau que nous avons embarquée à Saint-Malo n'a pas souffert la moindre altération, comme il arrive ordinairement entre les deux Tropiques. Le biscuit s'est également très-bien conservé. Il n'y a eu que quelques choux marinés & quelques petits tonneaux de daubes de veaux qui ayent été un peu gâtés; ce qui vraisemblablement doit être plûtôt attribué au défaut d'apprêt qu'au climat des Tropiques.

Le 20 de Novembre, nous apperçûmes un changement de couleur dans l'eau de la mer; alors on prit le parti de jetter la sonde: précaution d'autant plus nécessaire dans ces parages, que l'on ne peut guères compter sur les cartes. Les Hollandoises rapprochent les côtes du Bresil à l'Est près de soixante lieues plus que les cartes Françoises. Nous nous trouvions d'ailleurs, suivant notre estime, bien

près des bancs de rochers & de gravier nommés *los Abrolhos*, dont la longueur, la largeur & le gissement ne sont pas assez exactement connus, ni déterminés dans les cartes, pour que l'on puisse s'y fier. On jetta donc la sonde, sur les sept heures & démie du soir, & nous filâmes cent-trente-cinq brasses de ligne, sans trouver de fond.

Un moment après, un de ces oiseaux, dont j'ai donné la figure dans la *Pl.* II, *fig.* 2, & que je crois être un de ceux que l'on nomme *oiseaux du Tropique*, fit le tour du Navire, & s'étant posé sur le gaillard d'avant, un Matelot l'y prit à la main. On l'enferma dans une cage, dans le dessein de lui attacher le lendemain un ruban au col, sur lequel on se proposoit d'écrire : *J'ai été pris sur la frégate Françoise* l'Aigle *le 20 Novembre 1763, à la hauteur* de 16 deg. 44 min. longitude 35 = 10, & remis en liberté *le 21 au matin*. Mais un Observateur peu vigilant, l'ayant tiré de sa loge, il nous échappa.

Le 22, nous crûmes appercevoir la corvette *le Sphinx* ; c'étoit un navire qui sembloit venir à nous & faire route Ouest-

Sud-Oueſt ; mais il ne répondit point à notre ſignal, & comme nous ne lui comptâmes que deux mâts, nous jugeâmes que c'étoit un Negrier qui alloit à Rio-Janeyro.

C'eſt le 23 que nous apperçûmes pour la premiere fois la terre du Breſil, environ à quinze lieues de diſtance ; cependant nous ne pûmes mouiller que le 29 dans la baie qui forme un canal autour de l'Iſle Sainte-Catherine.



CHAPITRE IV.

Descente à l'Isle de Sainte-Catherine.

IL y a dans la baie où nous mouillâmes, trois forts qui en défendent l'entrée ; le premier est placé sur la pointe de l'Isle & se nomme le *Fort de la Grosse Pointe* ; vis-à-vis est le second, & on l'appelle le *Fort de l'Isle Sainte-Croix*. Son aspect est très-avantageux, parce qu'il est bâti en terrasses soutenues par des arcades : c'est-là que réside le Commandant. Le troisieme fort est plus avancé du côté de la Ville. On lui donne le nom de *Fort de l'Isle Ratonne*. On voit les plans de ces forts dans la *Pl.* IV. Nous étions mouillés entre les trois ; & le Commandant nous fit entendre par des signaux que c'étoit le meilleur mouillage : il avoit ses vues ; car le mouillage un peu plus avancé du côté de la terre ferme, est beaucoup plus commode.

En entrant dans la baie, nous apperçûmes le pavillon Portugais sur une hau-

teur de l'Isle. On le retira, après que nous eûmes mouillé & salué le fort de Sainte-Croix.

Dans le même moment nous mîmes notre canot à la mer, pour conduire au fort M. Alexandre Guyot, notre second Capitaine, qui sçait la langue Portugaise, saluer le Commandant, & lui demander s'il nous rendroit coup pour coup le salut de notre canon. Le Commandant fit accompagner M. Guyot à son retour par un Officier de la garnison, pour nous rendre la politesse & voir qui nous étions. Dès qu'il fut à bord, nous mouillâmes, & saluâmes le fort de neuf coups de canon, qui nous furent rendus en même nombre.

Le lendemain, notre même député fut chargé encore d'aller saluer le Gouverneur de Sainte-Catherine, qui réside dans une petite ville, située au fond d'une anse & à cinq lieues au Sud de notre mouillage. Il devoit aussi lui demander la permission de faire de l'eau & du bois.

Ce Gouverneur étoit Don Antonio Francisco de Cardoso y Menezes y Souza, Colonel, Chevalier de Christ, & d'une très-illustre famille de Portugal. Il fit un

accueil très-gracieux à M. Guyot, & lui accorda toutes ses demandes.

Dès que les habitans de la côte eurent apperçu notre frégate à l'ancre, trois ou quatre vinrent à bord dans des pirogues (*a*), nous apporterent des citrons, des oranges & des rafraîchissemens. Le Commandant du fort de Sainte-Croix s'en étant apperçu, envoya une défense expresse dans toutes les cases (*b*) de porter quoi que ce fût à notre frégate, & même d'en approcher. Il envoya aussi des soldats dans la plaine, pour observer la conduite des habitans à notre égard, & nous

(*a*) C'est une sorte de bateau fait d'un seul arbre creusé, dont les Sauvages de l'Amérique méridionale ont accoutumé de se servir. On ajoute au derriere des grandes, des planches pour en élever les bords. Quelquefois on y peint des figures de Sauvages ou des grotesques. J'ai vu jusqu'à douze hommes dans une de ces pirogues. On dit qu'il y en a de grandes, qui portent jusqu'à cinquante personnes, avec leurs munitions de guerre & de bouche.

(*b*) Les cases dont je parle, sont des bâtimens qui n'ont que le rez de chaussée, comme les maisons de nos Paysans de France. Ils sont ordinairement couverts de cannes & de feuilles de bananiers, ou d'autres grandes feuilles d'une espece de canne ou de roseau. On n'y voit pas communément de cheminée. Les Négresses Esclaves apprêtent les mets sur un feu allumé au milieu de leur appartement, & elles vivent sans inquiétude au milieu de la fumée.

empêcher de nous répandre dans les environs. Cette conduite n'empêchoit pas qu'il ne nous fît à l'extérieur mille protestations de bienveillance, & qu'il ne nous accablât de politesses.

Sans doute que dès le moment de notre arrivée, il avoit dépêché une pirogue au Gouverneur pour lui en donner avis; car le lendemain matin, l'Oïdor, ou Chef de la Justice, arriva à bord de notre frégate, pour faire un procès-verbal de notre mouillage, de la qualité de notre navire, & des motifs qui nous avoient amenés. M. de Bougainville le satisfit sur tous ces articles, & il repartit environ à midi. Nous le saluâmes, à son départ, de sept coups de canon, que le fort de Sainte-Croix nous rendit aussitôt.

Après le dîner, M. de Bougainville, accompagné de Messieurs de Nerville, de Belcourt & Lhuillier de la Serre, alla voir le Commandant de ce dernier Fort. Ils y trouverent un Officier Général de Rio-Janeïro, détenu prisonnier depuis quatre ans, pour n'avoir pas exécuté ponctuellement les ordres qu'il avoit reçus de la Cour de Lisbonne, au sujet de l'expulsion

des Jésuites du Brésil. Ce Prisonnier avoit pour Secrétaire, un Portugais, homme d'esprit, qui avoit été Page d'un Ambassadeur de Portugal en France, & avoit demeuré quatre ans à Paris. Il fut charmé de revoir des François, & se fit un plaisir de servir de truchement à M. de Bougainville. Dans le récit qu'il nous fit des causes de la détention du Prisonnier, il le disculpa autant qu'il put, & nous dit qu'il étoit coupable à la vérité de n'avoir pas exécuté à l'instant les ordres de sa Cour; mais que l'Archevêque, qui favorisoit les Jésuites, l'en avoit empêché, assurant qu'il avoit reçu de son côté des ordres contraires. Soit par respect pour l'Archevêque, soit par d'autres motifs que j'ignore, le Commandant mit trop de délai dans l'exécution, & il en fut puni par la perte de sa liberté.

MM. de Bougainville, de Nerville, de Belcourt, Lhuillier, Alexandre Guyot, & moi, nous allâmes dîner chez le Gouverneur le 1er Décembre, & nous nous rendîmes pour cet effet dans la petite ville où il fait sa résidence, & dont le nom Por-

tugais s'interprete en François , *Notre-Dame de l'exil*, ou *la Vierge exilée.*

Presque tous les Officiers de la Garnison étoient venus au-devant de nous sur le bord de la mer, pour nous recevoir. Ils nous accueillirent à la descente de notre canot, avec toute la politesse imaginable, & nous accompagnerent jusqu'au Gouvernement.

Le Gouverneur vint nous recevoir à la porte extérieure, & nous introduisit dans une grande salle, où nous trouvâmes le couvert mis, & la table servie. Outre lui & son fils (*a*), le Major de la Place, l'Oïdor, deux autres Officiers & un Pere Franciscain, dînerent avec nous. Beaucoup d'autres Officiers de la Garnison se tinrent de bout, & quelques-uns nous servirent.

(*a*) Ce fils étoit Capitaine dans le Régiment du pere, & l'un des quinze enfans qu'il nous dit avoir eus, non de son épouse légitime, car il n'a jamais été marié, mais d'une ou plusieurs maîtresses. Ses autres enfans vivans sont à Lisbonne, où ils ont, suivant les loix, les mêmes honneurs & les mêmes prérogatives que les enfans nobles & légitimes. Les bâtards y sont, dit-on, Gentilshommes nés. Une des filles de ce Gouverneur a épousé un des Ministres de la Cour de Portugal, & un autre de ses fils y occupe une des premieres places du Gouvernement.

Ces Officiers jouent ce role ſubalterne, pour faire leur cour au Gouverneur; il les invite tour-à-tour à manger avec lui, & ils ſe ſervent les uns les autres.

Les mets étoient apprêtés à la mode du Pays, mais aſſez mal pour des François. Le pain ſur-tout nous parut fort mauvais, la ſuperficie n'étoit qu'un peu deſſéchée, & avoit à peine ſenti le feu. L'intérieur n'étoit pas œilleté, & reſſembloit à cette bouillie conſolidée de blé noir qui fait la nourriture de beaucoup d'habitans du Limoſin, & qu'on nomme *gallette*.

L'entremets étoit compoſé de beaucoup de plats, tous apprêtés au ſucre. Ils en mettent preſque dans toutes les ſauces, ainſi que du cartame, ou fleur de ſaffran bâtard. Les aſſiettes étoient d'étain, & d'une forme antique. Les couverts d'une très-ancienne mode, mais d'argent, & très-peſans, ainſi que les plats, & quelques vaſes pour boire, ayant la forme d'un cylindre octogone, haut de ſept à huit pouces. Nous ne trouvâmes de bon dans ce repas que le vin; il étoit de Porto.

Je me propoſai de lier converſation en Latin avec le Franciſcain; mais il

ſoupçonna mon projet, & auſſi-tôt après le diner il diſparut ; le bon pere ignoroit cette langue, & on prétend que ce défaut lui eſt commun avec preſque tout le clergé du Bréſil.

Pendant que l'on verſoit le caffé, une douzaine d'Officiers de la Garniſon entrerent, & l'on nous régala d'un petit concert de muſique inſtrumentale. Ils avoient preſque toutes les piéces de nos meilleurs Muſiciens François, & ils parurent les exécuter comme Corelli ou Gaviniez.

Nous nous promenâmes enſuite dans la Ville, qui me parut compoſée d'environ cent cinquante maiſons n'ayant toutes que le rez-de-chauſſée ; la garniſon en occupe une partie ; elle eſt habitée en partie par des Blancs, & en partie par des Négres ou des Mulâtres ; au reſte on voit dans l'Iſle de Sainte Catherine des hommes de toutes ſortes de nuances, depuis le noir juſqu'au blanc. Les Mulâtres ſont le plus grand nombre des deux ſexes, & ſont généralement d'une figure laide, & d'un air ſauvage, comme s'ils venoient d'un mêlange de Braſiliens & de Négreſſes.

Ils vont presque tous pieds nuds, tête nue & très-mal peignée; leur habillement consiste en une chemise, une culotte, & quelquefois un manteau qu'ils jettent sur l'épaule à la mode Espagnole. Ceux qui sont plus à leur aise, ont sur la tête un chapeau de forme très-haute, ayant des aîles d'environ dix pouces de hauteur, & rabattues horisontalement. Ceux-là sont chaussés, & portent une veste, & un ample manteau qui leur descend jusqu'aux pieds, & dont ils relevent quelquefois les pointes sur l'épaule opposée; au-lieu de chapeau, quelques-uns ont un chaperon de la même étoffe que le manteau, & auquel il est attaché, pour se couvrir la tête; cet accoutrement singulier empêche leurs amis même de les reconnoître.

Le Gouverneur, les Officiers & la Garnison sont vêtus de drap, & à la Françoise. Je fus même très-surpris de voir, dans un pays aussi chaud, des Officiers habillés d'un drap aussi grossier au-moins que celui de nos soldats.

L'Oïdor & les Officiers de justice sont distingués par une grande canne ou par

un rotin plié en cerceau, que les principaux portent au bras gauche, au-dessus du coude : les subalternes l'attachent à la boutonniere de la poche gauche de leur habit.

Les Esclaves vont presque nuds ; la plûpart ne sont couverts que d'un simple pagne autour des épaules. Il est rare d'en voir qui aient une chemise & une veste. Mais, lorsqu'ils ont reçu leur liberté, ils peuvent porter l'habit & le manteau d'étoffe, comme les Blancs. Les Négresses Esclaves sont nues à l'exception d'une bande de toile, qui les couvre depuis la ceinture jusqu'au-dessus des genoux ; celles qui sont libres sont comme les autres femmes, vêtues d'une jupe, & d'une chemise dont le haut est ouvert par devant, à peu-près comme nos chemises d'hommes : lorsqu'elles sortent de la maison, elles mettent un grand pagne ; c'est une piéce d'étoffe fine de laine, le plus souvent blanche, & bordée d'un ruban d'or, d'argent, de soie ou de fil, suivant l'état & les facultés de la personne. Cette piéce d'étoffe a environ deux aunes de long sur une de large. On l'ajuste de maniere

qu'un des angles ſe trouve au milieu du dos, & produiſe un effet à-peu-près ſemblable à celui du coqueluchon des Grands Carmes. L'angle oppoſé s'affuble ſur la tête ; les deux autres, après avoir couvert les épaules & les bras juſqu'au coude, viennent ſe croiſer ſur la poitrine, comme le mantelet de nos Dames Françoiſes. Quelquefois auſſi, au lieu de les croiſer ſur la poitrine, elles paſſent ces bouts ſous le bras qui en eſt couvert, & laiſſent voir leur gorge. Cette maniere de s'habiller eſt très-incommode, parce que le pagne ſe dérange au moindre mouvement du corps.

Les Portugaiſes établies, ou nées dans l'Iſle Sainte-Catherine, & ſur les côtes de la Terre-ferme que nous avons parcourues, ſont très-blanches de peau, malgré la chaleur du climat. Elles ont communément de grands yeux bien fendus, mais le viſage peu coloré. Les habitans vivent en général hommes & femmes dans une grande oiſiveté, & laiſſent à leurs eſclaves le ſoin du ménage, & du peu de travail qui ſe fait dans le pays. La terre leur produit preſque tout ce qui leur eſt néceſſaire pour vivre, ſans qu'ils

ſe donnent la peine de la cultiver.

Dans la Ville, on ne voit preſque aucunes boutiques de marchands. Je n'y apperçus que celle d'un Serrurier, & une autre d'un Apothicaire. Le Commandant nous avoit indiqué un endroit près du fort de Sainte-Croix, pour faire de l'eau & du bois. On y envoya l'équipage pour procéder à cette opération; mais, après pluſieurs tentatives, on y trouva beaucoup de difficultés. D'ailleurs une petite Baleine, depuis quelque temps échouée auprès du fort, exhaloit une odeur ſi empeſtée, que l'on prit le parti de demander au gouverneur la permiſſion de faire eau dans l'Iſle. Il l'accorda très-gracieuſement, ainſi que celle de pêcher, de chaſſer, & de nous promener par-tout où nous voudrions. Un habitant nous montra auprès de ſa caſe un petit ruiſſeau, dans lequel l'Amiral Anſon avoit fait ſon eau, & un four bâti à quelques pas de là depuis ſept à huit ans, par des François qu'il y avoit vu en relâche. L'eau en étoit très-bonne: nous nous en pourvûmes abondamment. Quant au bois, après

l'avoir coupé ſur la pente de la montagne, nous le fîmes couler juſques ſur le bord de la mer, & nous en chargeâmes nos chaloupes. Preſque tout celui que nous coupâmes étoit du cedre, du ſaſſafras, du cannellier, & de ce bois de Bréſil qu'on emploie pour la teinture.

Le 4 M. de Bougainville avec quelques Officiers, alla dîner une ſeconde fois chez le Gouverneur, & y fut traité ſplendidement ; le mauvais temps les contraignit auſſi d'y ſouper. Après le repas, il y eut un grand bal, dont on avoit eu la galanterie de faire les apprêts ſans les avertir. Nos Officiers arrivés au ſallon d'aſſemblée, furent agréablement ſurpris d'y trouver pluſieurs Dames, dont ils furent parfaitement bien accueillis. Ils ne s'étoient pas imaginés, ſur la réputation que les Portugais ont d'être extrêmement ſuſceptibles de jalouſie, qu'ils euſſent permis aux Dames de ſe trouver dans de telles aſſemblées. On tint donc une eſpece de bal, où les Dames figurerent comme les Meſſieurs : & l'on ſe retira ſur les deux ou trois heures après minuit, très-contents les uns des autres.

Dans cette entrevue, M. de Bougainville obtint du Gouverneur une permiſſion générale de prendre tous les arrangements qu'il jugeroit convenables, ſoit pour la chaſſe & la pêche, ſoit pour faire de l'eau & du bois par-tout où nous voudrions. Notre Commandant l'invita enſuite à venir dîner à bord avec l'Oïdor & ceux des Officiers qu'il voudroit amener avec lui.

En conſéquence de cette permiſſion, on envoya à la pêche preſque tous les jours, & notre canot revint toujours chargé de poiſſons de bien des eſpeces, & en aſſez grande quantité pour en diſtribuer à tout l'équipage. On voit la figure de quelques-uns dans la *Planche* II. *fig.* 4. 7. & 8.

On alloit auſſi tous les jours à la chaſſe, ou en Terre-ferme, ou dans l'Iſle. On abandonna bientôt la premiere, parce que l'on n'y trouvoit gueres que des Perroquets, des Toucans & quelques Tourterelles. Dans l'Iſle, outre ces oiſeaux, les Alouettes de mer, les Pluviers, & les Bécaſſines ſe rencontroient en abondance. L'inertie du caractere national, & les

périls qu'il y a à courir de la part des bêtes féroces & des ſerpens, empêchoient les Officiers de la garniſon & les habitants du Pays d'aller à la chaſſe, & on nous exhortoit à les imiter.

Moins craintifs qu'eux, & beaucoup mieux armés, nous pénétrâmes plus d'une fois dans les endroits de l'Iſle les plus inacceſſibles. Nous n'y allions jamais ſeuls, mais toujours deux ou trois enſemble, afin de nous ſecourir l'un l'autre, en cas d'attaque de la part de quelque ſerpent monſtrueux, ou de quelque bête féroce; nous appréhendions ſurtout les Onces, dont on nous avoit montré quelques ongles enchâſſés dans de l'argent, & que les habitans nous diſoient être fort communs, & plus cruels que les Tigres mêmes.

Un jour que nous étions allé chaſſer dans l'Iſle, & que nous nous étions partagés en différentes bandes, je ſuivis, avec M. de Belcourt & ſon domeſtique, le bord d'un anſe qui entre beaucoup dans les Terres, & que nous appellions *la Riviere*. En côtoyant toujours le bord, j'apperçus ſur le ſable les traces fraîches d'un animal à quatre pieds, qui me parurent

être celles d'un Tigre. Nous ſuivîmes ces traces juſqu'à un endroit très-marécageux, où nous n'ôſâmes pas nous engager, n'en connoiſſant ni le fond ni la carte.

Il faut, me dit M. de Belcourt, que ces traces ſoient celles d'un animal que je n'ai apperçu qu'au moment où il s'enfonçoit dans les brouſſailles. Il eſt haut ſur ſes pieds comme le plus grand chien Danois, & d'une couleur griſâtre.

Il faiſoit alors une chaleur étouffante. Nous fîmes halte, aſſis ſur des bouts de branches, le dos appuyé contre un arbre. Nous étions étourdis par le ſifflement des ſerpens, qui nous environnoient, & nous fûmes obligés d'avoir toujours le ſabre nud à la main pour nous défendre : nous en vîmes pluſieurs de la groſſeur du bas de la jambe ; il y en avoit d'autres plus petits. Les uns étoient de couleur aurore ; les autres rouges & jaunes, quelques-uns gris, & reſſembloient aſſez à de groſſes couleuvres. Mais ces reptiles, loin de nous attaquer, fuyoient devant nous.

A notre retour, M. de Bougainville

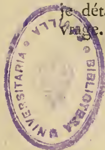
acheta une grande & belle pirogue dont il croyoit avoir besoin aux Isles Malouines ; elle étoit faite d'un seul tronc d'un arbre cannellier creusé, de dix-neuf pieds & quelques pouces de longueur, sur trois pieds de large en-dedans, & presque autant de profondeur. Quelques-uns de nos Officiers de terre & de mer, qui avoient été en Canada, en sçavoient la manœuvre. On s'en servit pour la pêche. Mais, lorsque nous relâchâmes a Montevideo, M. de Bougainville la céda à un Officier Espagnol, pour la somme de huit piastres. Elle lui avoit coûté environ dix huit livres de France.

Le Dimanche 11 de Décembre, nous reçûmes à bord le Gouverneur de l'Isle Sainte-Catherine avec son fils, un Ministre du Roi de Portugal, Premier Président du Conseil souverain de Rio-Janeyro, l'Oïdor, le Major & quelques Officiers de la garnison.

La tente étoit tendue sur le gaillard d'arriere, que l'on avoit disposé en forme de salle ; le navire étoit pavoisé & le pavillon François déployé. Dès que tout le monde y fut placé, j'y chantai la Messe

ſolemnellement ; & à midi on y ſervit un dìner auſſi ſplendide qu'il étoit poſſible dans les circonſtances. On but à la ſanté du Roi de Portugal, avec une ſalve de onze coups de canon, à laquelle la batterie du fort de Sainte-Croix répondit par un même nombre de coups.

Après le dîner, il y eut un concert. Pendant cet amuſement, un vent violent s'éleva, le tems ſe couvrit, & il tomba une pluie ſi abondante, qu'il fut impoſſible aux Portugais de penſer à s'embarquer. M. de Bougainville les engagea alors à coucher ſur le vaiſſeau. Pendant le ſouper, je m'entretins toujours avec le Miniſtre de Portugal, à qui il ne manquoit que l'uſage pour bien parler notre langue, & qui ſubſtituoit des mots latins très-énergiques, lorſque les termes François ne ſe préſentoient pas à ſa mémoire. Très-au-fait du Bréſil qu'il parcouroit alors, pour y faire ſa viſite ordinaire, il eut la complaiſance de répondre à toutes mes queſtions, & me donna ſur le pays & ſur ſes habitans tous les éclairciſſemens que je détaillerai dans la ſuite de cet ouvrage.



Meſſieurs de Bougainville & de Nerville céderent leurs lits au Gouverneur & au Miniſtre de Portugal ; l'Oïdor coucha dans la dunette de M. Duclos-Guyot , Capitaine, & les autres Officiers s'étendirent ſur des matelats. Dès les quatre heures du matin , le Gouverneur & ſa compagnie retournerent au fort de Sainte-Croix.

Cette partie de plaiſir fut ſuivie de préſens mutuels entre notre Capitaine & le Gouverneur. Le Portugais envoya au vaiſſeau beaucoup d'animaux domeſtiques, parmi leſquels il y avoit vingt-ſix canards du Bréſil à grandes crêtes rouges. M. de Bougainville de ſon côté fit préſent d'une grande boëte pleine d'éventails & de tabatieres , verniſſées par Martin.

Les deux jours ſuivans furent employés à completter notre proviſion de bois de chauffage, qui fut compoſée de ſaſſafras, de cedre & de bois jaune de Breſil. Je fis mon poſſible pour avoir du baume de *Copaiba*, connu ſous le nom de *Copahu ;* car j'avois appris d'un Negre affranchi que l'arbre qui le porte n'eſt pas rare dans le pays ; mais je ne pus réuſſir , parce qu'on

m'assura que ce baume ne couloit que pendant la pleine lune.

Comme notre destination étoit pour un pays où nos Marins n'avoient pas encore été, & dont les mers & le climat passent pour orageux ; avant que de partir de Sainte-Catherine, notre Capitaine jugea à propos de se munir de petits mâts de hune & de perroquets, pour servir de bâtons d'hyver. Il s'adressa pour cet effet au Negre affranchi dont j'ai fait mention plus d'une fois. Il nous rendoit tous les services qui dépendoient de lui, de la meilleure grace du monde, & fit même proposer à M. de Bougainville de l'emmener avec lui, promettant d'aller partout où nous voudrions le conduire. Il étoit fort, travailloit beaucoup ; & M. de Bougainville auroit volontiers acquiescé à sa demande, s'il n'avoit craint que les Portugais ne se fussent plaints que nous avions été relâcher chez eux pour débaucher leurs Negres, & que ce bruit n'eût fait tort aux navires François qui auroient été dans la suite relâcher à Sainte-Catherine.

Ce Negre fut lui-même chercher dans

la forêt les arbres qu'il crut les plus propres au deſſein de notre Capitaine. Lorſqu'il les eut trouvés, il l'en avertit, & nous y conduiſit à travers les halliers & les brouſſailles. Nous coupâmes les arbres & les tranſportâmes ſur le bord de la mer : heureuſement nous ne trouvâmes dans la forêt que trois gros ſerpens que nous tuâmes.

Quand toutes nos proviſions furent faites, nous quittâmes l'Iſle Sainte-Catherine; ce fut le 14 de Décembre que nous en ſortîmes, bien plus ſatisfaits d'y avoir relâché que ne l'avoit été l'Amiral Anſon. Il me ſemble que cette Iſle deviendroit une habitation excellente, ſi on ſe donnoit la peine de la défricher; car, excepté la petite ville où réſide le Gouverneur, il n'y a que quelques petites caſes répandues ſur la côte, & l'Iſle entiere ne paroît qu'une vaſte forêt.



CHAPITRE V.

Hiſtoire Naturelle de l'Iſle Sainte-Catherine, & de la Côte du Bréſil.

[IL s'en faut bien que l'Iſle Sainte-Catherine ſoit un ſéjour enchanté comme cette Iſle de Tinian, dont parle l'Amiral Anſon. Les Lions, les Pantheres & les Tigres dominent dans ſes vaſtes forêts. L'air y eſt mal ſain ; les hommes y ſont malgré eux dans un état ſingulier d'inertie, & la nature n'y a de l'activité que pour dévorer ſes habitans].

L'air mal ſain de ce climat eſt vraiſemblablement la cauſe de la pâleur des Blancs qui y ſont leur ſéjour. De ces bois où le ſoleil ne pénétre jamais, s'élevent des vapeurs groſſieres qui forment des brumes éternelles ſur le haut des montagnes dont l'Iſle eſt environnée. Les bas, qui ſont fort marécageux, en ſont également couverts depuis ſix à ſept heures du ſoir, juſqu'au lendemain à huit heures où le ſoleil les diſſipe. Ces vapeurs ont ſou-

vent une odeur de vaſe, & la circulation de l'air n'y étant pas libre, elles ſemblent ne ſe diſſiper que pour faire place à celles qui leur ſuccedent. Cet air mal-ſain n'eſt qu'à peine corrigé par la quantité de plantes aromatiques dont l'odeur ſuave ſe fait ſentir à trois ou quatre lieues en mer, lorſque le vent de terre y porte (*a*). Cependant on eſt dédommagé de cet abandon de la nature par la ſingularité des animaux & des plantes que produit ce climat. L'Iſle eſt maudite par l'homme riche qui veut jouir, mais elle eſt bien chere aux Naturaliſtes.

Le ſinge, ce quadrumane qui paroît remplir l'intervalle entre l'homme & les quadrupedes, ſe trouve dans l'Iſle Sainte-Catherine; & nous dûmes la connoiſſance de cet animal à un hazard ſingulier. En paſſant auprès d'une caſe ſituée le long de la côte, nous entendîmes un bruit ſemblable à celui d'un Bucheron qui abat du

(*a*) Nos chiens nous annoncerent l'approche de l'iſle au moins à cette diſtance, en flairant de ce côté-là pendant près d'une demi-heure. Il eſt à remarquer que les chiens ſont d'une grande reſſource dans un navire, pour reconnoître les approches de terre; pendant la nuit du moins, ils tiennent lieu de lunettes.

bois. Nous demandâmes à un Negre affranchi ce que ce pouvoit être. C'eſt, dit-il, un ſinge qui rode autour du jardin pour en manger les fruits, & avertit ſes camarades de venir profiter de la découverte. Il y a trois ou quatre jours qu'il fait ce tintamare. Un de nos Contremaîtres lui prêta ſon fuſil; le Negre le chargea de gros plomb, alla au bruit, tira le ſinge deux fois, ſans qu'il prît la fuite; au troiſieme il tomba mort au pied de l'arbre. Le Contremaître apporta le ſinge à bord de la frégate où nous eûmes tout le temps de le conſidérer à loiſir. Il avoit deux pieds & près de huit pouces de haut, étant debout ſur ſes jambes de derriere; ſon poil étoit long & d'une couleur brune-fauve par tout le corps, excepté ſous le ventre, qui tiroit ſur le fauve clair. Sa barbe brune lui prenoit depuis les oreilles, & deſcendoit près de cinq pouces ſur la poitrine; ſes pieds étoient noirs comme ſes mains; ſes oreilles ſans poil étoient bien détachées, & le duvet baſané qui couvroit la face, paroiſſoit ſi raz, qu'à peine on le diſtinguoit de ſa peau. Ses ſourcils plus noirs étoient ſaillans; ſa queue

étoit auſſi longue que ſon corps, la tête compriſe.

Je ne ſçais à quel jeu il avoit perdu l'œil gauche. Il fallut l'examiner de près pour s'appercevoir qu'il étoit borgne. Au globe de ſon œil perdu, il avoit ſubſtitué une boule, compoſée d'une gomme qui nous étoit inconnue, de bois pourri & d'un peu de mouſſe très-fine, le tout paitri enſemble. La paupiere recouvroit cette boule, comme elle auroit fait le globe de l'œil. Avoit-il imaginé cet œil poſtiche pour paroître moins difforme, ou pour ſe guérir de ſon œil malade, ou pour le garantir de l'inſulte des mouches & autres inſectes ? Je le laiſſe à deviner. Ce ſinge d'ailleurs paroiſſoit vieux; car il avoit la peau du viſage aſſez ridée, & quelques poils blancs à la barbe. Nous n'avons vu que celui-là pendant notre ſéjour à l'Iſle Sainte-Catherine; on nous a cependant dit qu'il y en avoit beaucoup, & que l'on mangeoit les jeunes, parce que leur chair eſt aſſez délicate. On a même voulu me perſuader que le Gouverneur nous en fit ſervir dans un repas, & que nous prîmes tous ce mets pour du lapin.

[Ces Singes au reſte, ſont des animaux malins ſans être malfaiſants ; il n'en eſt pas de même des ſerpents, qui ont dans ce climat toute la férocité de leur nature. Nos François marchoient d'abord ſans ſoupçon auprès d'eux, mais ils apprirent bientôt à les connoître par leurs morſures.]

Un Matelot, après avoir coupé de l'herbe pour nos beſtiaux, s'étant aſſis auprès, les jambes nues, fut mordu près de la cheville du pied par un ſerpent long d'environ un pied & demi, & dont la peau étoit tigrée. Il ne tint compte de cette morſure ; & ſi-tôt qu'il fut arrivé à bord, il dîna copieuſement, & ſans inquiétude. Une demi-heure après, il lui prit un mal de cœur ; & voyant ſa jambe très-enflée & douloureuſe, il vint m'en avertir. Je commençai par lui donner de la confiance, pour le guérir de la peur qui s'étoit emparée de ſon eſprit. Pendant que j'en donnai avis aux deux Chirurgiens de la Frégate, il vomit, ce qu'il réitéra encore une ou deux fois dans l'intervalle d'une heure. Nous lui fîmes avaler deux gros de thériaque mêlée avec dix gouttes d'eſprit volatil de ſel ammoniac, dans un verre de

vin. On appliqua ſur la plaie, déja devenue noirâtre, après l'avoir ſcarifiée, un emplâtre de thériaque pilée avec de l'ail. Le mal du cœur continua néanmoins; il vomit encore deux ou trois fois. On répéta de nouveau le remede. Sur ces entrefaites vint à bord un Officier Portugais du Fort Sainte-Croix, à qui nous racontâmes ce qui étoit arrivé. Le rapport du Matelot, & la deſcription du reptile, firent juger à l'Officier que ce ſerpent étoit une des eſpeces de ceux que les Nationaux nomment *Jararaca*. « Son venin eſt ſi dangereux, dit-il, qu'il » cauſe une mort inévitable à ceux à qui » il n'excite pas le vomiſſement dans les » vingt-quatre heures. Mais, puiſque vo- » tre Matelot a vomi, vous devez être raſ- » ſuré ſur ſon compte. Continuez cepen- » dant de lui donner le même remede, » & joignez-y un vomitif. Il y a pluſieurs » autres eſpeces de *Jararaca*, dont il faut » également ſe défier; une ſur-tout, qui eſt » de couleur de terre, ou de couleur cen- » drée, avec quelques raies plus brunes » ſur la tête ». Le lendemain, la noirceur de la plaie n'ayant pas augmenté,

ni l'enflûre de la jambe, on donna l'émétique au malade ; & il guérit. Dans la ſuite, il ne lui eſt pas arrivé d'autres accidents ; on a traité la plaie comme une plaie ordinaire. On l'a auſſi purgé deux fois, & il s'eſt toujours bien porté. Aller dans les bois & les campagnes, c'eſt preſque toujours s'expoſer à la morſure des reptiles dangereux, qui y ſont en grand nombre. Nous avons vu bien des fois des eſpeces de ſillons ondoyés ſur le ſable du bord de la mer, formés par les traces des ſerpents qui avoient paſſé. Si, lorſque l'on a eu le malheur d'en être mordu, on n'y remédie pas promptement, il faut s'attendre à mourir dans les douleurs les plus cruelles. Quelques eſpeces, ſur-tout celles des Jararacas, exhalent une odeur forte de muſc: cette odeur eſt d'un grand ſecours à ceux qui le ſçavent, pour ſe garantir de leur ſurpriſe.

Le *Serpent à ſonnettes*, eſt un des plus terribles qui naiſſe dans le Bréſil ; ſa longeur va juſqu'à trois pieds, rarement paſſe-t-elle un demi-pied de plus. Sa couleur eſt un gris-de-fer cendré, & il eſt réguliérement ondé. A l'extrémité de ſa

queue

queue, eſt attaché ce que les Eſpagnols nomment ſa *Caſcabelle*, d'où lui vient le nom de ſerpent *Caſcabella*. Cette Caſcabelle, qu'il nous a plu de nommer *Sonnette*, à cauſe du bruit qu'elle fait, reſſemble à la coſſe des pois ſéchée ſur la plante. Elle eſt diviſée de même en pluſieurs articles ou monticules, qui contiennent des oſſelets ronds, dont le frottement produit un ſon aſſez ſemblable à celui de deux ou trois ſonnettes un peu ſourdes, ou grelots. Son ſifflement tient auſſi beaucoup du bruit que font les cigales. La morſure de ce ſerpent eſt ſi dangereuſe, que les habitants des lieux où il ſe trouve, ſont bien heureux que la nature ait donné à ce reptile un ſigne qui les avertit de ſon approche. On le nomme auſſi *Boicinininga*.

[On ne ſe fait pas ordinairement une idée juſte du danger qu'il y a d'habiter le climat où ſe trouve le *Serpent à ſonnette ;* il franchit les roches avec une rapidité ſinguliere : ſe replier en cercle, s'élancer ſur ſa proie, y diſtiller ſon poiſon & ſe retirer, ſont pour lui l'ouvrage d'un inſtant : il nage avec légéreté,

& attaque les hommes dans la mer, comme dans les forêts; un coup léger frappé sur son dos, le tue : on est instruit de sa mort par le silence de sa sonnette.]

Je n'ai vu qu'un seul Lézard à l'Isle Sainte-Catherine; il pouvoit avoir deux pieds de long, & trois pouces & demi ou quatre de large. Sa peau étoit noire, tachée de blanc de la tête au bout de la queue. Le ventre étoit à-peu-près de même; mais le blanc y dominoit davantage; au lieu que le noir & le blanc étoient distribués presque également par taches de figures régulieres sur tout le reste du corps; sa forme étoit d'ailleurs celle de nos Lézards verds de France. M. de Nerville, qui étoit avec moi, se disposoit à lui tirer un coup de fusil, lorsque je reconnus que l'animal étoit mort. Nous nous en approchâmes; mais comme il exhaloit une odeur fétide, nous ne jugeâmes pas à-propos de l'examiner avec plus d'attention. Seroit-ce le *Maboya*, ou le *Tejuguacu*, ainsi nommé par les gens du Pays, & *Iguana* par Pison & Margraff?

Les Brasiliens éprouvent l'incommo-

dité de tous les pays chauds, qui eſt d'être tourmentés par des inſectes dont la petiteſſe empêche d'éviter la morſure. Un de nos Acadiens étant de retour à bord, ſe trouva beaucoup incommodé d'une petite tumeur qui lui étoit ſurvenue au gros orteil du pied gauche, depuis quelques jours. Cette tumeur augmentoit, ainſi que la douleur qu'elle cauſoit. On reconnut que c'étoit le *Nigue* du Bréſil, que l'on nomme *Pique* au Pérou. C'eſt un inſecte ſi petit, qu'il eſt preſque imperceptible. Voyez la deſcription qu'en fait M. d'Ulloa, dans ſon voyage du Pérou, & qui convient parfaitement à celui que nous avons vu à l'Iſle Sainte-Catherine. On guérit notre Acadien par l'extraction du nid, & par l'application de la cendre de tabac. Les jambes de cet inſecte, dit l'Auteur que je viens de citer, n'ont pas le reſſort de celles des puces; ce qui n'eſt pas une petite faveur de la providence, puiſque s'il avoit la faculté de ſauter, il n'y a pas de corps vivant dans les lieux où ſe trouve cet inſecte, qui n'en fût rempli. Cette engeance feroit périr les trois quarts des hommes par les accidens

qu'elle pourroit leur causer. Elle est toujours dans la poussiere, sur-tout dans les lieux mal-propres. Elle s'attache aux pieds, à la plante même & aux doigts.

La Nigua perce si subtilement la peau, qu'elle s'y introduit sans qu'on le sente. On ne s'en apperçoit que lorsqu'elle commence à s'étendre. D'abord il n'est pas difficile de l'en tirer; mais quand elle n'y auroit introduit que la tête, elle s'y établit si fortement, qu'il faut scarifier les petites parties voisines, pour lui faire lâcher prise. Si l'on ne s'en apperçoit pas assez tôt, l'insecte perce la premiere peau sans obstacle, & s'y loge. Là il suce le sang, & se fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une perle plate. Il se tapit dans cet espace, de maniere que la tête & les pieds sont tournés vers l'extérieur, pour la commodité de sa nourriture, & que l'autre partie de son corps répond à l'intérieur de la tunique, pour y déposer ses œufs. A mesure qu'il les pond, la tunique s'élargit; & dans l'intervalle de quatre à cinq jours, elle a jusqu'à deux lignes de diametre. Il est très-important de l'en tirer,

ſans quoi, crevant de lui-même, il répand une infinité de germes, qui multiplient les inſectes & les douleurs; cette vermine pénetre quelquefois juſqu'aux os; & lorſque l'on eſt parvenu à s'en délivrer, la douleur dure juſqu'à ce que la chair & la peau ſoient entiérement rétablies.

Cette opération eſt longue & douloureuſe. Elle conſiſte à ſéparer avec la pointe d'une aiguille, les chairs qui touchent la membrane où réſident les œufs, ſans créver la tunique.

Après avoir détaché juſqu'aux moindres ligamens, on tire la perle, qui eſt plus ou moins groſſe à proportion du ſéjour que l'inſecte a fait dans la partie. Si par malheur la tunique creve, l'attention doit redoubler, pour en arracher toutes les racines, & ſur-tout pour ne pas laiſſer la principale Nigue. Elle recommenceroit à pondre avant que la plaie fût fermée, & s'enfonçant dans les chairs, elle donneroit encore plus d'embarras à l'en tirer. On met dans le trou de la perle, un peu de cendre chaude de tabac mâché. Pendant les grandes chaleurs, il faut ſe gar-

der avec un ſoin extrême de ſe mouiller les pieds. Sans cette attention, l'expérience a fait connoître que l'on eſt menacé du paſme, mal ſi dangereux, qu'il eſt ordinairement mortel.

Quoique l'inſecte ne ſe faſſe pas ſentir dans le temps qu'il s'inſinue; dès le lendemain il cauſe une démangeaiſon ardente, & fort douloureuſe, ſur-tout dans quelques parties, telles que le deſſous des ongles. La douleur eſt moins vive à la plante du pied, où la peau eſt plus épaiſſe. On obſerve que la Nigue fait une guerre opiniâtre à quelques animaux, ſur-tout au *Cerde*, qu'elle dévore par degrés, & dont les pieds de devant & de derriere ſe trouvent tout percés de trous après ſa mort.

La petiteſſe de cet inſecte n'empêche pas qu'on n'en diſtingue deux eſpeces, l'une venimeuſe, l'autre qui ne l'eſt pas. Celle-ci reſſemble aux puces par la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépoſe ſes œufs. L'autre eſpece eſt jaunâtre; & ſon nid couleur de cendre. Un de ſes effets, quand elle s'eſt logée à l'extrémité des orteils eſt de cauſer une

inflammation fort ardente aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aiguës, qui ne finissent qu'après l'extirpation des œufs. C'est à M. de Jussieu que l'on doit la distinction des deux especes de Nigues. Il eut, comme les autres Académiciens François qui l'accompagnerent au Pérou, le chagrin d'éprouver plusieurs fois ces douleurs, qu'ils n'ont pu expliquer.

Après les Nigues, l'insecte le plus nuisible du Brésil, est celui qu'on nomme *Cancrelas*; il est de la grosseur du Hanneton, mais un peu plus plat & plus alongé, ayant un corset d'un verd noir, moins dur & moins solide. Il est extrêmement à redouter dans les Navires, parce qu'il multiplie beaucoup en peu de temps, & qu'il s'introduit par-tout; il ronge le papier, les livres, les hardes, le biscuit & le bois même. Il gâte tout par ses ordures & par sa mauvaise odeur. Aux Isles Antilles on le connoît sous le nom de *Ravet*.

[Un Naturaliste a observé, que chaque coque que dépose le *Cancrelas*, est toujours divisée intérieurement en trente cel-

lules rangées sur deux lignes paralleles ; dans chacune desquelles il y a un embryon: il y a dans les Antilles des Araignées de la grosseur du poing, qui sont les ennemies mortelles de ces insectes; quand elles peuvent en saisir un, elles sucent son sang & sa substance, de maniere qu'il ne lui reste plus que les aîles & l'épiderme de la peau. Ce service empêche les Indiens de les tuer; c'est ce qu'on a fait de tout temps, sur les bords du Nil à l'égard de l'Ibis qui tue les Crocodiles].

J'ai remarqué très-peu de poissons particuliers dans la mer du Brésil; il y en a cependant un nommé *Panapana*, dont je donne ici la figure *Pl.* III. *fig.* 4. il avoit deux pieds & demi de longueur, de la tête à la naissance de la queue; d'un œil à l'autre dix pouces. Sa peau étoit rude & dure comme celle du Requin; mais le grain en étoit beaucoup plus fin, & à-peu-près le même que celui de la peau du poisson que nos Marins nomment *Demoiselle*. Nous en avons pêché trois ou quatre pendant notre relâche à l'Isle Sainte-Catherine, & deux aux Maldona-

des, à l'embouchure de *Rio de la Plata*.

La tête du Panapana eſt plate, difforme, & faite en marteau. Ses yeux ſont fort éloignés l'un de l'autre ; car ils ſont placés aux deux extrémités de la tête. Il a la gueule & la queue ſemblables à celles du Requin, les dents ſont tranchantes ; mais je n'y en trouvai pas ſept rangs. Nos Marins lui donnoient le nom de *Marteau*, & ce titre lui convient très-bien relativement à ſa forme.

Nous avons déjà eu occaſion de parler du Requin ; & quelques obſervations que j'ai faites ſur ceux de ces poiſſons qui vivent dans la mer du Bréſil, ſerviront à en completter la deſcription. Les Requins dont on voit la figure *Pl*. II, *fig*. 5, n'étoient pas d'une grandeur démeſurée ; ils paroiſſoient de l'eſpece de ceux que l'on nomme *Lamies*. Nous avons examiné attentivement le nombre des rangées de leurs dents, & nous en avons compté ſept, au lieu de ſix qu'on leur donne communément. Elles étoient plates, triangulaires, aiguës, & découpées dans leurs bords comme l'eſt une ſcie. Elles ne paroiſſoient pas engagées ſolidement dans la mâchoire,

comme celles des autres animaux. Elles étoient mobiles, s'ouvroient & ſe fermoient comme les doigts de la main, de façon que chaque rangée ſe replioit ſur ſa voiſine en recouvrement; c'eſt-à-dire, que celle de deſſus, en ſe courbant, occupoit le vuide ou l'entre-deux des dents de la rangée inférieure. Les dents du Requin ſont rangées dans ſa gueule comme les ardoiſes ſur un toît, ou ſi l'on veut, comme les feuilles d'un artichaux.

On dit que le Requin eſt toujours précédé d'un autre poiſſon que l'on nomme *Pilote.* Nous pouvons aſſurer le contraire; au moins avons-nous vu plusieurs fois des Requins ſans cet avant-coureur.

Le Pilote eſt un des beaux & bons poiſſons de mer. Il eſt d'un bleu diſpoſé par bandes; les unes d'un beau bleu très-foncé ſur le dos, deſcendent en s'éclairciſſant inſenſiblement juſques ſous le ventre; elles ſont au nombre de ſix. Quatre autres bandes, ainſi que la tête & la queue, ſont d'un bleu très-clair, ou d'un blanc lavé de bleu. Le globe de l'œil eſt d'une belle couleur d'or, excepté la prunelle,

qui eſt noire ; les deux extrémités de la queue ſont blanches.

Je n'ai pas reconnu ce poiſſon à la deſcription que l'on en trouve dans le Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle de M. Valmont de Bomare. Se ſeroit-il trompé dans cet article, comme il a fait dans pluſieurs autres? ou m'auroit on trompé moi-même, en me nommant *Pilote* un poiſſon qui n'eſt pas celui qui doit porter ce nom? Voyez-en la figure dans la *Pl.* I, *fig.* 8.

Si nous avons vu des Requins ſans être précédés de Pilotes, nous n'en avons pris aucun qui n'eût pluſieurs *Succets* cramponnés ſur lui près de ſa tête. Les Braſiliens nomment le Succet *Iperuquiqa* & *Piraquiba*, les Portugais *Piexepogador*. Le plus grand que nous ayons pris avoit environ huit pouces de long, ſur deux & demi dans ſa plus grande largeur. Sa tête, longue de deux, eſt plate dans ſa partie ſupérieure, & reſſemble au palais d'un bœuf, cannelé en travers, qui y ſeroit collé de maniere que les bords n'y ſeroient pas adhérents. Ces cannelures ſont armées de pointes ſi dures & ſi ſolides, qu'en les paſſant ſur le bois, elles y font l'effet d'une

lime fine. C'eſt par leur moyen que le Succet s'attache ſi fermement aux ouies & au ventre du Requin, qu'il ſe laiſſe prendre avec lui. On ne peut même l'en détacher qu'avec un couteau ou un autre inſtrument. La mâchoire inférieure eſt plus longue que la ſupérieure. Il a de petits yeux d'un jaune doré, la prunelle noire. Au lieu de dents, c'eſt une infinité de petits tubercules aſſez ſolides. Auprès de chaque ouie eſt une nageoire triangulaire, longue d'un pouce ou environ: deux autres auprès ſous le ventre, qui ſe joignent à leurs racines, & une ſous le ventre & ſur le dos, qui regnent depuis le milieu du corps juſqu'à la queue. Sa peau eſt liſſe, gluante comme celle de l'anguille, & de couleur d'ardoiſe.

Bien des gens ſe ſont trompés, en prenant le dos du Succet pour le ventre, à cauſe de la partie par laquelle il s'attache au Requin. Je l'ai obſervé avec toute l'attention dont j'ai été capable, & je me ſuis convaincu de l'erreur des Auteurs; comme on peut le voir dans les *fig.* 11 & 12 de la *Pl.* I.

La rade de Sainte-Catherine fournit un

petit nombre de poissons excellens ; tel est le *Balaou* dont j'ai donné la figure, *Pl.* II, *fig.* 8 ; la *Brune* qu'on voit, *fig.* 4 ; la *Lame d'épée*, *fig.* 7, & la *Lune*, *Pl.* III, *fig.* 5. Le bec allongé que l'on voit au Balaou, me l'avoit fait nommer *Beccassine de mer*. L'extrémité de ce bec, qui est très-solide & aussi dur que le bec d'un oiseau, est de la longueur de deux ou trois lignes, de la couleur du plus beau cinnabre ; son corps est presque diaphane ; une bande ou raie d'un bleu verdâtre regne depuis l'ouie jusqu'à la queue ; ses écailles sont si délicates, qu'elles sont presque imperceptibles. Sa chair est solide & d'un goût excellent. La Lune semble couverte d'une feuille d'argent.

La Lame d'épée ne pouvoit guères être mieux nommée, relativement à sa figure. On voit aussi dans la rade des Crapauds de mer qui pourroient être nommés *Hérissons de mer ;* car tout leur corps est couvert de pointes longues de deux lignes ou environ. Celui qui a la figure la plus ordinaire aux poissons, a la gueule armée de dents assez larges & plates, comme les dents canines des hommes, & ne ressembloit pas

mal à une bouche humaine, même par les levres.

Nous n'y pêchâmes pas de beaux coquillages; le ſeul qui mérita notre attention, fut un caſque qui avoit au moins huit pouces de diametre. On trouva un ſoldat & quelques petits chevaux marins. On pêchoit toujours avec crainte; car cette rade eſt l'aſyle ordinaire des Requins.

Un Eſpagnol nous apporta un jour quelques cens d'huîtres: elles étoient beaucoup plus groſſes que les huîtres blanches de Saintonge; car leurs écailles avoient au moins cinq pouces de diametre. On n'en mange pas de plus graſſes & de meilleures en France. C'étoit une véritable crême nouvelle pour le goût & la blancheur. Nous fîmes tout notre poſſible pour engager l'Eſpagnol à nous découvrir le lieu où il les pêchoit, mais tous nos ſoins furent inutiles, & il garda ſon ſecret, comme s'il eût intéreſſé le Gouvernement.

Nos recherches ſur les coquillages de Sainte-Catherine ne furent cependant pas toujours infructueuſes : nous trouvâmes dans un terrein humide & marécageux, une quantité prodigieuſe de *Tourlouroux ;*

c'eſt une eſpece de crabe qui ſe tient à terre, & qui s'y forme une retraite. Les plus gros n'ont pas plus de deux pouces de largeur. La forme de leur caſque eſt preſque quarrée, d'un rouge-brun qui s'éclaircit inſenſiblement juſques ſous le ventre, qui eſt d'un rouge clair. Cette écaille ou caſque eſt aſſez forte, quoique mince. Leurs yeux ſont d'un noir éclatant, durs comme de la corne; ils ſortent & rentrent ainſi que ceux des Ecreviſſes.

Les Tourlouroux ont quatre jambes de chaque côté, compoſées chacune de quatre articles, dont le dernier eſt plat & terminé en pointe. Ils s'en ſervent pour marcher de côté, comme les crabes ordinaires, & pour creuſer la terre. Ils ont encore deux jambes ou pinces plus groſſes, mais une ſur-tout d'un volume au moins double de l'autre; c'eſt la droite. Ces pinces ou mordans ſont d'un rouge vif, comme ceux des crabes de mer, & leur ſervent à couper les feuilles & les racines des plantes dont ils font leur nouriture. Lorſqu'ils voient quelque choſe qui les effraie, ils frappent ces deux mordans l'un contre l'autre, comme pour effrayer leur ennemi,

& levent perpendiculairement le plus gros, marchant ainſi, l'arme levée & en état de défenſe, mais fuyant néanmoins dans leurs trous. Ces mordans, ainſi que leurs jambes, tiennent ſi peu à leurs corps, qu'ils ſe détachent & reſtent dans la main de ceux qui veulent prendre l'animal, & le Tourlourou s'enfuit.

Les deux ſexes ont la queue repliée ſous le ventre, où elle s'emboîte ſi juſte dans une cavité, qui eſt à l'écaille du ventre, qu'à peine peut-on la diſtinguer. Celle du mâle va toujours en diminuant de largeur juſqu'à la pointe. Celle de la femelle eſt également large juſqu'à l'extrémité. A meſure que la femelle pond ſes œufs, ils s'attachent aux poils longs & raboteux dont la queue eſt fournie en-deſſous. Elle les ſoutient, les enveloppe, & empêche qu'ils ne tombent, & que le ſable ou les herbes, ou d'autres inégalités qui ſe rencontrent dans ſa marche, ne puiſſent les détacher. Ces Tourlouroux étoient en ſi grand nombre dans ce terrein marécageux, qu'il n'étoit pas poſſible d'y placer le pied, ſans en écraſer pluſieurs. J'ignore ſi les habitans des côtes mangent ces animaux, comme

l'on

l'on fait dans les Antilles, où ils sont d'une grande ressource pour les Caraïbes & même pour les Negres.

La partie du regne animal qui doit le plus occuper un Naturaliste à l'Isle Sainte-Catherine & au Bresil, est l'Histoire des Oiseaux ; c'est celle où la nature semble avoir déployé le plus de magnificence & de variété.

Le premier Perroquet que j'eus occasion d'examiner étoit un présent du Gouverneur à M. de Bougainville. Tout son plumage, sur-tout la tête, le col, le dos & le ventre étoient parsemés de plumes ; les unes d'un jaune de jonquille, les autres d'un jaune de citron ; d'autres étoient d'un beau rouge de carmin, d'autres d'un rouge cramoisi, & toutes entremêlées de plumes d'un verd plus ou moins foncé & d'un bleu vif, particulierement aux deux oreilles. Le Gouverneur nous dit que cette variété étoit due en partie à l'art & en partie à la nature. Lorsque cet oiseau est fort jeune, & n'a presque encore que les tuyaux des plumes sortis après le duvet, on les lui arrache en différens endroits, & aussitôt on insere à la place une espece de poison en

liqueur : les plumes qui ſuccedent aux tuyaux deviennent alors jaunes ou rouges, au lieu de vertes qu'elles auroient été naturellement. Sur cent de ces oiſeaux à qui l'on fait cette opération, à peine y en a-t-il cinq ou ſix qui n'y perdent pas la vie.

Un Eſpagnol une autre fois vint nous apporter quatre de ces oiſeaux, dont il y en avoit deux déjà élevés & qui parloient la langue Portugaiſe : les deux autres avoient été pris dans le nid, & ne mangeoient pas encore ſeuls. J'achetai un de ces derniers, moyennant un ruban de tête, & je le conſervai juſqu'au commencement de Mai qu'il mourut d'un catharre dans la tête. Ce catharre lui avoit fait enfler les yeux. Il tomba dans la poitrine, & l'ayant rendu aſthmatique, je ne pus le ſauver.

Dans le nombre de ces Perroquets il y en avoit de trois eſpeces qui différoient par le plumage & par la groſſeur. Un des deux avoit les plumes du cou & de l'eſtomac d'un rouge tanné & changeant, mêlé d'un peu de gris ; le deſſus du devant de la tête d'un rouge de cinnabre un peu paſſé & éteint ; les bouts d'aîles d'un rouge plus

vif que celui de la rose, & plusieurs plumes des aîles & de la queue d'un beau rouge de carmin; d'autres d'un très-beau bleu d'azur & d'autres noires : tout le reste du corps étoit verd. Il parloit très-bien Portugais, & apprenoit aisément le François. Il mourut dès les premiers jours de notre arrivée aux Isles Malouines. Le second étoit plus gros qu'aucun de ceux que nous avions. Le dessus de sa tête étoit d'un rouge de cinnabre, les deux côtés d'un bleu vif vers les oreilles, & qui s'affoiblissoit jusqu'à devenir gris, à mesure que les plumes s'en éloignoient. Les aîles & la queue étoient comme celles du premier. Les autres étoient près de moitié moins gros; d'ailleurs ils lui ressembloient pour le plumage, excepté que le rouge de leur tête étoit beaucoup plus vif; peut-être étoient-ils plus jeunes. Le Perroquet de M. de Bougainville périt de la même maladie que le mien, pendant notre séjour aux Isles Malouines; celui de M. de Belcourt tomba à la mer, & s'y noya; de maniere que de sept, nous n'en avons apporté que deux en France; un très-gros & un autre de la petite espece, qui n'a-

voit pas de queue, parce qu'il s'en arrachoit les plumes à meſure qu'elles repouſſoient. Le Matelot à qui il appartenoit, n'en avoit pas pris, à beaucoup près, tout le ſoin que nous avions eu des nôtres, & le conſerva. Il parloit fort bien, & imitoit parfaitement les cris des enfans que nous avions à bord, ceux des Mouſſes, quand on les fouette, lorſqu'ils ont commis quelques fautes, ceux des poules, & le langage varié de tous les animaux qui étoient dans la frégate.

Parmi les préſens que fit le Gouverneur à notre Commandant, on diſtinguoit particuliérement cinquante peaux de Toucans arrachées depuis le bec juſqu'aux cuiſſes, & ſéchées avec les plumes qui ſont en partie couleur de citron, en partie rouge incarnat, & en partie noires par bandes tranſverſales d'une aîle à l'autre.

La groſſeur du Toucan eſt à-peu-près celle d'un pigeon ramier; mais il eſt monté plus haut ſur ſes jambes, qui ſont d'un gris bleuâtre, ainſi que ſes piés, & armés d'ongles fort longs. Sa queue a environ quatre pouces; elle eſt quelquefois

noire & arrondie à ſon extrémité, mais communément bigarrée de bleu, de pourpre & de jaune, ſur un brun obſcur. Le dos & les aîles ſont de cette derniere couleur, excepté quelques plumes noires qui garniſſent les aîles. Sa tête eſt très-groſſe, mais fort petite à proportion de ſon bec, qui a ſept à huit pouces de la racine à la pointe. La partie ſupérieure a, près de la tête, environ deux pouces de baſe, & forme dans ſa longueur une figure à-peu-près triangulaire & convexe par-deſſus, dont les deux ſurfaces latérales ſont un peu relevées & arrondies. Celle de deſſus, qui forme l'intérieur du bec, eſt creuſe : ſes bords ou levres ſont découpées en maniere de ſcie. La partie inférieure préſente la même forme que la ſupérieure, mais un peu concave en-deſſous. Ces deux parties égales dans leur longueur, s'emboîtent l'une dans l'autre, & diminuent inſenſiblement juſqu'à l'extrémité, qui eſt un peu courbée en-deſſous, & pointue. La langue eſt une membrane blanchâtre, preſque auſſi longue que le bec, mais très-étroite, & très-applatie. Elle n'a pas deux lignes au plus de large, & préſente une

barbe de plume découpée ; ses yeux sont ronds, beaux, vifs & étincelans, enchâssés dans deux joues nues, couvertes d'une membrane azurée. Les uns ont l'iris de l'œil bleu-clair, environné d'un cercle blanc ; d'autres l'ont tout noir. Il y en a de différentes especes, au moins diffèrent-ils entre eux par la couleur du bec, & par celle des plumes. Le bec de quelques-uns est verd avec un cercle noir & deux taches blanches vers sa racine. Le bec des autres est noir, rouge en-dedans, avec un cercle jaune verdâtre auprès de la tête. Les Toucans sont fort communs à l'Isle Sainte-Catherine.

[Le cri singulier du Toucan, *toucaraca*, est l'origine du nom qu'il porte. Si les hommes vouloient former une langue universelle, il seroit nécessaire qu'ils employassent le plus qu'il leur seroit possible l'harmonie imitative ; c'est un moyen sûr de se faire entendre sans étude dans les trois continens. Les Astronomes ont trouvé un moyen bien plus singulier de faire connoître par-tout le Toucan, c'est de donner son nom (*Anser Americanus*) à une des constellations Australes : il est vrai qu'il faut

ſçavoir lire parmi les étoiles pour reconnoître cet oiſeau].

Le Guaras ſe rencontre quelquefois à l'Iſle Sainte-Catherine. Cet oiſeau eſt gros comme une grande Pie de France. Il a le bec long, & recourbé par le bout; les cuiſſes, & les pieds longs. Les premieres plumes qui le couvrent après qu'il eſt éclos ſont noires. Cette couleur s'évanouit inſenſiblement, & devient cendrée. Lorſqu'il commence à voler, toutes ſes plumes deviennent blanches: elles prennent enfin la couleur de roſe ; & de jour en jour devenant plus rouges, elles acquierent la couleur d'écarlate la plus vive, qu'elles conſervent toujours. Quoique cet oiſeau ſoit vorace & carnivore, il niche & pond ſes œufs ſous les toits des maiſons, & dans les trous des murailles, comme nos moineaux. Il vole en troupe ; & les Sauvages emploient ſes plumes pour leurs ornemens de tête.

Nos François dans leur chaſſe tirerent un jour un oiſeau ſingulier nommé *Spatul·*, lui caſſerent une aîle, le prirent & l'apporterent à bord ; c'étoit un jeune, & tout ſon plumage étoit de couleur de roſe

tendre ; l'extenſion du tuyau, d'où naiſſent les barbes des plumes des aîles, étoit d'un roſe vif. Ses jambes étoient hautes d'un pié, les cuiſſes compriſes, d'un blanc gris, ainſi que les piés, qui étoient palmés, comme ceux des oies. Son bec avoit ſix pouces de longueur, plat tant dans la partie inférieure, que dans la ſupérieure, gris vers ſa racine, & blanc vers le bout; il commençoit à s'élargir vers les deux tiers de ſa longueur, & ſon extrémité finiſſoit en ſpatule, de deux pouces & demi de diametre dans ſa plus grande largeur. Nous le portâmes à bord, où il vécut trois jours, au moyen de quelques petits poiſſons, & de quelques morceaux de viande fraîche, qu'on lui faiſoit avaler de force; car il ne vouloit pas manger de lui-même. Lorſqu'on approchoit de lui, il faiſoit reſonner ſon bec avec le même bruit que ſi l'on frappoit deux palettes de bois l'une contre l'autre. Je le deſſinai ainſi à mon aiſe, tel qu'on le voit dans la *Planche* II. *figure* 3. Quelques-uns de nos Marins lui donnoient le nom de *Flamand ;* mais celui de *Spatule*, ou *Palette*, lui convient mieux à cauſe de la forme de ſon

bec, bien différent de celui du Flamand, qui eſt preſque fait comme le bec le plus ordinaire des oiſeaux.

Outre ces oiſeaux nous avons rencontré fréquemment des *Criards :* c'eſt le nom que les Portugais donnent à une eſpece de Corneille, dont tout le plumage eſt d'un beau bleu tendre. Ce ſont, diſent-ils, les Corbeaux du pays. Ils en ont la forme, & ne ſont gueres moins mauvais à manger. Les *Tièpirangas* ſont gros comme des Grives, ont les aîles, la queue & une partie du bec de couleur brune foncée ; le reſte du plumage eſt d'un beau rouge de cinnabre un peu carminé, tirant ſur l'écarlate. Quelques-uns de nos Marins les nomment *Lorys*, d'autres *Cardinaux ;* mais ce dernier nom eſt celui d'un oiſeau à-peu-près de même figure, dont tout le plumage eſt rouge ſans mélange de brun.

Un des plus jolis oiſeaux du Bréſil, eſt celui qu'on nomme dans le pays *Guranthé Engera*. Il eſt de la grandeur d'un Serin de Canarie. Il a les aîles, le dos, le col & la queue bleus, quelques taches blanches au milieu des grandes plumes des

aîles, & à celles de la queue ; ce qui le fait ressembler au Chardonneret. Depuis le dessous du bec en suivant la poitrine, jusqu'au-dessous de la queue, toutes les plumes sont d'un beau jaune doré vif, éclatant ; son visage est varié comme celui du Serin, & il imite le chant des autres oiseaux. Il y en a de plusieurs especes, les Brasiliens le nomment aussi *Teitei*. Voyez-en la figure *Pl.* III. *fig.* 3.

Le jour de notre départ de Sainte-Catherine, nous apperçûmes le long des hautbans, des drisses & dès autres cordages, une quantité de petites lumieres mouvantes. On les auroit pris pour des lampions mobiles. Nous en fûmes d'autant plus surpris que, quoique nous jugeâmes bien que c'étoit des mouches lumineuses, nous n'en avions encore apperçu aucune jusqu'à ce jour. Elles avoient quatre aîles, deux transparentes telles que celles de nos mouches communes, & deux opaques, lisses, brunes & solides, comme les supérieures des Hannetons, servant également d'étui à celles de dessous. Leur tête est noire, en forme de trefle, ornée de deux antennes aussi noires, longues de quatre lignes, & qui

paroiſſent formées de petits cornets inſérés par leurs pointes les uns dans les autres. Auprès de ces antennes, ſont placés deux yeux ronds, noirs, ſolides comme de la corne, luiſants & ſaillants, gros comme les plus petits grains de pavôt. Le corps & les ſix jambes ſont d'un brun noirâtre. On diſtingue aiſément à l'œil ſix anneaux, qui diminuent de grandeur depuis le cou juſqu'à l'extrémité du corps, terminé en pointe arrondie. Ces anneaux ſont auſſi ſolides que ceux dont le corps des Hannetons eſt compoſé. Le plus grand anneau, qui forme toute la partie antérieure du corps où ſont attachées les jambes, a un peu plus de deux lignes de largeur ſur deux de longueur, & ſe trouve couvert d'un duvet, ou pouſſiere légere telle que celle des aîles des Papillons. De cette partie & de la tête, partent des rayons d'une lumiere ſemblable à celle des Vers luiſants.

Je mis une de ces mouches dans un cornet de papier, le ſoir en me couchant, dans le deſſein de la peindre le lendemain. Mais, ayant voulu commencer à le faire, je ne la trouvai plus; elle avoit percé le

cornet, & s'étoit ſauvée. Le jour ſuivant j'apperçus, étant couché, une lumiere dans un des rayons où j'avois placé mes livres. Je ne penſois plus aux mouches lumineuſes, & j'imaginai d'abord que cette lumiere étoit un rayon échappé de la lampe de l'habitacle, auprès duquel étoit la fenêtre de ma dunette ; mais voyant cette lumiere changer de place, je me rappellai la mouche échappée la nuit précédente. Je la pris, & l'ayant fermée ſous un gobelet de verre, je l'obſervai à loiſir le lendemain, & la deſſinai.

En quittant Monte-video ſur la riviere de la Plata, la même choſe nous arriva pendant le calme qui nous ſurprit le jour de notre départ. La lumiere que celles-ci répandoient, étant plus brillante & plus éclatante encore que celles des mouches de l'Iſle Sainte-Catherine, j'en mis quelques-unes avec de l'herbe fraîche, dans un gobelet de verre que je couvris d'un autre ; & l'ayant fixé ſur ma table, j'en approchai un livre, dans lequel, ſans le ſecours d'aucune autre lumiere, je lus avec beaucoup de facilité, quoique le caractere en fût très-menu.

Dès le matin du lendemain j'en tirai une du gobelet, & l'ayant piquée d'une épingle, que je fichai dans le bois de la table, je la peignis.

Elle avoit quatre lignes de large, & onze & demie de long, y compris le chaperon de trois lignes, qui lui couvroit la tête.

Quatre aîles s'étendoient ſur ſon corps. Les deux ſupérieures étoient d'un beau noir velouté, avec une raie d'un jaune doré près du bord extérieur. Elle régnoit depuis le cou, juſqu'aux deux tiers de la longueur de l'aîle. Le chaperon étoit tout entier de même couleur, excepté un gros point noir au milieu près du cou. Ce chaperon ſuivoit les mouvements de la tête qui étoit arrondie, & lui ſervoit de caſque: il débordoit d'une ligne tout-au-tour. Deux antennes noires, déliées comme un cheveu fin, & longues de trois lignes, étoient placées ſur le devant de la tête, au-deſſus de deux yeux noirs, peu ſaillants, & ſemblables à de la ſemence d'Amaranthe. Trois petites jambes également noires, ſortoient des deux côtés du corps, tout couvert dans cette partie de petits poils fins très-courts, &

d'un jaune orangé. La partie poſtérieure étoit compoſée de cinq anneaux, dont les deux les plus-près du corps étoient noirs, revêtus d'un poil court & velouté; les deux ſuivants d'un poil doré, & le cinquiéme auſſi large que deux autres enſemble, & qui terminoit le corps en pointe arrondie, étoit auſſi couvert d'un poil noir velouté, mais un peu-plus long que celui des autres anneaux. Ces anneaux n'avoient pas la ſolidité de ceux qui formoient le corps de la mouche précédente; ils fléchiſſoient ſous le doigt, qui les preſſoit même légerement. La premiere n'envoyoit des rayons de lumiere preſque que de la tête, celle-ci en répandoit de toutes les parties de ſon corps, ſi l'on en excepte la tête. Celles que j'avois renfermées avec de l'herbe fraîche, ont vêcu quatre jours, & ont conſervé l'éclat de leur lumiere dans toute ſa force, juſqu'à leur mort.

J'étois curieux depuis long-temps, d'avoir des oiſeaux-mouches, & ne ſçachant comment faire pour prendre ce joli animal vivant, je hazardai de tirer un coup de fuſil ſur un d'eux qui volti-

geoit comme un papillon, & planoit de même sur une petite branche d'arbre. Soit de peur, soit par l'air violemment agité, le petit oiseau resta sur le coup. Après l'avoir cherché long-temps, je le trouvai enfin mort sur une feuille de la même branche. On en voit la figure de la grandeur naturelle dans la *Pl.* III. *fig.* 1.

Quelques-uns nomment cet oiseau *Lisongere* ou *Becquefleurs*, parce qu'il voltige sans cesse sur les fleurs, comme le Papillon, & qu'il en pompe également le suc. Tout le volume de son corps avec ses plumes, n'est pas plus gros qu'une noisette commune. Il a la queue près de trois fois plus longue que le corps; le cou assez petit, la tête proportionnée, & les yeux fort vifs. Son bec est un peu blanchâtre à la racine, & noir dans tout le reste, aussi long que son corps, menu & très-pointu. Ses aîles sont longues, déliées, très-amples en proportion: l'extrémité de leurs plumes atteint jusqu'au tiers, ou environ, de la queue; elle est, ainsi que les aîles, d'un brun pourpré. Le reste du plumage d'un verd doré, comme si l'on avoit couché sur une feuille

d'or, une couleur verte presque transparente. Le col & la tête sont d'un bleu turquin, également doré. Ces couleurs varient suivant que la lumiere y frappe plus ou moins vivement. Quelquefois tout le plumage de cet oiseau paroît comme la gorge des pigeons, ou les plumes vertes des aîles des canards sauvages; tantôt d'un beau bleu, tantôt d'un beau verd, tantôt d'un pourpre, qui se marient toujours avec l'éclat d'un or vif, éclatant & bruni. La langue de cet oiseau en miniature, est fourchue, ressemblante à deux brins de soie rouge. Ses pieds sont courts, noirs, armés d'ongles très-longs.

Il y a de plusieurs especes d'oiseaux-mouches, qui different en grosseur & en couleur. Un de la petite espece, que j'ai conservé dans de l'eau-de-vie, a des plumes blanches, depuis la poitrine jusqu'à la queue. La couleur du reste de son plumage est semblable à celle des autres.

La femelle ne pond que deux œufs, de la grosseur d'un petit pois. Ils font leur nid sur les orangers, avec les plus petits fétus qu'ils peuvent trouver. L'habitant Portugais, auprès de la case duquel nous

faisions

faisions notre eau, nous donna un de ces nids avec deux petits dedans, qui n'avoient encore que le premier duvet. Il venoit de le prendre avec le pere & la mere, à deux pas de son habitation. Nous le posâmes sur un banc de pierre à la porte de la maison, pendant que nous mangions une orange : à peine eûmes-nous le dos tourné, qu'un chat emporta le nid & les petits. Ces nids sont d'un travail admirable, & grands comme un petit écu. Les Brasiliens donnent à cet oiseau les noms de *Guainumbi*, *Guinambi*, *Aratica*, *Aratarataguacu*. Les Portugais le nomment *Pégasrol*. Nous en eûmes encore un d'une troisieme espece, un peu plus grosse que celles que je viens de décrire, mais beaucoup moins que nos plus petits Roitelets de l'Europe. Les plumes de leur tête commencent vers le milieu de la partie supérieure du bec. Elles sont extrêmement petites à leur naissance, rangées en écailles, augmentant toujours en grandeur, jusqu'au-dessus de la tête, où elles forment une petite hupe d'une beauté singuliere, par l'éclat de l'or qui y brille & la variété de ses couleurs, se-

lon qu'elle est frappée des rayons de la lumiere, ou suivant les différentes positions de l'œil qui la regarde. Tantôt le plumage de cet oiseau paroît d'un noir égal à celui du plus beau velours noir; tantôt d'un verd naissant, tantôt couleur d'aurore. D'autres fois, c'est un drap d'or nuancé de toutes ces couleurs. Tout le dos est d'un verd obscur doré. Les grandes plumes des aîles sont d'un violet foncé, tirant quelquefois sur le pourpre. La queue est composée de neuf plumes, aussi longues que tout le corps, & d'un noir mêlé de brun, de pourpre & de violet, dont le mêlange forme l'aspect le plus agréable, suivant la position du spectateur. Tout le dessous du ventre est aussi un mêlange de noir, de violet, de verd & d'aurore, qui frappe toujours différemment l'œil de l'observateur, suivant que l'oiseau ou lui changent de point de vue. Le jais poli n'est pas d'un noir plus vif & plus brillant que l'œil de cet oiseau; ses jambes sont courtes & noires ainsi que ses pieds, qui sont composés de quatre doigts, dont trois sur le devant, tous armés d'un ongle courbé, pointu &

noir, très-long par proportion au reste du corps. Quand il vole, ses aîles font un bourdonnement à-peu-près semblable à celui de certaines grosses mouches, que nous voyons en France voltiger de fleurs en fleurs. Il suspend son nid entre les grandes herbes, à des branches d'Orangers, ou à des arbustes. Dans nos Isles Françoises on le nomme *Colibri*, quelques-uns *Quinde*, & les Espagnols *Tomineios*, parce que le nid & l'oiseau ne pesent qu'un Tomins d'Espagne.

[On peut juger de la beauté de l'Oiseau-mouche, lorsqu'il respire, par l'usage que les Indiens en font lorsqu'il est desséché. Les femmes le suspendent à leurs oreilles, comme nos Européennes font des perles & des diamants; la nature a voulu que la beauté de ces oiseaux leur survêcût, avantage qu'elle n'a point accordé à l'espece humaine.]

L'histoire du regne végétal de l'Isle Sainte-Catherine est aussi variée que celle du regne animal; les forêts sont pleines d'arbustes odoriférants, & l'odeur qui s'en exhale corrige un peu l'impureté de l'atmosphere.

J'y ai remarqué des palmiers d'une hauteur prodigieuse, d'un pied environ de diametre, & droits comme des joncs; j'y ai vu aussi une espece d'arbre, dont le tronc & les branches sont couverts de petites excroissances épineuses, de six à huit lignes de diametre dans leur base, saillantes de quatre ou cinq, & l'épine plantée au milieu en a jusqu'à quatre de longueur. L'écorce de cet arbre est grise, & ressemble à celle du Hêtre. Ne seroit-ce pas le même que dans nos Isles Antilles, on nomme *bois épineux ?*

Toute la côte du Brésil est garnie de bois de haute-futaie, & le pied des arbres y est comme étouffé par les halliers & les broussailles. Ceux de l'Isle sont enveloppés d'une espece d'Aloës épineux. Sur les lisieres qui approchent le plus de la côte, il y a beaucoup de différentes especes d'arbres de la hauteur & grosseur des pommiers, mais dont les feuilles sont lisses, d'un beau verd, & ont la forme des feuilles du laurier-franc. Elles ne different presque entre elles que par la grandeur, & le plus ou moins d'épaisseur. J'en remarquai un que l'on auroit pris au pre-

mier coup d'œil pour un amandier. Sa feuille étoit cependant un peu plus large: ſon fruit paroiſſoit une amande verte; mais lorſqu'on l'obſervoit de près, on voyoit que ſa forme tenoit un peu de celle d'un cœur. Un autre portoit une fleur, ou fruit, de la forme des véſicules ou membranes qui enveloppent le fruit de la plante nommée Alkékenge; ce fruit Braſilien eſt gros comme une petite noix, d'un jaune blanchâtre en dehors. Il s'ouvre en quatre parties, & ſe trouve composé de pluſieurs écorces ſemblables, dont la ſurface intérieure eſt de la couleur du plus beau carmin. Ces écorces ou parties du fruit, ou ſi l'on veut, de la fleur, ſont diſpoſées de maniere que celle de deſſus couvre par ſon milieu les bords, par leſquels ſe joignent les quatre diviſions intérieures. Elles ſont en tout au nombre de huit, quatre extérieures & & quatre intérieures, épaiſſes chacune d'environ une demi-ligne : dans l'intérieure eſt attachée au milieu une eſpece de petite boule blanche, laquelle eſt ſans doute le piſtil, ſi le végétal dont je parle eſt une fleur. J'en montrai à un Portugais,

qui ne ſçut pas m'en dire le nom, ou les propriétés.

Parmi les fruits qu'on mange on diſtingue particuliérement l'*Ananas ;* ce fruit & la plante qui le porte ſont connus aujourd'hui en Europe ; mais dans les climats les plus chauds il n'a pu acquérir la ſaveur & l'odeur ſuave de l'ananas du Bréſil. Il y croît de lui-même ſans culture, & en grande abondance. Il noircit & gâte les couteaux avec leſquels on le coupe : ce qui peut-être a fait dire à quelques Auteurs que l'écorce de ce fruit eſt ſi dure, qu'elle en émouſſe le tranchant. Il eſt vrai que ſi après avoir coupé l'ananas en tranches, on ne lave & on n'eſſuie pas bien le couteau, au bout de quelques heures la lame ſe trouve altérée & rongée, preſque comme ſi l'on y avoit mis de l'eau forte. Son jus ou ſuc eſt un ſavon excellent pour ôter les taches des habits. Celui du Bréſil eſt, dit-on, un préſervatif contre le mal de mer.

En me promenant un jour, je cueillis quelques graines de plantes, & des grenadilles, avec un petit fruit rouge, couleur de cinnabre, reſſemblant aſſez à la

pomme d'amour. Un Portugais, qui étoit avec nous, me le nomma *Maracuja ;* on en voit la figure dans la *Pl.* III. *fig.* 2. La plante qui le porte est épineuse ; la feuille approche beaucoup de celle du *Stramonium furiosum*, mais elle est plus petite. La pelure du fruit couvre une pulpe de deux lignes d'épaisseur, blanche & de la consistance de celle de la pomme calville, d'un goût un peu doux, mais assez fade. Tout l'intérieur est rempli d'une graine applatie, semblable à celle du grand piment, ou poivre long. Ce Portugais me dit que le fruit maracuja ne se mangeoit pas, quoiqu'il ne lui connût aucune qualité dangereuse.

La grenadille du Brésil est ronde, cependant un peu applatie par les deux bouts, grosse comme un œuf de poule. L'écorce en est très-lisse, luisante en dehors, & de couleur incarnate, lorsque le fruit est dans sa maturité. En dedans elle est blanche & molle ; son épaisseur est d'environ une ligne & demie. La substance qu'elle renferme est visqueuse, d'une saveur aigre-douce, rafraîchissante, & cordiale. On peut en manger beaucoup,

ſans en reſſentir aucune incommodité. On y trouve une quantité de petits grains ou pepins, faits à-peu-près comme la graine de lin, & moins durs que ceux des grenades ordinaires. Toute cette ſubſtance eſt ſéparée de l'écorce par une pellicule extrêmement fine. La plante qui porte ce fruit grimpe le long des arbres, & reſſemble par ſes feuilles & par ſa fleur à celle que l'on nomme *fleur de la Paſſion.* Elle répand une odeur fort douce. Pour manger la grenadille bonne, il ne faut pas la laiſſer mûrir parfaitement ſur la plante; elle s'y flétriroit, & ſe deſſécheroit. On la cueille un peu avant qu'elle ſoit mûre, & on la garde quelques jours.

Outre les citrons & les oranges, il y a dans l'Iſle Sainte-Catherine une ſorte de rafraîchiſſement pour les chaſſeurs. C'eſt un fruit très-commun que l'on nomme *Pommes de Raquette.* Ce fruit approche beaucoup de la forme de nos figues. Sa premiere peau eſt verte; elle jaunit enſuite un peu, & prend enfin la couleur rouge de lacque, ſur le côté où elle eſt frappée des rayons du ſoleil. Cette pelure eſt toute hériſſée d'épines extrêmement

fines. Il faut être adroit pour cueillir ce fruit & le peler, sans faire de ses doigts une pelotte remplie de ces épines, qui sont presque imperceptibles. Heureusement elles y causent plus d'inquiétude que de mal, jusqu'à ce que l'on ait trouvé le moyen de s'en débarrasser.

Sous la peau, qui est épaisse comme celle d'une figue, on trouve une enveloppe blanche, mince & plus tendre que la premiere. Elle renferme une substance molle, d'un rouge vif, parsemée de petites graines comme les figues. Cette substance a une saveur aigrelette, un peu sucrée & fort agréable. Lorsqu'on en mange une certaine quantité, l'urine se teint en rouge, mais sans qu'il en résulte aucun mal. Ce fruit est même rafraîchissant. Notre Capitaine, ses deux fils, & moi, avons été presque les seuls qui en aient mangé : les autres n'ont pas osé nous imiter, dans la crainte d'en être incommodés.

J'aurois bien désiré en m'embarquant, me munir d'une provision de *patates*, & d'ignames ; mais ces racines n'étoient pas encore en état d'être tirées de terre.

La patate eſt une eſpece de pomme de terre, ou de topinambour, mais beaucoup plus délicate.

L'*Igname* ou *Iniams* eſt une plante rampante, garnie de filamens, qui prennent racine, & ſervent à la multiplier naturellement; de maniere que ſi l'on n'a pas ſoin de lui en ôter beaucoup, elle couvrira bientôt tout le terrein, dans lequel auparavant on n'en avoit mis qu'une ou deux. La tige eſt quarrée, de la groſſeur du petit doigt, ou environ. Ses feuilles ont la forme d'un cœur, dont le bout eſt allongé & pointu. Elles ſont d'un verd-brun, grandes comme celles du *Lappa major* ou grande bardanne. Celles qui ſont plus éloignées de la racine, ſont moins grandes; mais elles ſont liſſes, groſſes, & bien nourries, attachées deux à deux à la tige, par des pédicules courts, quarrés, un peu courbés. De la tige ſortent quelques épis de petites fleurs en forme de cloche, dont le piſtil devient une ſilique remplie de petites graines noires. On ne ſeme pas ordinairement ces graines, parce que l'igname vient de bouture beaucoup mieux & plus vîte. On emploie pour cela la tête du

fruit, avec une partie de la tige qui le porte.

La racine eſt plus ou moins groſſe ſuivant la bonté du terrein qui la nourrit. Sa peau eſt inégale, rude, épaiſſe, d'un violet foncé, & très-chevelue. Le dedans eſt de la conſiſtance des betteraves, d'un blanc griſâtre, tirant quelquefois ſur la couleur de chair; elle eſt de bon goût, nourriſſante, & de facile digeſtion, c'eſt un régal pour les Negres, & même pour les Portugais.

En général, on ne mange du pain de froment que chez le Gouverneur de Sainte-Catherine. Dans toutes les autres habitations on y ſupplée par la caſſave, qui eſt une eſpece de pâte cuite, faite de farine de la racine de manioc. Cette racine eſt, dit-on, un poiſon, quand on la mange crue. J'ai vu cependant des enfans occupés à en ôter l'écorce pour en faire la caſſave, & la manger crue, ſans en être incommodés. Quelques-uns la faiſoient rôtir ſur la braiſe, en enlevoient enſuite l'écorce, & la mangeoient.

Je n'ai vu dans l'Iſle Sainte-Catherine & aux environs des habitations de la

Terre-ferme, qu'une eſpece de manioc. Laët, cité dans l'Hiſtoire des Voyages recueillis par l'Abbé Prevôt, dit qu'il y en a de diverſes, une entre autres particuliere au Bréſil, qui s'y nomme *Aypi*, & qui peut ſe manger crue ſans aucun danger. *Quelques Nations, de la race des Tapouyras*, ajoute-t-il, *mangent auſſi cru le manioc commun, qui eſt un poiſon pour toutes les autres, & n'en reſſentent aucun mal, parce qu'elles y ſont accoutumées dès l'enfance.* Ceux cependant que nous avons vus en manger de cru, n'étoient pas de la race des Tapouyas. C'étoit des enfans des Blancs, dont les peres étoient Portugais. Les feuilles de ce manioc approchent beaucoup, pour la forme, des feuilles de la pivoine.

On en fait ſécher les racines au feu ſur des claies; on les ratiſſe avec des pierres aiguiſées, on en forme une farine, dont l'odeur tire ſur celle de l'amidon. Cette farine ſe met dans de grands pots; il faut avoir le ſoin de la remuer juſqu'à ce qu'elle s'épaiſſiſſe, comme l'on fait en France avec la farine de blé noir. Refroidie en conſiſtance d'une gelée ſolide, ſon goût

diffère peu de celui du pain blanc. Celle dont on fait provision dans les courses & les guerres, est plus cuite, & par-là se trouve plus dure & plus aisée à transporter. Apprêtée avec du jus de viande, on en fait un mets qui approche du ris cuit au bouillon & au jus ; & ce mets est très-nourrissant. Ces mêmes racines, pilées ou rapées fraîches, & avant que d'être passées au feu, donnent un jus de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être exposé au soleil pour s'y coaguler comme le fromage, & fait un bon aliment, pour peu qu'il soit cuit au feu. Cette maniere de ratisser les racines de manioc avec des pierres tranchantes, est celle des Brasiliens, qui n'ont pas la connoissance des Arts méchaniques de l'Europe. Les Portugais nés ou simplement établis dans l'Isle Sainte-Catherine & sur les côtes de la Terre-ferme qui l'environnent, emploient à cet effet une grande roue de bois, dont la surface extérieure des jantes est creusée en canal. Ce canal est couvert d'une rape de fer. On approche de cette rape, en appuyant un peu dessus, pendant qu'une autre personne tourne la roue : ce qui produit l'effet

d'une rape à tabac. Cette manœuvre avance beaucoup l'ouvrage, & expédie en peu de temps beaucoup de racines. On ne conserve pas le jus blanc qui découle de ces racines, à mesure qu'on les rape. Ce jus se perd dans un petit fossé, & s'écoule sur la terre. On fait ensuite sécher ces racines, pour les réduire en farine & en faire la cassave. Elles servent aussi aux Brasiliens pour la composition de leur boisson. Cette opération est fort dégoutante, ainsi que le breuvage même, pour ceux qui sçavent la maniere dont il se fait. Ce sont les femmes qui sont chargées de ce soin, sur-tout les vieilles. Laët en donne le détail, & on y renvoie.

On nourrit à Sainte-Catherine plusieurs animaux domestiques avec des tiges de bananiers; tant parce qu'elles se conservent très-bien, que parce qu'elles sont fort nourrissantes. Il ne s'agit que de les couper au couteau; & les bœufs comme les moutons les mangent avec avidité.

Le bananier est une plante, dont la tige n'est composée que de feuilles roulées les unes sur les autres; d'un blanc rougeâtre en quelques endroits, jaunâtre & verdâ-

tre en d'autres. Lorſque la racine pouſſe un rejetton, il ne ſort du bord de terre que deux feuilles roulées l'une avec l'autre. Elles s'évaſent en ſe déroulant, pour faire place à deux autres ſortant du même centre. Roulées comme les premieres, elles s'épanouiſſent de même, & ſont ſuivies de pluſieurs, qui s'élevent en hauteur, s'étendent en largeur, toujours ainſi roulées, & compoſent la tige de cette plante arborée, qui monte à huit, dix & juſqu'à douze pieds; après quoi elle ne groſſit plus. Alors les feuilles ſortent du haut & du milieu de la tige, à laquelle elles ne tiennent que par une queue d'un pouce ou environ de diametre, longue d'un pied, ronde d'un côté, de l'autre creuſée en canal dans ſon milieu. Cette queue continuée forme la nervure du milieu de la feuille, qui a quelquefois juſqu'à quinze & dix-huit pouces de large, ſur ſix à ſept pieds de long. Cette feuille eſt d'un beau verd par-deſſus, & deſſous d'un verd un peu gris, qui la fait paroître argentée. Son épaiſſeur eſt celle d'un très-fort parchemin; mais ſa délicateſſe, & ſa grandeur qui donne beaucoup de priſe au vent, font qu'elle ſe découpe en beau-

coup de lanieres. Elles partent de la nervure du milieu, s'étendent vers les bords, le long des petites nervures qui ont la même direction, & paroissent les unes comme des rubans étroits & argentés, les autres comme des lanieres de même couleur, attachées à cette nervure & roulées sur elles-mêmes.

Lorsque le bananier a pris sa hauteur naturelle, il a neuf à dix pouces de diametre; & sa tige est si tendre, quoique les feuilles qui la composent soient très-serrées les unes contre les autres, que l'on peut la couper aisément avec un couteau, & même d'un seul coup de serpe, en la prenant un peu de biais, parce que ces feuilles sont grasses & pleines de suc: aussi ne vient-il bien que dans les lieux gras & humides.

Parvenu en état de porter fruit, il pousse du centre de la sommité de sa tige, une autre tige d'environ un pouce & demi de diametre, & de trois à quatre pieds de long, qui se couvre de différens anneaux de boutons d'un jaune tirant sur le verd. Un gros bouton en forme de cœur, de six à sept pouces de long sur trois de diametre, termine cette tige. Il est composé de plusieurs

plusieurs pellicules couchées les unes sur les autres, dont l'extérieur est rouge, & recouvert d'une enveloppe forte, lisse, de couleur gris de lin. La tige se divise en quatre pour donner issue à ce bouton. Cette tige est d'abord droite; mais à mesure que les fruits succedent aux petites fleurs qui garnissent la tige par anneaux, le poids que le fruit acquiert en grossissant, la fait courber insensiblement, & pencher de plus en plus vers la terre.

Dans nos Isles Antilles, on nomme cette tige, garnie de fruits, un *Régime*. J'ignore le nom que lui donnent les Portugais. Un régime contient quelquefois tant de *bananes*, qu'il suffiroit pour faire la charge d'un homme. Elles sont attachées aux lieux qu'occupoient les fleurs. On coupe le régime sitôt qu'on apperçoit quelques bananes changer leur couleur verte en jaune. On le suspend à l'air dans la maison, & l'on mange le fruit à mesure qu'il mûrit; ce que l'on connoît, quand il commence à obéir sous le pouce, & qu'il jaunit. Nous en attachâmes au moins une vingtaine autour du gaillard d'arriere; & quelques-uns de nos Officiers étoient si friands

de ce fruit, qu'ils en mangeoient preſque ſans attendre qu'il eût aſſez de maturité.

La banane a près de deux pouces de diametre ; les plus longues que j'ai vues n'en avoient que ſix de longueur. Les deux bouts ſont en pointe arrondie, & ſa forme eſt angulaire, mais avec des angles très-émouſſés. La pelure eſt liſſe, ſouple, épaiſſe un peu plus que celle d'une figue, & beaucoup plus ſolide. La pulpe eſt d'un blanc jaunâtre, de la conſiſtance d'un fromage nouveau bien gras, & ayant ſa crême : ou du beurre nouvellement battu. Auſſi reſſemble-t-elle à ce dernier, quand la banane eſt cuite.

Elle en a un peu le goût, mais comme ſi on y avoit mêlé de la pulpe de coing un peu trop mûr. On prétend que c'eſt une très-bonne nourriture. Pour moi je n'y trouvai rien d'admirable ; & j'en ai mangé de crues & de cuites, de mûres & de non mûres, ſans gouter leur ſaveur.

Une plante extrêmement commune dans les bois de l'Iſle, & dont la plûpart des rochers de la côte ſont couverts, eſt la *Caraguata*. Elle ſe trouve auſſi en abondance ſur les branches des grands arbres,

& y vient comme le gui ſur nos pommiers. & ſur nos chênes. La feuille en eſt longue, pointue, épineuſe, preſque ſemblable à celle des glayeuls, plante à laquelle elle reſſemble, & par la forme de ſes feuilles, & par leur ſituation, puiſqu'elles ſortent toutes de la racine ; mais elle pouſſe une tige ronde, garnie de quelques feuilles de la couleur du plus bel incarnat, ainſi que la ſommité de quelques-unes des feuilles intérieures de la touffe, les plus proches de la tige. Au haut de cette tige, pouſſent en épis des fleurs d'un rouge vif, auxquelles ſuccede une eſpece de fruit long d'un demi-pouce, gros comme un gros tuyau de plume & violet. Il contient une ſubſtance blanche, viſqueuſe, pleine de graines un peu applaties, rouſſâtres, & très-menues. Je croirois la caraguata une eſpece de glayeul.

En me promenant dans la plaine avec M. Duclos, je lui vis cueillir avec ſoin une plante à fleurs jaunes, que je pris au premier coup d'œil pour l'immortelle jaune, très-abondante ſur les hauteurs de la côte de la Terre-ferme. La curioſité me porta à lui demander l'uſage qu'il vou-

loit en faire. Il me répondit que c'étoit de la *Doradille ;* qu'étant à Valparaiſo, il l'avoit entendu nommer ainſi ; & que dans cette Ville, ainſi que dans les autres du Pérou, où il avoit été, on en uſoit beaucoup en infuſion, pour guérir les maux d'eſtomach. Notre Capitaine s'en plaignoit de temps en temps. J'en amaſſai une aſſez grande quantité, & nous en avons pris quelquefois en guiſe de Thé. Le goût en eſt aſſez agréable. D'autres la nommoient *Vira-Verda ;* c'eſt auſſi le nom qu'on lui donnoit à Montévideo. Frezier, dans la Relation de ſon Voyage de la Mer du Sud, dit qu'un Chirurgien François en faiſoit uſer avec beaucoup de ſuccès pour guérir la fievre tierce. Mais la *Doradille* des Eſpagnols eſt une eſpece de ceterach dont la feuille eſt toute friſée ; ils lui attribuent de grandes vertus. La Vira-Verda dont il eſt ici queſtion, a la tige & les feuilles cotoneuſes & ſemblables à l'immortelle jaune ; la fleur eſt un aſſemblage de petits fleurons jaunes, dont les feuilles ſont pointues. Les fleurs de l'immortelle ſont faites en roſe, & les feuilles en ſont diſtribuées de même.

Dans le nombre des plantes que j'amassai alors, étoit une espece de poivre, ou piment, assez commun dans les champs, le long de la lisiere des bois. Son goût est infiniment plus mordicant que celui des piments ou poivres longs que nous connoissons en France. Aussi nos Marins le nommoient-ils *piment enragé*. Ce fruit est de la longueur, de la forme & de la couleur, mais du double au-moins plus gros, que celui de *l'épine-vinette*. Il est d'abord verd & devient rouge dans sa maturité. La fleur auquel il succede ressemble à celle des piments. La plante qui la porte, s'éleve à la hauteur d'environ deux pieds. Elle est branchue & noueuse; la tige ronde, verte, assez grêle. Les feuilles sont semblables, pour la forme, à celles du *Solanum hortense*, ou morelle des jardins, mais aussi petites que celles du *Chenopodium fœtidum*, ou *Vulvaria*, dont elles approchent beaucoup. Un des petits fruits du piment enragé, mis dans une sausse, en releve autant le goût qu'un fruit entier des plus gros piments. C'est ce qui engagea nos Matelots à en faire une grande provision.

Ce climat produit aussi quelques plantes

médicinales que le hazard me fit connoître. Un de nos Acadiens étoit tourmenté d'un cours de ventre, qui avoit résisté jusques-là à tous les remedes que lui avoient administré les deux Chirurgiens de notre frégate. Un Negre affranchi lui proposa de le guérir avec une tisane; il eut peut-être réussi, s'il avoit commencé à en user plûtôt; car pour en avoir pris deux jours seulement, il se trouva fort soulagé. Cette prétendue tisane n'étoit qu'une simple décoction de bouts des bourgeons tendres, & de petits fruits du goyavier, qui ne commençoient qu'à être noués. Si ce fruit avoit été un peu plus avancé, peut-être auroit-il produit un effet plus efficace. L'Acadien n'ayant pas fait provision de ces bourgeons, avant que de partir, il ne put en continuer l'usage; son mal le reprit avec violence, & continua jusqu'à une quinzaine de jours avant notre départ des Isles Malouines, où il commença à se trouver mieux, quelques jours après que nous l'y eûmes débarqué. La bonté de l'air, & sans doute l'exercice qu'il y prit, le fortifierent de plus en plus, & il se comptoit guéri à notre départ.

Le même Negre avoit guéri en peu de jours la sœur de la femme de cet Acadien, dont les jambes étoient devenues tellement enflées, qu'elle avoit beaucoup de peine à se soutenir. On prétendoit que cette enflure étoit l'effet du scorbut. Quoi qu'il en soit, elle souffroit, disoit-elle, de grandes douleurs aux chevilles des pieds, qui cesserent après que le Negre lui eut fait une fomentation de quelques herbes du pays, bouillies dans de l'eau pure. Elle fut guérie en six ou sept jours. On m'a assuré que ce Negre n'avoit employé que le goyavier.

Le goyavier est un arbre très-connu dans nos Isles de l'Amérique. Ceux que l'on nommoit ainsi à l'Isle Sainte-Catherine, n'avoient pas plus de huit pieds de haut, & le tronc sept à huit pouces de diametre: je n'en ai pas vu de plus gros. Son écorce étoit un peu plus blanche que celle du pommier; ses branches s'étendoient de la même maniere, & ses fruits, qui étoient très-peu avancés, ressembloient à des pommes qui ne sont nouées que depuis un mois. Aux feuilles & à la forme de l'arbre, je le pris d'abord

pour un coignaſſier. On me dit que le fruit, dans ſa maturité, eſt excellent; & l'on me le dépeignit ſemblable aux goyaves de nos Iſles Antilles, quoique la deſcription que le Pere Labat fait de l'arbre & de ſes feuilles ne reſſemble pas à celle du goyavier du Bréſil. D'ailleurs les Portugais attribuent au leur les mêmes propriétés que le Pere Labat donne à celui de la Martinique.

Je me munis, avant de m'embarquer, de toutes les graines mûres des plantes que je trouvai, & ayant rencontré dans une caſe des Portugaiſes qui épluchoient du coton, pour le ſéparer de ſa graine, elles me donnerent une poignée de ces dernieres. Elles me firent d'autant plus de plaiſir, que je deſirois beaucoup en avoir, & que je n'aurois pu en cueillir ſur pied, l'arbriſſeau n'étant alors qu'en fleur. Le bois en eſt tendre & ſpongieux; l'écorce mince & griſe. Ses feuilles ſont d'un verd gai, quand elles ſont nouvelles; mais ce verd devient plus foncé, à meſure qu'elles approchent de leur maturité, ou que l'arbriſſeau vieillit. Elles ſont grandes & diviſées en cinq parties qui finiſſent en pointe. Celles qui approchent de la fleur ne ſont partagées

qu'en trois, & reſſemblent aſſez à celles du ricin. Ses fleurs ſont preſque ſemblables à celles du petit arbriſſeau qui fait aujourd'hui la décoration de nos parterres, & que l'on nomme *Althea:* elles ne ſont cependant pas tout-à-fait ſi évaſées; elles paroiſſent jaunes par le bout & tachées de rouge dans le fond. Ses pétales ſont au nombre de cinq, ſoutenues par un calice à petites feuilles vertes, dures & pointues. Au piſtil ſuccede un bouton, ou fruit ovale, qui dans ſa maturité eſt de la groſſeur d'un œuf de canne. Ce fruit eſt diviſé en trois, quelquefois en quatre loges, remplies d'une ſubſtance filamenteuſe, blanche, qui enveloppe dix ou douze graines d'un brun-noir, attachées enſemble deux à deux, comme le froment dans l'épi. Ces grains ſont de la groſſeur d'un pois, mais longue de trois ou quatre lignes.

Cette ſubſtance filamenteuſe eſt celle que nous connoiſſons ſous le nom de *Coton*. Elle ſe gonfle, & fait tellement reſſort dans la coque qui la renferme, qu'elle la force de s'ouvrir, lorſque le fruit eſt mûr. Alors les graines, pleines d'une ſubſtance huileuſe, ſe détachent avec les flo-

cons qui les enveloppent, & tombent du fruit, ſi l'on n'a pas ſoin de les cueillir auparavant.

Les Portugais ignorent ſans doute les machines dont on ſe ſert dans nos Iſles Antilles, pour ſéparer le coton des graines qui y ſont renfermées, & auxquelles il eſt adhérent; ou les Portugaiſes, que j'ai vues occupées à cet ouvrage, s'en faiſoient un pur amuſement; car elles le ſéparoient brin à brin, en le pinçant avec les doigts ſeulement. Elles le filent enſuite, pour en faire de la toile, mais j'ignore avec quel inſtrument; je ne les y ai pas vu travailler.

Ce cotonier eſt la ſeule eſpece que j'ai trouvé cultivée dans l'Iſle Sainte-Catherine, & ſur les côtes de la Terre-ferme, qui ſont dans le voiſinage. Elle eſt bien différente du cotonier du Bréſil, dont parle Dampier en ces termes: «La fleur eſt com-
» poſée de petits filamens preſque auſſi dé-
» liés que des cheveux, de trois ou quatre
» pouces de long, & d'un rouge obſcur;
» mais leur ſommité eſt de couleur cendrée.
» Au bas de la tige il y a cinq feuilles étroi-
» tes & roides, de ſix pouces de long». L'eſpece dont parle Frezier, eſt ſemblable en

tout à celle que j'ai décrite, excepté que les graines de celle-ci ne ſont pas ſéparées les unes des autres, & diſperſées dans le coton, comme le dit cet Auteur, & comme il l'a fait repréſenter dans la figure du fruit qu'il en donne. Il paroît que le Pere Labat a fait copier, d'après cette figure de cotonier, celle qu'il a inſérée dans le ſecond tome de ſes Nouveaux Voyages aux Iſles de l'Amérique; ou bien Frezier l'a priſe du Pere Labat. Les figures données par l'un & l'autre ſont abſolument ſemblables.

Dans une caſe un peu plus éloignée, où nous allâmes prendre quelque rafraîchiſſement, la femme qui nous en donna étoit occupée à déchirer des feuilles à longues & menues épines ſur la côte, d'une eſpece de roſeau très-commun le long des bois & des chemins. Elle en tiroit une ſorte de filamens verds & très-fins, reſſemblant preſque à de la ſoie décruée, & teinte en verd pâle. Elle nous dit qu'elle filoit enſuite cette ſubſtance filamenteuſe, pour en faire des lignes & des filets à pêcher, & qu'ils duroient fort long-tems. Peut être pourroit-on auſſi l'employer à d'autres uſages.

Non loin de là, je vis aussi pour la premiere fois une espece d'aloës, nommé *Pithe*, dont la feuille se rouit comme le chanvre, & donne une substance propre à être filée, dont on fait des toiles en Orient. Du milieu d'une vingtaine de feuilles, hautes d'environ cinq pieds, épaisses dans le bas au moins de trois pouces, épineuses dans leurs bords, finissant en pointe, creusées en canal & d'un beau verd, s'élevoit une tige verte, d'environ huit pouces de diametre dans le bas, diminuant insensiblement en s'élevant, & montant à la hauteur de trente pieds au moins. Environ à la hauteur de vingt pieds, sortoient de côtés & d'autres de cette tige, jusqu'au sommet, des branches, au nombre de douze ou quinze, garnies de jets amoncelés, presque semblables à la tige naissante de la plante du lys, lorsqu'elle est de deux pouces ou environ hors de terre. Ces touffes de jets sont placées irrégulierement le long de ces branches, qui sont dénuées de tout autre feuillage, & s'étendent presque horisontalement. Sans doute lorsque ces jets ont acquis une certaine maturité, ils se détachent d'eux-mêmes, & prennent racine

ſur le terrein où ils ſont tombés. J'en amaſſai une quinzaine avec leur racine, & je les portai à bord, où nous les plantâmes dans des caiſſes placées ſur nos dunetes. Ils y prirent très-bien; & nous en aurions vraiſemblablement conſervé le plus grand nombre, ſi, malgré tous nos ſoins, deux chats que nous avions à bord, n'avoient été la nuit gratter la terre de ces caiſſes & l'empoiſonner de leur urine & de leurs excrémens. Nous nous aviſâmes, mais un peu tard, de les couvrir de filets à pêcher, ſoutenus par des cerceaux, & nous en avons conſervé deux pieds, ainſi que quelques cotoniers, venus des graines que nous y avions ſemées. Les uns & les autres furent tranſplantés à notre arrivée à Saint-Servant.

Peut-être les Portugais ont-ils remarqué que les jets de pithe, qui ont ainſi pris racine d'eux-mêmes, ne proſperent pas ſi bien que ceux que l'on a ſoin de mettre dans une terre labourée. C'eſt apparemment ce qui les engage à faire dans le terrein qui ſe trouve deſſous les branches, & aux environs du pied, des trous d'un pied en quarré, où je trouvai cinq ou ſix

de ces jets plantés, & qui sembloient en effet mieux venus que ceux qui avoient été abandonnés aux seuls soins de la nature. J'ignore si le pithe porte un autre fruit, & s'il se multiplie par d'autres voies.

La plante la plus singuliere, à mon gré, de l'Isle Sainte-Catherine, est celle que les Brasiliens nomment *Juquiri* & *Caaeo*, & nous, *Sensitive*. Nous en avons vu de deux especes; celle dont je viens de parler, pousse ses tiges à la haûteur de deux pieds ou environ, branchues & à tiges striées, presque quadrangulaires, vertes, assez fournies de petites épines jaunâtres. Ses feuilles sont opposées sur ses rameaux, souples: le dessous est d'un verd blanchâtre, le dessus d'un verd tendre. Du long de la tige sortent plusieurs rameaux, dont le bout est orné d'une petite tête ronde, velue, d'un blanc purpurin. C'est la fleur, à laquelle succede une gousse ou silique mince, recourbée & de couleur marron, couverte de petits poils blancs, quand elle est mûre.

La seconde espece ne s'éleve pas beaucoup de terre; je n'en ai vu que dans les terreins sablonneux le long de la côte: elle

ſemble ramper, & ne differe pas de la premiere. L'une & l'autre plient leurs feuilles, & laiſſent pencher leurs rameaux, preſque au moment qu'on les a touchées avec la main, comme ſi elles étoient fanées. Un moment après elles reparoiſſent dans leur vigueur. C'eſt de-là ſans doute qu'elle a reçu les noms *d'Herbe chaſte*, *Herba caſta*, *Mimoſa*. Les feuilles mangées ſont un poiſon mortel, auquel on n'a trouvé d'autre remede que la racine même. Ces mêmes feuilles appliquées en cataplaſme, guériſſent les tumeurs ſcrophuleuſes.

[Il y a dans les Indes une ſenſitive à-peu-près ſemblable, qui non-ſeulement s'incline quand on approche d'elle quelque corps étranger, mais ſuit encore exactement avec ſa tige le cours du ſoleil, comme les héliotropes. Un Philoſophe du Malabar devint fou, pour n'avoir pu expliquer les ſingularités de cette merveille végétale; trait qui rappelle le conte qu'on a fait ſur Ariſtote, qui ſe précipita dans l'Euripe, parce qu'il ne put pas expliquer le flux & le reflux; mais le Précepteur d'Alexandre étoit trop éclairé pour ſe tuer de chagrin de n'être pas auſſi inſtruit que la nature ſur les premieres cauſes].

CHAPITRE VI.

Des Mœurs & Usages des Brasiliens.

JE tiens ce que je vais dire du Premier Président du Conseil souverain de Rio-Janeïro, homme plein de lumieres & de droiture, qui a observé les Brâsiliens en Philosophe, & qui les a gouvernés de même.

Les loix de chaque pays font les mœurs de ceux qui les habitent; c'est pourquoi les mœurs des nations sont si différentes les unes des autres. Comme le climat y contribue aussi beaucoup, telle loi bonne pour la Norvege ne le seroit pas pour la Guinée. Les connoissances acquises chez les peuples que nous nommons *Policés*, ont été aussi la source de beaucoup de loix qui ne sont pas connues chez ceux qu'il nous a plu de nommer *Sauvages*.

Chez les Brasiliens, avant le mariage, les filles se livrent non-seulement d'elles-mêmes & sans honte, aux hommes libres, mais leurs parens les offrent au premier venu,

venu, & careſſent beaucoup leurs amans ; de ſorte qu'il n'y en a peut-être pas une qui entre vierge dans l'état du mariage. Lorſqu'elles ſont attachées par des promeſſes, ſeule formalité qui les lie, on ceſſe de les ſolliciter ; elles ceſſent même de prêter l'oreille aux ſollicitations d'infidélité.

L'unique éducation qu'ils donnent aux enfans regarde la chaſſe, la pêche & la guerre. Ils vivent d'ailleurs paiſiblement entre eux, & l'on y voit très-rarement des querelles particulieres. Si quelques-uns ſe battent, on leur laiſſe une entiere liberté de ſe ſatisfaire ; mais comme la peine du talion y eſt rigoureuſement & ſans miſéricorde obſervée, les parens font à celui qui a bleſſé, les mêmes bleſſures, & le tuent, s'il a tué ſon adverſaire. Tout cela ſe fait du conſentement même des parens des deux parties, & ſans réclamation. Cette loi eſt vraiſemblablement la ſource de la haine implacable qu'ils conſervent contre leurs ennemis déclarés. Si cette regle étoit introduite parmi nous, verroit-on tant de de querelles vuidées par l'effuſion du ſang humain ? On ne ſe battroit guères que de la langue ou de la plume.

Mal-à-propos regarde-t-on les Brasiliens comme les hommes les plus barbares du Nouveau-Monde; ils ne montrent du-moins de la cruauté qu'envers leurs ennemis connus ; & si l'on en excepte quelques-uns, en petit nombre, de certaines nations, dont la férocité approche un peu de celles des bêtes, peut-être pour avoir été trop long-tems maltraités par leurs voisins, les Brasiliens sont très-humains, sur-tout envers les Etrangers, qu'ils accueillent avec beaucoup de distinction : en voici le détail.

Si l'on doit aller plus d'une fois à la même habitation ou village, il faut aller loger chez le *Moussacat* ou pere de famille, parce que celui auquel on s'est adressé d'abord, s'offenseroit beaucoup de ce qu'on le quittât pour aller la seconde fois chez un autre : ils sont tous jaloux des droits exclusifs de l'hospitalité.

Dès que le Voyageur s'est présenté à la porte, le Moussacat vous presse de vous asseoir dans un *Hamach* ou lit de coton suspendu en l'air, dans lequel on laisse le Voyageur quelque tems sans lui dire un mot : c'est pour avoir le tems d'assem-

bler les femmes qui viennent s'accroupir à terre autour du lit, les deux mains sur leurs yeux.

L'attendrissement les saisit; elles laissent couler quelques larmes de joie, &, toujours en pleurant, elles adressent mille complimens flatteurs à leur hôte. « Que » tu es bon! Que tu es vaillant! Que nous » t'avons d'obligation! Que tu as pris de » peine à venir! Que tu es beau! Que tu » nous fais de plaisir d'être venu nous voir »! & autres exclamations semblables. Si l'Etranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répondre par des marques d'attendrissement. Léry assure qu'il a vu des François vraiment attendris, & pleurer. Mais il conseille à ceux qui n'ont pas le cœur si susceptible de cette impression (c'est-à-dire à la honte de nos Européens, qui se piquent cependant, mais avec si peu de raison, d'avoir plus d'humanité que les Brasiliens) de jetter, ou feindre de jetter quelques soupirs. N'est-ce pas nous reprocher en peu de mots que nous n'avons que le masque de la politesse & de l'hospitalité, & que les Brasiliens en ont la réalité?

Après cette premiere ſalutation, le Mouſſacat, qui s'étoit retiré dans un coin de la cabane, affectant de faire une fleche, ou quelque autre ouvrage, comme s'il ne prenoit pas garde à ce qui ſe paſſe, s'approche du lit, demande à l'hôte comment il ſe porte, reçoit ſa réponſe, & l'interroge ſur le ſujet qui l'amene. On doit ſatisfaire à toutes ces queſtions, lorſque l'on ſçait la langue. Alors, ſi l'on eſt arrivé à pied, il fait apporter de l'eau, dont ſes femmes lavent les pieds & les jambes du *Mair* : c'eſt le nom qu'ils donnent aux Européens. Enſuite il s'informe ſi l'on a beſoin de boire ou de manger. Si l'on répond que l'on deſire l'un & l'autre, il fait ſervir ſur le champ tout ce qu'il a de venaiſon, de volaille, de poiſſon & d'autres mets, avec les breuvages du pays.

Veut-on paſſer la nuit dans le même lieu? Non-ſeulement le Mouſſacat fait tendre un bel *Inis* (hamach) blanc; mais, quoiqu'il faſſe toujours chaud au Bréſil, il prend le prétexte de l'humidité de la nuit, pour faire allumer autour de l'inis trois ou quatre petits feux, qui ſont entretenus pendant le ſommeil du *Mair*, avec une

ſorte de petit éventail, nommé *Tatapecoun*, qui reſſemble beaucoup à nos écrans.

Le ſoir, dit Léry, pour ne rien ſouffrir de nuiſible au repos de l'hôte, on fait éloigner tous les enfans.

Enfin le Mouſſacat ſe préſente au réveil, vient vous demander ſi vous avez bien dormi, & des nouvelles de votre ſanté. Lors même que vous répondez d'un air ſatisfait, il vous dit, « Repoſez-vous » encore, mon enfant, vous en avez be- » ſoin; car je vis bien hier au ſoir que » vous étiez fatigué ». C'eſt l'uſage parmi les Européens de leur faire dans ces occaſions quelques préſens; & l'on ne doit jamais marcher, ſans avoir de quoi leur en faire. On ſe munit donc de quelques petites marchandiſes, telles que des couteaux, des ciſeaux, des petites pincettes à tirer le poil, (ils ſont dans l'uſage, hommes & femmes, de s'arracher le poil de toutes les parties du corps, les ſourcils ſeuls exceptés), des peignes, de petits miroirs, des bracelets, de petits grains & des boutons de verre, enfin des hameçons pour la pêche.

On pourroit peut-être douter de cette conduite des Brasiliens à l'égard des Etrangers ; mais on en sera aisément convaincu, quand on sçaura que ces hommes, que nous traitons de barbares, à cause de leur cruauté envers leurs ennemis, ne sont Anthropophages qu'à l'égard de leurs ennemis déclarés ; qu'ils portent une grande affection à leurs amis, & à leurs alliés ; & que pour garantir ceux-ci du moindre déplaisir, ils se feroient hacher en pieces.

Ce n'est pas envers les étrangers seulement qu'ils sont tendres & affectueux. Dans leurs maladies, les Brasiliens se traitent mutuellement avec des attentions, & des égards si humains, que s'il est question d'une plaie, le voisin se présente aussitôt pour succer celle du malade, & tous les offices de l'amitié sont rendus avec le même zele.

La Religion n'a cependant point de part aux idées des Brasiliens. Ils ne connoissent aucune divinité (*a*) ; ils n'adorent

(*a*) Remarquons qu'ici Dom Pernetty ne fait que citer le voyageur Léry ; au reste, quand le philosophe le plus judicieux me diroit sur ce sujet, *j'ai vu*, je ne le

rien, & leur langue n'a pas même de terme qui exprime le nom ou l'idée d'un Dieu. Dans leurs fables on ne trouve rien qui ait du rapport à leur origine, ou à la création du Monde. Ils ont seulement quelque histoire, qui semble rappeller l'idée d'un déluge qui fit périr tout le genre humain, à la réserve d'un frere & d'une sœur, qui repeuplerent la terre. Ils attachent quelques idées de puissance au tonnerre, qu'ils nomment *Tupan*, puisqu'ils le craignent, & croient tenir de lui la science de l'Agriculture. Il ne leur tombe pas dans l'esprit que cette vie puisse être suivie d'une autre, & ils n'ont point de termes qui expriment le Paradis ni l'Enfer. Il semble cependant qu'ils pensent qu'il reste quelque chose d'eux après leur mort; car on leur entend

---

croirois pas encore; car la nature est plus sacrée pour moi que le témoignage même du genre humain.

Il en est des athées dans l'ordre moral, dit un philosophe moderne, comme des monstres dans l'ordre physique, il est aussi impossible qu'un grand nombre de personnes s'accordent à nier l'existence de Dieu, qu'il l'est, qu'une mere engendre constamment des enfans à deux têtes; un peuple d'athées contredit plus les loix de la nature qu'un peuple d'hermaphrodites. *Philosophie de la Nature*, tom. *I*, pag. *98*. *Note de l'Editeur.*

dire que plusieurs d'entre eux ont été changés en *Génies* ou *Démons* qui se réjouissent, & s'amusent à danser dans des campagnes charmantes, & plantées de toutes sortes d'arbres (*a*).

Les Indiens du Brésil aiment passionnément les chiens de race Européenne, & ils les élevent pour la chasse. Ceux du pays, quoique semblables aux nôtres, conservent toujours un caractere sauvage & carnacier. Un Portugais nous en avoit fait présent de deux, l'un élevé & déjà grand, l'autre encore si jeune qu'il marchoit à peine. On fut obligé de se défaire successivement de l'un & de l'autre; parce que l'on s'apperçut que, malgré les corrections, ils étoient acharnés contre les brebis & les poules. Le Gouverneur avoit donné à M. de Bougainville deux chiens de chasse, n'ayant que quatre mois, & de la plus belle race Portugaise connue.

(*a*) Accordez, si vous le pouvez, cette idée confuse de l'immortalité de l'ame, & cette espece d'intelligence suprême donnée au tonnerre, avec un athéisme parfait. J'affirme avec connoissance de cause que tous les Voyageurs qui ont vu des peuples d'athées, ont été contradictoires. *Note de l'Editeur.*

Arrivés aux Isles Malouines, ils arrêtoient naturellement, & sans avoir reçu aucune instruction. M. de Bougainville les a conduits en France, & en a fait présent à un Seigneur de la Cour.



CHAPITRE VII.

Route de l'Isle de Sainte-Catherine à Monte-Video.

LE jeudi 15 Décembre, nous nous embarquâmes pour la reconnoissance des Isles Malouines; le temps varia beaucoup dans notre route, & je charmai l'ennui du voyage, en étudiant les singularités de l'Histoire Naturelle.

Pendant la traversée, je vis plusieurs de ces oiseaux que les Marins nomment Dadins, & des *Quebranta-huessos* ou Moutons. Un de ces derniers s'étant un jour trop approché du bord, on le tua d'un coup de fusil, & on alla le pêcher.

On est persuadé, sur la mer du Sud, que le Quebranta-huessos ne se montre qu'un ou deux jours avant la tempête. Mais nous en avons vû une grande quantité dans les temps les plus sereins, sans que la tempête soit venue ensuite. On répete le même conte sur les *Alcyons*, qu'on nomme aussi *Puans*, soient qu'ils

puent en effet, ſoit par la raiſon que l'on n'aime pas à les voir, étant regardées comme des oiſeaux de mauvais augure. J'avoue cependant que nous n'avons jamais vû des Alcyons, ſans qu'un gros temps ne ſoit ſurvenu.

On voit les Quebrànta-hueſſos s'abaiſſer & ſe ſoutenir à fleur d'eau, effleurer les lames, & en ſuivre tous les mouvements, ſans paroître remuer les aîles, qu'ils tiennent toujours développées & étendues; quand ils ne ſe repoſent pas ſur les lames, ils voltigent au-tour & très-près des Navires.

Cet oiſeau n'a pas le corps plus gros qu'un fort chapon; mais les plumes longues & ſerrées, dont il eſt couvert, le font paroître gros comme un coq-d'Inde. Son col eſt court & un peu courbé; ſa tête groſſe, & ſon bec fort ſingulier. Je l'ai peint, & on le voit dans la *Pl.* VIII. *fig.* 3.

Ce bec eſt comme diviſé en quatre ou cinq pieces Il a la queue courte, le dos élevé, les jambes baſſes, les pieds noirs & palmés; il a trois doigts ſur le devant, & un quatrieme très-court ſur le derriere;

lesuns & les autres armés d'ongles noirs, émoussés & peu longs.

Il y a des Quebranta-huessos de plusieurs especes. Les uns ont le plumage blanchâtre, tacheté de brun obscur, ou de roux; d'autres ont la poitrine, le dessous des aîles, la partie inférieure du col, & toute la tête d'une grande blancheur, mais le dos, le dessus des aîles & la partie supérieure du col, d'un rouge brun; moucheté de quelques marques d'un gris bleuâtre. Tel étoit celui que nous avons tué. Peut-être ne different-ils que par le sexe, & non par l'espece. Ils ont tous les aîles fort longues. Celles du nôtre, avoient sept pieds deux pouces, depuis l'extrémité des plumes d'une aîle, jusqu'au bout des plumes de l'autre. On les trouve à plus de 300 lieues éloignées de toute terre; & l'on ne sçait pas quelles sont les retraites d'où ils viennent, & où ils font leurs nids.

Le 22, nous entrâmes dans la riviere de la Plata, & nous reconnûmes l'Isle Lobos, qui se présente comme dans la *Planche* VI. *fig.* I. On l'a ainsi nommée à cause des loups marins qui y sont en abondance: nous mouillâmes auprès de l'Isle de Mal-

donade pour y faire eau, & avoir des vivres. Le Commandant du Fort accueillit très-gracieusement nos députés, & leur accorda toutes leurs demandes.

Toute la côte de l'Isle, présente des Dunes de sable basses, & il n'y paroît dans l'éloignement que quelques hauteurs, appellées les montagnes des Maldonades, éloignées de la côte de quelques lieues. On n'y voit point d'arbres, mais beaucoup de troupeaux de très-gros bœufs & de chevaux. L'argent & les peaux de bœufs sont aussi tout le commerce du pays de la Plata.

Nous nous occupâmes beaucoup de la pêche dans ce parage, & avec succès; car à peine la ligne étoit-elle à la mer, qu'on la retiroit avec un poisson pris: souvent on prenoit autant de poissons, qu'il y avoit d'hameçons à la ligne. Il n'y en avoit que de quatre ou cinq sortes. Les uns étoient ceux que les Espagnols nomment *Viagrios*, & nos Marins *Machoirans*. Les autres étoient des *Carandes* ou *Carangues*, des *Rouffettes*, des *Demoiselles* & des *Requins*. Nous pêchâmes une Rouffete, une Demoiselle & deux petits Requins.

Le Machoiran a le ventre plat, & quelques barbes, comme le Barbillon ; la tête grosse, la peau couverte de petites écailles brunes, & presque imperceptibles, à peu-près comme celles de la Tanche ; à la racine des nageoires, & proche de la tête, est une arrête taillée en forme de scie, dont les dents sont inclinées du côté du corps. Cette arrête est aussi longue que la nageoire, & a les mêmes mouvements. Lorsque ce poisson veut se défendre des autres poissons, ou du pêcheur, il dresse ces arrêtes, & les enfonce dans le corps des autres poissons, dans la main de celui qui le pêche, même dans le bois, s'il le peut, & y demeure attaché. Cette piqûure est venimeuse. Aussi les pêcheurs se tiennent-ils sur leur garde, quand ils pêchent. J'ignore s'il y en a de plus gros que ceux que nous avons pris. Le plus fort avoit un pied & demi de longueur sur quatre pouces de large. Ce poisson est d'un excellent goût.

On pêcha aussi à la fois une si grande quantité d'une espece de *Bar*, qu'on en fournit tout l'équipage pendant deux jours, & qu'on prit le parti de saler le

reſte, & de le faire ſécher de la façon dont on prépare la Morue ſeche, ou Merluche, à Terre-Neuve. Le plus gros de ces Bars étoit de la groſſeur & de la grandeur du Machoiran. La Rouſſete & la Demoiſelle ſont des eſpeces de Requins; ils leur reſſemblent tellement, qu'à la figure il eſt aiſé de s'y méprendre: elles ont environ deux pieds & demi de longueur.

Le 24, dans le temps que nous appareillions pour Monte-video, il s'éleva un orage des plus violents; on ne peut rien voir de plus beau que le ſpectacle que nous préſentoient les éclairs continuels & ſans nombre, qui s'élançoient d'entre les nuages, à meſure qu'ils montoient ſur l'horizon. Le Ciel étoit tout en feu; & le feu d'artifice le mieux composé, le mieux nourri & le plus varié, n'a rien de comparable à ce que l'horizon nous a préſenté pendant une heure. Nous ne ſoupçonnions pas alors que nous en verrions dans peu un autre bien moins ſatisfaiſant. Mais notre Capitaine, qui en connoiſſoit mieux le danger & les ſuites, s'occupoit pendant ce tems-là à nous

en mettre à couvert. Il fit hâler toutes les vergues au vent, & les amena, ainsi que les mâts de hune & les perroquets; toutes les voiles furent aussi carguées & pliées.

Nous comptions que l'orage passeroit à côté de nous: il paroissoit en effet en prendre le chemin; mais en un instant le vent le plus impétueux nous assaillit; les éclairs & le tonnerre nous gagnerent, & on eut toute la peine du monde à dégréer le mât du petit perroquet. Toutes ces précautions prises, nous restâmes sur nos deux cables à lutter toute la nuit contre l'impétuosité de ce vent & les mugissements d'une mer extrêmement irritée, qui menaçoit à chaque instant de nous submerger.

Dans le pays on nomme ce vent *Pamperos*, parce qu'il vient des plaines des Pampas, au-delà de Buenos-Ayres. Ces plaines s'étendent jusques aux Cordillieres, qui les séparent du Chili. Elles ont trois cents lieues au moins, sans aucun bois, ni hauteur qui puisse briser la fureur de ce vent. Il enfle la riviere de la Plata, dont il éleve les vagues comme des mon-

tagnes, & fait périr ſouvent les navires qui s'y trouvent, en les faiſant échouer ſur la côte voiſine oppoſée au vent. Le mouillage où nous étions eſt des plus mauvais, par la proximité de l'Iſle de Maldonat, & des côtes qui l'environnent, toutes bordées de roches & d'écueils. Un Navire Anglois, chargé de piaſtres, ou pieces de huit, s'y perdit il y a trente ans. Les habitants de l'Iſle voiſine de l'endroit où il ſe briſa, cherchent encore aujourd'hui à ſauver une partie de cette Cargaiſon. Ils en avoient pêché avec la drague, deux mille quatre cents, la veille de notre arrivée.

Le vent Pamperos eſt beaucoup plus fréquent en hiver qu'en été, & ſoufle toujours avec violence; ce qui rend en tout temps Rio de la Plata un lieu de relâche très-dangereux. Il n'eſt bon que pour le commerce des piaſtres & des bœufs, dont les plus gros s'y vendent cinq pieces de huit, ou vingt-cinq livres de notre monnoie. Pour l'ordinaire, leur prix eſt de trois piaſtres, ou quinze livres. Il eſt très-difficile d'y faire du bois, tant parce qu'il y eſt extrêmement rare, que

parce que le peu qui s'y trouve eſt le long des rivieres, ſeuls endroits où ſe retirent les tigres, les léopards & les autres bêtes féroces, qui y ſont en grand nombre, beaucoup plus cruels & plus gros que ceux d'Afrique & des Indes Orientales. On trouve depuis Maldonat & Monte-video, juſqu'à Buones-Ayres, des figues & des pêches.

Le 25, l'impétuoſité du Pamperos ſe ſoutint pendant la nuit avec la même fureur; cependant malgré le roulis & le tangage continuels qui ſembloient conjurés pour nous tourmenter, je dormois aſſez profondément, lorſque je fus réveillé tout-à-coup par une ſecouſſe affreuſe que reçut le Navire, & qui le fit craquer dans toutes ſes parties, comme s'il ſe briſoit ſur des rochers. Il étoit près de cinq heures du matin. Je ſaute de mon lit, j'ouvre ma fenêtre, & je demande au Timonnier ſi nous avons touché à quelques roches. Non, me dit-il, nous n'y ſommes pas encore; mais nous chaſſons & nous y allons grand train. Le cable de notre ſeconde ancre mouillée a manqué; l'autre eſt dérapée. C'eſt la cauſe de la ſe-

couſſe violente que nous venons de ſentir. Notre reſſource eſt dans notre grande ancre que l'on vient de laiſſer tomber.

Je m'habille ; je vais ſur le gaillard, & je vois en effet que nous avions tellement chaſſé, que la côte ſur laquelle le vent & les vagues nous pouſſoient, ne me parut pas éloignée d'une demi-lieue. On redouble d'attention ; & en faiſant la maneuvre, une poulie ſe caſſe, un des éclats va frapper le front d'un matelot qui perd connoiſſance ; tous ces déſaſtres nous inquiétoient, mais heureuſement, le plus grand n'eut point de ſuite ; le bleſſé mourut quelque jours après, mais la mer ſe calma.

Pendant la tempête, la mer fut agitée juſques dans ſon fond ; deux heures après que la tourmente eut commencé, la mer ſe creuſa de maniere qu'on auroit dit que nous allions toucher le fond ; les lames alors étoient ſi courtes, qu'elles ne nous laiſſoient pas le temps de reſpirer. Je vis plus d'une fois le bout de la vergue du grand mât plonger trois pieds ou environ dans la lame, dont ſouvent une partie tomboit ſur le pont. Notre poſition

devenoit encore plus dangereuse par la proximité de la côte. Nos Officiers Marins, tous gens habiles, qui avoient commandé des Navires & des Corsaires, sentoient si bien le péril qui nous menaçoit, que la plûpart pensoient déjà aux moyens de se sauver du naufrage. Le danger leur parut même si pressant, que l'on avoit déjà disposé les canons en chapelet, pour suppléer aux ancres en cas que les cables vinssent à casser. Nous en fumes quittes pour la peur; le 28, nous mouillâmes dans la baie de Monte-video.



CHAPITRE VIII.

Relâche à Monte-video, & Digreſſion ſur les Jéſuites.

SUR le point d'entrer dans la baie, le Capitaine d'un Navire Eſpagnol nommé *la Sainte-Barbe*, vint de la part du Gouverneur du pays, nous offrir ſes ſervices, & nous ſervir de pilote ; grace à ſon induſtrie, nous entrâmes ſans danger, & nous ſaluâmes la citadelle de douze coups de canon, qui nous furent rendus coup pour coup.

Dans les premiers jours de notre relâche, on ne fut occupé que des arrangemens à prendre avec le Gouverneur de *Monte-video*, pour nous concilier avec lui pendant notre ſéjour. Il parut d'abord trouver beaucoup de difficultés, tant à nous permettre la pêche le long de la côte, qu'à y laiſſer aborder notre chaloupe & notre canot. Il exigeoit qu'au préalable on lui donnât avis toutes les fois que l'on voudroit les envoyer à terre, afin qu'il mît

des gardes dans l'endroit où ils aborderoient, pour nous empêcher de faire le commerce.

N'imaginant pas trouver ces difficultés, dès le surlendemain de notre mouillage on avoit expédié notre petit canot pour pêcher au bas du Mont. Le Gouverneur qui en fut averti, donna ordre à deux dragons de la garnison de s'y transporter & de saisir hommes, canot & marchandises, si l'on en avoit débarqué. MM. de Bougainville, de Nerville, Guyot & moi, arrivâmes au Gouvernement un instant après cet ordre donné, dont on fit part à M. de Bougainville. Le Gouverneur, qui craignoit sans doute de ne pas bien s'exprimer en françois, parloit en langue espagnole, & avoit pour interprete un Provençal établi dans la Ville depuis une quinzaine d'années. Ce Provençal nous rendit les intentions du Gouverneur, de maniere à nous faire entendre qu'il n'étoit pas disposé à nous rendre tous les services qu'il nous avoit offerts, & que nous avions lieu d'espérer de lui. Ce n'étoit cependant pas sa façon de penser; & il nous prouva des senti-

mens bien contraires dans la ſuite de la conférence.

Cet ordre, qui ſembloit confirmer l'interprétation du Provençal, étonna M. de Bougainville ; il en témoigna ſon reſſentiment à M. le Gouverneur. Monſieur, lui dit-il, « il eſt bien dur pour des François » de trouver chez les Eſpagnols leurs » amis, des difficultés qu'ils n'ont pas » trouvées chez les Portugais avec qui ils » étoient en guerre il y a deux jours ; je » vais mettre à la voile, & j'en donnerai » avis au Roi mon Maître ». Le Gouverneur répondit que ſon intention n'étoit pas de nous déſobliger ; mais que les loix & les ordres de ſa Cour étoient de ne laiſſer faire aucun commerce aux navires qui n'étoient pas Eſpagnols, ou autoriſés de ſa Cour pour cet effet, ni même à ceux de ſes compatriotes qui ne ſeroient que les Agents des autres nations ; qu'une frégate de la Compagnie des Indes, ayant mouillé trois ans auparavant dans le même port, n'avoit fait aucune difficulté de ſe ſoumettre à ce qu'il venoit de propoſer. Il y a une grande différence, répliqua M. de Bougainville, entre une frégate

marchande & une frégate de guerre du Roi. Nous n'avons aucunes marchandises ; & nous ne sommes venus que pour prendre des rafraîchissemens, & attendre la frégate le Sphinx, dont nous nous sommes séparés, & à laquelle nous avons donné rendez-vous dans Rio de la Plata. — Dès que vous me répondez que l'on ne débarquera pas de marchandises ; vous êtes maître de venir à terre & d'y envoyer toutes les fois que vous voudrez. Mais l'usage établi étant d'envoyer un Soldat par-tout où les canots mettent à terre, ne trouvez pas mauvais, je vous prie, que je m'y conforme : c'est pour votre tranquillité & pour la mienne ; car je ne veux pas que ma Cour ait rien à me reprocher. D'ailleurs vous pouvez compter sur la droiture de mes intentions ; car, indépendamment des ordres que j'ai de traiter les François avec les mêmes égards que les Espagnols, j'y suis porté d'inclination. Ainsi de part & d'autre on adoucit le ton, & la querelle se termina par des complimens.

Le Gouverneur pria ensuite M. de Bougainville de lui permettre de prendre co-

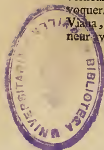
pie des ordres que le Roi de France lui avoit donnés pour le commandement de nos deux frégates; parce qu'il étoit obligé de l'envoyer à la Cour d'Eſpagne, avec le procès verbal de notre mouillage. M. de Bougainville l'accorda très-volontiers: le reſte de la conférence ſe tint ſur le ton de bienveillance, & l'on ſe quitta bons amis.

Le Gouverneur avoit plus d'une raiſon d'agir ainſi: il nous en dit quelques-unes; les autres ne furent pas difficiles à deviner. Don Joſeph-Joachim de Viana (c'eſt le nom de ce Gouverneur) âgé actuellement, (en 1763), d'environ quarante-huit ans, Chevalier de Calatrave, Brigadier des Armées de Sa Majeſté Catholique, fut chargé par le Roi d'Eſpagne, du commandement des troupes envoyées au Paraguay contre les Indiens, qui à l'inſtigation, dit-on, des Peres Jéſuites, deſpotes dans ces contrées, s'étoient révoltés, & refuſoient de ſe ſoumettre aux arrangemens pris par les Cours d'Eſpagne & de Portugal, pour fixer les limites de leurs poſſeſſions reſpectives. Don de Viana ſe comporta en ſujet fidele, & toutes ſes opérations eurent un heureux ſuccès, malgré les obſta-

cles de toutes eſpeces que lui oppoſerent les Jéſuites. Ce n'étoit pas le moyen d'acquérir leur bienveillance, auſſi devinrent-ils ſes ennemis irréconciliables; le Gouverneur le ſçavoit bien, & il n'en devint pas plus politique (*a*).

Ces Religieux militaires ont à Montevideo un hoſpice où réſident deux Prêtres & un Frere Lai, qui, ainſi que leurs affidés, ont toujours les yeux ouverts, pour épier ce qui ſe paſſe, & éclairer la conduite du Gouverneur. Celui de Buenos-ayres, qui eſt Gouverneur général du Paraguay, favoriſe en tout la ſociété, & ne ſe fait pas de ſcrupule d'être leur eſclave, pour ſervir d'inſtrument à leur vengeance. Informés de la méſintelligence

(*a*) A notre retour à Paris, M. de Grimaldi, Ambaſſadeur d'Eſpagne en France, fit beaucoup de queſtions à M. de Bougainville ſur la conduite que ce Gouverneur tint à notre égard. Ce Commandant ayant par ſes réponſes rendu juſtice à la probité de Don Joſeph de Viana, & à ſon dévouement à ſon Prince, l'Ambaſſadeur avoua que les Jéſuites & leurs amis avoient envoyé à Madrid des mémoires à la charge de ce Gouverneur pour le deſſervir auprès du Roi, & le faire révoquer. M. de Grimaldi dans la ſuite a juſtifié Don de Viana, & les Gazettes nous ont appris que ce Gouverneur avoit été continué.



qu'ils ont peut-être ſuſcitée entre ces deux Gouverneurs, ces Peres ne manqueroient pas d'informer celui de Buenos-ayres des démarches répréhenſibles de Don de Viana, s'il étoit capable d'en faire : & celui-ci en eſt très-perſuadé. Homme eſtimable par toutes ſortes d'endroits ; homme d'eſprit, plein de connoiſſances dans l'art militaire, rempli de probité, n'ayant rien de la hauteur que l'on reproche quelquefois aux Eſpagnols, il s'eſt acquis l'eſtime & la conſidération de tous ceux qui le connoiſſent. Il n'y a qu'une voix ſur ſon compte, & les Jéſuites même ſont contraints de lui donner leur ſuffrage, du moins en public.

Ces Peres ſont plus de ſoixante dans leur Maiſon de Buenos-ayres. L'hoſpice de Monte-video n'eſt qu'une petite Maiſon, ſans apparence, diſtinguée de celles des autres habitants par une petite cloche placée dans une arcade de trois pieds ou environ de hauteur, élevée ſur un des bouts du comble de la maiſon. Je n'en ai pas vû l'intérieur, quoique ces Peres m'ayent fait ſolliciter deux ou trois fois d'aller les voir. Le Provençal, dont j'ai

parlé, m'en fit la premiere propofition chez le Gouverneur, & j'y donnai les mains. Un Officier Efpagnol qui étoit préfent, en avertit M. de Bougainville, & lui repréfenta qu'il ne convenoit pas que des François allaffent voir les Jéfuites, après ce qui étoit arrivé depuis peu à Buenos-ayres. Il raconta le fait à M. de Bougainville, & m'ayant enfuite pris à part: Vous êtes bon François, me dit-il, & vous venez de promettre d'aller voir les Peres Jéfuites! Je vais vous inftruire d'un fait qui fuffira pour vous en détourner; c'eft qu'il y a environ fix femaines, qu'un Jéfuite prêchant à Buenos-ayres, s'eft répandu en invectives contre le Roi de France, contre celui de Portugal, la République de Genes & les autres Puiffances qui ont puni les intrigues de la Société. J'étois du nombre des auditeurs, & l'indécence de cette déclamation me révolta. Que penfez-vous de cette témérité ? Je promis de ne pas aller aux Jéfuites, & j'ai tenu parole.

Deux jours après, j'eus occafion d'éclaircir la vérité de cette anecdote. Je m'en informai de deux Officiers Efpa-

gnols qui parloient bien la langue françoise, & qui devoient s'embarquer sur la Frégate la Ste Barbe, pour retourner en Espagne. L'un étoit Colonel, l'autre Capitaine. Celui-ci se nommmoit *Simoneti*. Ils me confirmerent le fait successivement, & ajouterent, que comme le Gouverneur général protege les Jésuites, il ne tint aucun compte de ce Sermon téméraire ; mais que des personnes de distinction, de probité reconnue & titrées, en firent dresser un procès-verbal, qu'elles envoyerent à la Cour d'Espagne, & qu'eux-mêmes, Officiers, étoient chargés d'en porter un double à la même Cour (*a*).

(*a*) Ces deux Officiers sont partis de Monte-video le même jour que nous. La frégate sur laquelle ils sont, est commandée par Don Pedre de Flores, & chargée de 15 à 1800000 piastres, de quarante & tant de mille de cuirs de taureaux & de beaucoup d'autres marchandises. Elle étoit partie de Cadix en 1755 pour la Guinée, armée pour le compte des Anglois, & devoit transporter des Negres à Buenos-ayres; mais n'ayant pas trouvé au Capverd le Navire Anglois, qui devoit les lui fournir, Dom Pedre de Flores continua sa route & se rendit à Rio de la Plata. Il y étoit resté depuis ce temps-là, ou à Montevideo, pour ne pas courir les risques d'être pris par les Anglois pendant la guerre derniere. Sur les observations

Deux ou trois jours après cette converſation, j'allai voir un Eccléſiaſtique, Aumônier d'une frégate Eſpagnole mouillée dans le Port de Buenos-ayres depuis cinq mois ; je le ſçavois très-porté pour les Jéſuites. On diſoit même aſſez hautement qu'il étoit envoyé d'eux à Monte-video, pour acheter tout ce qu'il pourroit des pacotilles qui ſe trouveroient ſur notre frégate. Il fit en effet emplette de tout ce qu'on voulut lui vendre.

Après le premier ſalut, il me demanda pourquoi je n'avois pas été voir les Peres Jéſuites, qui m'en avoient fait prier, & à qui je l'avois promis. Il eſt vrai, je l'avois promis, lui dis-je ; mais on m'a aſſuré qu'un de ces Peres a, depuis peu, très-mal parlé du Roi de France mon Maître, dans un Sermon qu'il a prêché à Buenos-ayres ; & ſi ce fait eſt vrai, il ne convient pas à un bon François comme moi, d'aller voir les confreres d'un Prédicateur téméraire. Vous étiez ſans doute

---

qu'il avoit recueillies pour faire la carte de cette riviere ; & ſur nos propres obſervations, a été rédigée la carte qui forme la Planche V.

à ce Sermon, ajoutai-je. — Oui, j'y étois; il eſt vrai que ce Pere ménagea peu ſes termes. — Que dit-il donc en particulier du Roi de France ? — Qu'il eſt un tyran & un perſécuteur de l'Egliſe. Mais il faut leur pardonner : c'eſt l'effet du reſſentiment qu'ont ces Peres de leur expulſion de France.

A peine eut-il fini, que deux des trois Jéſuites de Monte-video entrerent dans la chambre où nous étions. Après nous avoir ſalués, un des deux Jéſuites m'adreſſa la parole, & me témoigna ſa ſurpriſe ſur ce que je ne m'étois pas rendu à leur hoſpice : j'en ai dit la raiſon à M. l'Abbé, lui répondis-je ; & il pourra vous la dire. — Oh ! je n'en ſuis pas ſurpris; je ſçai que les Bénédictins ne penſent pas bien, & qu'ils ne ſont pas de nos amis. — Vous vous trompez, lui dis-je ; s'ils ne penſoient pas bien, ils ſeroient de vos amis. Ma réponſe ne fut pas de ſon gout ; il n'ajouta pas un mot, nous fit la révérence, & ſe retira.

Les Jéſuites ne ſont pas hommes à ſe rebuter pour une épigramme, ils cher-

cherent à se lier encore avec nos François; un soir M. de Belcourt, qui avoit pris un logement dans la ville, se trouva dans la compagnie d'un homme inconnu, peut-être déguisé, & qui parloit un françois-gascon. Suscité vraisemblablement par les Jésuites, qui s'étoient déjà informés des gens de nos frégates, de la réputation militaire de M. de Belcourt; cet homme lui proposa d'aller servir au Paraguay, pour y former les Troupes. Afin de l'y déterminer, il lui promit de la part des Jésuites, les plus grands avantages. M. de Belcourt feignit d'y donner les mains, sans cependant s'engager en rien; & dès le lendemain, il en fit part à M. de Bougainville. Celui-ci répondit que la politique pourroit y trouver son avantage: que s'il vouloit, par cette même politique, se sacrifier pour le bien de l'Etat, il seroit peut-être à propos d'écouter ces propositions. M. de Belcourt lui dit alors, qu'en cas qu'il prît ce parti, il faudroit que lui, M. de Bougainville, lui donnât un Certificat, comme il n'y alloit que de son consentement, & pour le bien présumé de l'Etat.

Le

Le lendemain, le même inconnu renouvella à M. de Belcourt les mêmes propoſitions avec plus d'inſtance, lui diſant de ſe déterminer promptement: qu'il ne devoit pas s'inquiéter de prendre ſes hardes & ſes effets ; qu'on lui fourniroit tout ce qui lui étoit néceſſaire ; & que, pour que le Gouvernement Eſpagnol n'en eût aucune connoiſſance, on le conduiroit par des chemins inconnus juſqu'au lieu où on l'établiroit. M. de Belcourt lui demanda quels étoient le lieu & les avantages propoſés ; mais l'inconnu n'ayant rien voulu déterminer, & même pour mieux cacher ſon jeu, ſans doute, lui ayant parlé ſur un ton peu favorable aux Jéſuites, M. de Belcourt lui déclara qu'il ne ſe rendoit pas à ſes ſollicitations. Mais, comme il avoit à craindre le retour, il ſe tenoit ſur ſes gardes. Le ſoir même, à l'entrée de la nuit, il ſe trouva tellement ſerré de près par trois hommes, qu'il ſe crut obligé de tirer ſon épée, & de la porter hors du fourreau, pour ſe faire paſſage, s'ils l'avoient entouré : ce qu'ils ne firent pas. Je tiens cette

aventure de M. de Belcourt lui-même ; & il m'a permis de la publier.

Je terminerai ce que j'ai à dire ſur les Jéſuites par quelques réflexions ſur l'ouvrage de M. Muratori ſur le Paraguay.

Cet Auteur n'a travaillé que ſur les Mémoires que lui a fournis la Société ou des amis de ces Religieux, gens intéreſſés à ne pas inſtruire le public de tout ce qui s'y paſſe. Des Officiers Eſpagnols pleins de probité, envoyés par la Cour de Madrid au Paraguay, dans le temps des partages des poſſeſſions reſpectives des Cours d'Eſpagne & de Portugal, m'ont aſſuré que tous les Imprimés qu'ils ont vû ſur la conduite des Jéſuites dans ce Pays-là, tant à l'égard des Indiens, que par rapport aux intérêts de ces deux Couronnes, étoient écrits même avec beaucoup de ménagements pour les Jéſuites ; qu'un de ces Peres, l'un des principaux de ce Pays-là, avoit fait en ſa préſence la réponſe ſuivante, à un des Officiers généraux Eſpagnols, qui lui témoignoit ſa ſurpriſe des obſtacles que ſa Société oppoſoit à l'exécution des arran-

gements concertés & arrêtés entre les deux Cours : *J'ai bien plus lieu d'être étonné de ce que les deux Rois s'avisent de faire des arrangements, pour partager un Pays qui ne leur appartient pas. Nous seuls Jésuites l'avons conquis ; nous seuls avons droit d'en disposer, de le garder & de le défendre envers tous & contre tous.* Je laisse à penser quelle doit être la conduite des Jésuites, avec de tels principes. Il est certain que les Indiens du Paraguay n'obéissent qu'aux Jésuites, soit en paix, soit en guerre. Dernierement, lorsque les Espagnols ont assiégé & pris sur les Portugais la Colonie du Saint-Sacrement, qui est à une trentaine de lieues de Monte-video, les Espagnols avoient à leur secours environ mille Indiens, à la tête desquels étoit un Pere Jésuite, qui les commandoit en chef, & sans les ordres duquel ces Indiens n'auroient pas fait un pas, ni tiré un seul coup de fusil. M. le Gouverneur de Monte-video, qui commandoit les Espagnols, & plusieurs autres Officiers qui s'étoient trouvés à cette attaque, m'ont dit qu'ils étoient obligés de concerter les opéra-

tions de la campagne avec le Pere Jésuite, qui donnoit ensuite ses ordres en son nom aux Indiens, campés séparément des Espagnols.

(Tous ces faits justifient assez les puissances qui ont brisé le despotisme de la Société ; si cependant ces puissances ont besoin d'être justifiées).



CHAPITRE IX.

Réunion du Sphinx & de l'Aigle.

LE Samedi 31, nous apperçûmes un navire en pleine mer, & on jugea d'abord à la route qu'il faisoit, qu'il alloit à Buenos-ayres. Mais, comme nous attendions de jour à autre la corvette le Sphinx, à laquelle le rendez-vous étoit donné à Rio de la Plata, on soupçonna bientôt que c'étoit elle. A mesure que le navire s'avançoit, on l'observa avec plus d'attention; & enfin l'on se confirma dans cette idée agréable; M. de Bougainville expédia aussi-tôt la chaloupe, pour leur faire remonter sans danger la riviere; on donna aux Officiers qui la montoient, des fusées & de la poudre pour exécuter les signaux, & ils partirent sur les sept heures. Cependant la nuit devint noire, les vents contraires & la mer grosse; de maniere que n'ayant pas apperçu leurs signaux, nous tombâmes dans de grandes inquiétudes. Le Sphinx nous avoit recon-

nu ; & pour ne pas nous perdre de vûe, il ne faisoit que louvoyer & faire des bordées ; ce qui, joint à l'obscurité, empêchoit notre chaloupe de l'aborder. Elle y parvint à minuit. Alors le Sphinx mouilla, & le lendemain premier jour de l'an, nous le vîmes appareiller.

On peut juger de la joie que sa présence nous causa après deux mois & plus de séparation. On avoit prévenu M. de la Giraudais de l'erreur des Cartes sur la position des côtes du Brésil ; mais quoique nous fussions sur nos gardes, peu s'en étoit fallu que nous n'eussions échoué sur un banc qui n'est pas marqué dans les Cartes Françoises. Ce banc se trouvoit sur sa route, comme il s'étoit rencontré sur la nôtre : les Abrolhos n'ont pas aussi sur les Cartes toute l'étendue qu'elles ont en effet ; tout cela nous fournissoit de grands motifs d'être inquiets du retard de son arrivée, sur-tout après le séjour que nous avions fait à l'Isle Sainte-Catherine.

Sitôt que le Sphinx eut mouillé, M. de la Giraudais vint à notre bord dans notre chaloupe, & nous dit qu'il avoit été contraint de relâcher à *Togny*, sur la

côte du Bréſil ; parce que, malgré la défiance qu'ils avoient eu des Cartes, ils avoient touché aux Abrolhos dans le tems qu'ils penſoient en être encore éloignés au-moins de trente lieues. Ils ſe trouverent deſſus au milieu de la nuit ; heureuſement le temps étoit calme, & la roche ſur laquelle ils toucherent, étoit de pierre argilleuſe.

Le Sphinx s'étant arrêté ſur cette roche, ceux qui le montoient, pour éviter les ſuites malheureuſes du naufrage, mirent à la hâte la chaloupe & le canot à la mer ; & après avoir bien viſité le navire, ils revinrent un peu de leur inquiétude, lorſqu'ils virent qu'il n'étoit pas endommagé.

Autre embarras. Il falloit tirer le Sphinx de deſſus cette roche : dès que le jour parut, ils ſe virent environnés de ſemblables écueils ; & à un demi-quart de lieue ils apperçurent un navire ſans mât, & ſur le côté. Jugeant alors qu'étant ſur les Abrolhos, ils n'étoient pas beaucoup éloignés de terre, M. de la Giraudais expédia le bateau vers la côte, pour avoir du ſecours. Ils rencontrerent pluſieurs Pi-

rogues de pêcheurs Negres & Indiens. On leur parla la langue Portugaiſe, & ſix d'entre eux conſentirent d'aller à bord du Sphinx, où on les traita bien. Ils promirent tous les ſecours qui étoient en leur pouvoir. On en garda deux, & l'on renvoya les quatre autres dans le bateau, pour chercher leurs camarades de la côte. Le lendemain ils revinrent accompagnés d'un grand nombre de Pirogues. Avec leur ſecours on vint à bout de dégager le Sphinx de deſſus la roche, après qu'elle s'y fut repoſée trois jours de ſes fatigues. M. de la Giraudais en fut quitte pour le batteau de pêche qui ſe perdit. Ces Negres le piloterent juſqu'à *Togny*, où, pendant ſix jours, les habitants le traiterent lui & ſon équipage avec toute l'humanité poſſible, & comme s'ils avoient été du pays même: ces habitants ſont cependant preſque tous Negres ou Braſiliens.

M. de Bougainville, les principaux Officiers & moi, nous partîmes du Port pour aller à la rencontre du Sphinx; nous avions déjà fait les trois quarts du chemin, lorſqu'un vent du Sud-Eſt s'éleva

avec assez de force pour nous engager à forcer de rames, afin d'arriver à bord, avant qu'il devînt plus impétueux. Il se fortifia en effet de plus en plus. Chaque nuage qui s'élevoit de l'horison donnoit un nouveau grain toujours plus vif que ceux dont il avoit été précédé. Tous ces assauts réunis qui souleverent beaucoup les eaux, formoient des lames qui grossissoient de plus en plus, & retardoient notre marche. Malgré la mer & le vent contraire, nous avions déja gagné jusqu'à la portée du fusil du Sphinx; mais dans l'obscurité profonde qui régnoit alors, nous ne l'apperçûmes pas, nous ne vîmes qu'un petit bateau qui portoit sur nous. Comme les vagues l'entraînoient de notre côté avec violence, nous reconnûmes bientôt notre petit canot à la merci des vagues, mais personne n'étoit dedans. L'envie de le sauver nous fit changer notre route; nous fumes à sa rencontre, nous le joignimes, jettames deux hommes dedans avec des rames & un grapin, & nous nous disposames à reprendre notre route. Il pouvoit être alors huit heures & demie. Nos efforts furent inutiles

contre la marée, la violence des vagues & de l'impétuofité du vent. Dans l'intervalle que nous avions jetté les deux hommes & les avirons dans le canot, nous avions dérivé de plus de trois quarts de lieue, du côté de l'Isle aux François, fituée tout près de la côte, prefque à l'oppofite de la Citadelle. L'obfcurité nous empêchoit de diftinguer la terre, & à peine diftinguions-nous les fanaux que l'on avoit mis à nos deux frégates.

Voyant donc que nous nous en éloignions de plus en plus au lieu d'en approcher, on fe détermina à porter fur la terre, & l'on gouverna du côté où l'on préfuma que la Ville pouvoit être; car on ne jugeoit de fa fituation que par deux lumieres très-éloignées l'une de l'autre. Les lames qui venoient fe brifer contre le canot, y avoient déjà mis beaucoup d'eau, que nous jettions avec nos chapeaux; nous étions nous-mêmes inondés, & les Canotiers très-fatigués. M. de la Giraudais, après avoir ramé près d'une heure, avoit pris le Gouvernail; nous ne fçavions où nous étions, & nous n'avions point d'eau-de-vie pour nous donner des forces & du

courage. Dans cet embarras, on penſa qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de laiſſer tomber le grapin, pour donner aux Canotiers le temps de ſe repoſer. Nous étions preſque déterminés à paſſer la nuit dans cet état, lorſque M. de la Giraudais crut s'appercevoir que nous chaſſions ſur notre grapin. Il dit au Maître Canotier de mettre la main ſur l'hanſiere, pour juger par le trémouſſement, ſi nous chaſſions en effet. Le Maître Canotier penſa d'abord que le mouvement qu'il ſentoit étoit l'effet des ſecouſſes que le canot recevoit des lames; mais bientôt après il reconnut ſon erreur, & en avertit. On lui dit de ſonder avec la gaffe; il le fit, & ne trouva que trois pieds d'eau, & un fond de roches. On borda les avirons, on leva le grapin, & l'on nagea près d'un grand quart-d'heure, toujours en ſondant, & toujours même fond. Enfin il ſe préſenta un fond de vaſe, & ſept à huit pieds d'eau. On alloit y mouiller, lorſque les Canotiers prévoyant qu'ils ne trouveroient pas là dequoi ſouper, dirent que, puiſqu'ils étoient en train, il falloit continuer & aller coucher à terre. Charmé de voir leur

résolution, on porta sur une lumiere, que l'on imagina être celle du corps-de-garde, placé au seul port où l'on peut descendre.

Un moment après, chacun jettant les yeux de tous côtés pour se reconnoître, nous entrevîmes une goelette, que nous savions n'être pas mouillée fort au large. La vue de ce navire ranima le courage; & l'on fit tant d'efforts, qu'environ une grande demi-heure après, nous abordâmes au port. L'Officier de garde se présenta pour nous reconnoître. Un autre Officier avec notre Maître Canotier furent envoyés pour donner avis au Gouverneur de notre retour à la Ville; parce que nous n'avions pu gagner notre bord. Il nous fit faire son compliment de condoléance, & prier en même temps d'aller souper & coucher chez lui. Bientôt après il parut lui-même, & n'osant le refuser, nous nous acheminâmes au Gouvernement.

Le lendemain nous apprîmes que ces deux hommes que nous avions jetté dans le canot qui se perdoit, avoient eu le bonheur de relâcher dans une petite anse sa-

bloneufe, & que la chaloupe du Sphinx qui avoit couru pour l'atteindre, s'étoit rendue au fond de la baie fans éprouver aucun dommage : ainfi nous en fûmes quittes pour quelques heures d'inquiétude, & l'orage ne fervit qu'à augmenter le plaifir de nous voir réunis.

Cette tempête fe fit fentir avec des fuites plus funeftes à deux portées de canon au large de nos frégates. La foudre tomba fur le navire Efpagnol la Sainte Barbe, qui y avoit été mouiller depuis deux jours, pour être plus à portée de fortir de la riviere au premier bon vent. Il y eut dans ce défaftre un homme tué & quatorze bleffés, outre cela fon mât d'artimon fut fracaffé.



CHAPITRE X.

Des Loix, des Mœurs, & des Coutumes de Monte-video.

MONTE-VIDEO eſt dans un ſens une Colonie nouvelle. Il n'y a pas vingt-cinq ans, qu'on n'y voyoit que quelques caſes. C'eſt cependant le ſeul endroit un peu commode pour le mouillage des navires qui remontent Rio de la Plata. Aujourd'hui c'eſt une petite ville, qui s'embellit tous les jours. Les rues y ſont tirées au cordeau, & aſſez larges pour que trois caroſſes y puiſſent paſſer de front. On en trouvera une vûe, que j'ai deſſinée telle qu'elle ſe préſentoit à bord de la frégate l'Aigle, pendant notre mouillage, entre le mont & la ville. Voyez *Pl.* VI. *fig.* 2.

Les maiſons n'y ont que le rez-de-chauſſée ſous la charpente du toit. J'en excepte une ſeule, ſituée dans la grande Place, & appartenant à l'Ingénieur qui l'a fait bâtir, & y fait ſa réſidence. Elle a un étage & une eſpece de manſarde, avec une

aſſez longue ſaillie, qui ſupporte un balcon au milieu de la façade. On voit le plan de cette ville *Pl.* VI. *fig.* 3.

Chaque maiſon bourgeoiſe eſt ordinairement compoſée d'une ſalle, qui ſert d'entrée, de quelques chambres pour coucher, & d'une cuiſine, ſeul endroit où il y ait une cheminée, & où l'on faſſe du feu. Ces maiſons ſont donc proprement un rez-de-chauſſée de quatorze ou quinze pieds de hauteur, y compris le comble. La piece d'entrée du Gouverneur eſt une ſalle d'un quarré-long, qui ne reçoit de jour que par une ſeule fenêtre aſſez petite, avec un vitrage, moitié papier, & moitié verre; le bas de la croiſée eſt fermé par une menuiſerie. Cette ſalle peut avoir quinze pieds de large ſur dix-huit de long. On paſſe de-là dans la ſalle de Compagnie, qui eſt preſque quarrée, ayant plus de profondeur que de largeur. Au fond, vis-à-vis l'unique fenêtre qui l'éclaire, on voit une eſpece d'eſtrade large de ſix pieds, couverte de peaux de Tigres. Au milieu eſt un fauteuil pour Madame la Gouvernante, & de chaque côté ſix tabourets revêtus, comme le fauteuil,

de velours cramoiſi. Toute la décoration conſiſte en trois mauvais petits tableaux & quelques grands plans, moitié peints, moitié colorés, encore plus mauvais quant à la peinture. Les ſieges pour les hommes occupent les deux autres côtés de la ſalle. Ce ſont des chaiſes de bois, à doſſier fort élevé, de la forme de nos chaiſes du temps de Henri IV, ayant deux colonnes tournées, pour accompagner un cadre qui orne le milieu, revêtu de cuir, eſtampé en demi-relief, ainſi que le ſiege. La porte de communication de cette ſalle à la chambre qui ſuit, où couchent le Gouverneur & ſon épouſe, n'eſt fermée que par une eſpece de rideau de tapiſſerie. Les deux angles de cette ſalle, aux deux côtés de la fenêtre, ſont remplis, l'un par une table de bois, ſur laquelle eſt toujours expoſé le cabaret à prendre le maté; l'autre par une eſpece d'armoire, ſurmontée de deux ou trois rayons, garnis de quelques plats & de quelques taſſes de porcelaine.

La Dame de la maiſon eſt la ſeule qui s'aſſeoit ſur l'eſtrade, quand il n'y a que des hommes en ſa compagnie, à moins qu'elle n'en invite quelques-uns à

venir

venir se placer sur les tabourets auprès d'elle.

Ces salles sont d'ailleurs, généralement parlant, sans plancher & sans carrelage. On voit de l'intérieur les roseaux qui soutiennent les tuiles de la couverture.

Les Espagnols de Monte-video sont fort oisifs; ils ne s'occupent gueres qu'à converser ensemble, à prendre du maté, & à fumer une cigare (*a*).

(*a*) On ne se sert pas de pipes à Monte-video, ni dans les établissemens Espagnols en Amérique. Ils fument, ce que les François des Isles Antilles appellent *fumer en bout.* Ces bouts que les Espagnols nomment *Cigares*, ou *Cigales*, ou *Sigares*, sont de petits cylindres de six à sept pouces de long, & de cinq à six lignes de diametre, composés de feuilles de tabac roulées l'une sur l'autre, de la queue à la pointe. Ceux que j'ai vu fabriquer à Monte-video ne sont faits que de deux ou trois feuilles au plus. Elles sont roulées fort légerement, afin de laisser un libre passage à la fumée par les interstices qui se trouvent entre elles. Ordinairement les deux bouts sont liés d'un peu de fil, qui empêche la feuille de se dérouler; & l'on a soin, en finissant le cylindre, de mouiller d'un peu de colle de farine très-claire, la derniere extrémité qui complette le rouleau. On allume un bout de ce cylindre, & l'on tient l'autre dans la bouche, pour inspirer ensuite la fumée, comme l'on fait avec une pipe ordinaire.

Un Espagnol ne marche jamais sans sa provision de cigare, qu'il met en paquets dans une espece de petite gibeciere, ou sac de peau parfumée, un peu plus grand que nos por-

Les Marchands & quelques Artiſtes en très-petit nombre, ſont les ſeuls gens oc-

---

tes-lettres. Jamais il ne manque, ſur-tout en ſortant de table, de préſenter des cigares à ſes convives.

La fumée en eſt beaucoup plus douce que celle que l'on tire par le tuyau d'une pipe. J'imagine que le tabac dont ces cigares ſont faites, eſt d'une eſpece plus douce que celui dont ils font des andouilles en forme de fuſeau, pour prendre en poudre; ou bien ils lui donnent une préparation qui l'adoucit; & qui conſiſte, je penſe, à faire tremper la feuille dans l'eau pendant quelques heures, avant que de la rouler. Nos matelots, qui fumoient du tabac en andouilles, ſe plaignoient de ſon âcreté, & diſoient que la fumée de ce tabac leur peloit la gorge.

Les Eſpagnols ne donnent pas au tabac la même préparation que les Portugais du Bréſil: auſſi n'eſt-il pas à beaucoup près, ſi bon. Les Portugais, en le filant comme une corde, dont la groſſeur n'excede pas un pouce de diametre, l'humectent d'un peu d'eau de mer, mêlée avec du ſyrop de canne à ſucre; ce qui l'entretient gras & frais. Celui des Eſpagnols eſt toujours extrêmement ſec; les andouilles ou fuſeaux ſont d'une livre & demie, ou deux livres. Les Portugais mettent leur tabac filé en *Rolle*. Pour cela ils l'entortillent autour d'un morceau de bois gros comme le poignet, comme on fait en France de celui qu'on connoît ſous les noms de *tabac à fumer*, ou de *tabac de cantine*. Ces Rolles ſont depuis dix juſqu'à deux cents livres, & ſont enveloppés d'un cuir verd ou ſans apprêts.

Quoique le tabac du Bréſil ſoit peut-être le plus excellent qu'il y ait, perſonne, au-moins au goût François, n'en prend de plus mauvais en poudre que les Portugais de ce pays-là. Ils ne le rapent pas; ils le coupent en petits morceaux, comme s'ils vouloient le fumer dans une pipe: ils le mettent enſuite ſur une plaque de fer ou de cuivre, ſou-

cupés dans Monte-video. Il n'y a point de boutiques apparentes, ni d'enſeignes qui les annoncent; on eſt aſſuré d'en trouver une lorſqu'on entre dans une maiſon ſituée à l'angle formée par la rencontre de deux rues. Le même marchand vend du vin, de l'eau-de-vie, de l'étoffe, du linge, de la clinquaillerie, &c.

Le terrein des environs de Monte-video, eſt une plaine à perte de vûe. Le ſol eſt noir, fort, & produit abondamment dès qu'on y donne la plus légere culture. Il n'y manque que des cultivateurs, pour en faire un des meilleurs pays du monde. L'air y eſt ſain, le ciel beau; les chaleurs n'y ſont pas exceſſives. Le bois cependant y manque, & l'on n'en trouve que le long des rivieres.

---

tenue par trois pieds ſur un feu doux, où ils le laiſſent ſécher, juſqu'à ce qu'il puiſſe être réduit en poudre. On le pile après cela dans un mortier, on le tamiſe; & pour lui ôter l'odeur déſagréable de brûlé qu'il acquiert en ſéchant ainſi, on y mêle quelques odeurs de fleurs, chacun ſuivant ſon goût particulier. Les Portugais préféroient au leur celui que nous avions apporté de France. M. de Bougainville en fit préſent de deux livres à M. le Gouverneur de l'Iſle Sainte-Catherine, dans une ca\e de porcelaine montée en argent.

Les Eſpagnols de Monte-video ſont vêtus à-peu-près comme les Portugais de l'Iſle Sainte-Catherine ; mais ils portent aſſez communément des chapeaux blancs, à aîles rabattues, & d'une grandeur démeſurée.

Les femmes y ſont aſſez bien pour la taille & la figure ; mais on ne ſçauroit leur dire avec vérité qu'elles ont un teint de lys & de roſe ; leur viſage eſt rembruni, & communément les dents leur manquent, ou ne ſont pas blanches.

Leur habillement conſiſte, à l'extérieur, en un corſet blanc ou de couleur, ſans ajuſtement ; il ſuit les proportions de la taille, & ſes baſques deſcendent de quatre doigts ſur le jupon. Ce jupon eſt d'une étoffe plus ou moins riche, ſuivant les facultés ou la fantaiſie de celle qui le porte. Il eſt bordé d'un galon ou d'une crépine d'argent, d'or, ou de ſoie, quelquefois à double rang ; mais ſans falbalas. Elles ne portent point de coëffures de toile ni de dentelles. Un ſeul ruban, paſſé autour de la tête, tient leurs cheveux réunis ſur le ſommet ; d'où, en paſſant ſur le derriere de la tête, ils tombent en deux ou

trois treſſes ſur le dos; quelquefois juſqu'à la jarretiere. Les plus longs leur paroiſſent les plus beaux.

Quand elles ſortent, elles paſſent ſur la tête une piece d'étoffe fine, blanche & de laine, bordée d'un galon d'or, d'argent, ou de ſoie. Cette piece d'étoffe, qu'elles nomment *iquella* ou mantille, couvre auſſi les épaules & les bras, & deſcend juſqu'au deſſous de la ceinture. Elles croiſent les deux bouts ſur la poitrine, ou les paſſent ſous les bras, comme nos Dames Françoiſes font de leur mantelet. Lorſqu'elles portent cette eſpece de voile dans la maiſon, ordinairement elles ne le paſſent pas ſur la tête (*a*). Mais, dans les rues & à l'Egliſe, elles l'arrangent ſur leur tête de maniere qu'on ne leur voit qu'un œil & le nez; & il eſt alors impoſſible de les reconnoître.

Les femmes ſont chez elles au-moins avec autant de liberté qu'en France. Elles reçoivent la compagnie de très-bonne grace, & ne ſe font pas prier pour chan-

(*a*) Ces mantelets ſont en uſage parmi les payſannes du Poitou.

ter, danſer, jouer de la harpe, de la guitarre, du tuorbe, ou de la mandoline. Elles ſont en cela beaucoup plus complaiſantes que nos Françoiſes. Lorſqu'elles ne danſent pas, elles ſe tiennent aſſiſes ſur des tabourets, placés, comme je l'ai dit, ſur une eſpece d'eſtrade au fond de la ſalle de compagnie. Les hommes ne peuvent s'y placer que lorſqu'on les y invite; & une telle faveur prouve une grande familiarité.

La maniere de danſer des Dames tient de l'indolence dans laquelle elles paſſent leurs jours, quoiqu'elles ſoient naturellement fort vives. Dans la plûpart de leurs danſes, elles ont les bras pendans, ou pliés ſous la mantille, qu'elles nomment auſſi *Rébos*. En danſant le *Sapateo*, une des danſes le plus en uſage, elles tiennent les bras élevés, & frappent des mains, comme l'on fait quelquefois en France en danſant le rigodon. Le ſapateo ſe danſe ſans changer beaucoup de place, & en battant alternativement du bout du pied & du talon. A peine ſemblent-elles remuer. Elles paroiſſent plutôt gliſſer ſeulement le pied, que marcher en cadence.

Il y a cependant une danſe fort vive & fort laſcive qu'on danſe quelquefois à Monte-video ; on l'appelle *Calenda*, & les Negres auſſi-bien que les Mulâtres, dont le tempérament eſt embraſé, l'aiment à la fureur.

Cette danſe a été portée en Amérique par les Negres du royaume d'Ardra ſur la côte de Guinée. Les Eſpagnols la danſent comme eux dans tous leurs établiſſemens de l'Amérique, ſans s'en faire le moindre ſcrupule. Elle eſt cependant d'une indécence qui étonne ceux qui ne la voient pas danſer habituellement. Le goût en eſt ſi général & ſi vif, que les enfans même s'y exercent dès qu'ils peuvent ſe ſoutenir ſur leurs pieds.

La calenda ſe danſe au ſon des inſtrumens & des voix. Les acteurs ſont diſpoſés ſur deux lignes, l'une devant l'autre, les hommes vis-à-vis des femmes. Les ſpectateurs font un cercle autour des danſeurs & des joueurs d'inſtrumens. Quelqu'un des acteurs chante une chanſon, dont le refrein eſt répété par les ſpectateurs, avec des battemens de mains. Tous les danſeurs tiennent alors les bras à demi-

levés, ſautent, tournent, font des contorſions du derriere, s'approchent à deux pieds les uns des autres, & reculent en cadence, juſqu'à ce que le ſon de l'inſtrument, ou le ton de la voix, les avertiſſe de ſe rapprocher. Alors ils ſe frappent du ventre les uns contre les autres deux ou trois fois de ſuite, & s'éloignent après en pirouettant pour recommencer le même mouvement, avec des geſtes fort laſcifs, autant de fois que l'inſtrument ou la voix en donne le ſignal. De temps en temps ils s'entrelacent les bras, & font deux ou trois tours, en continuant de ſe frapper du ventre, & en ſe donnant des baiſers, mais ſans perdre la cadence.

On peut juger combien notre éducation françoiſe ſeroit étonnée d'une danſe auſſi lubrique. Cependant les relations de Voyages nous aſſurent qu'elle a tant de charmes pour les Eſpagnols même de l'Amérique, & que l'uſage en eſt ſi bien établi parmi eux, qu'elle entre juſques dans leurs actes de dévotion : ils la danſent dans l'Egliſe & dans leurs Proceſſions : les Religieuſes même ne manquent gueres de la danſer la nuit de Noel ſur un théâtre

élevé dans leur chœur, vis-à-vis de la grille, qu'elles tiennent ouverte pour faire part du ſpectacle au peuple ; cette calenda ſacrée n'eſt diſtinguée des profanes que parce que les hommes ne danſent pas avec les religieuſes.

Le Gouverneur & les Militaires ſont habillés à la Françoiſe, mais ils ne friſent ni ne poudrent leurs cheveux, ainſi que les femmes. Ils vivent auſſi dans une grande oiſiveté.

Les gens du commun, les Mulâtres & les Negres, au lieu de manteau, portent une piéce d'etoffe rayée par bandes, de différentes couleurs, fendue ſeulement dans le milieu, pour paſſer la tête. Elle tombe ſur les bras & couvre juſqu'aux poignets. Par-devant & par-derriere elle deſcend juſqu'au deſſous du gras de la jambe, & eſt frangée tout au tour. On lui donne le nom de *Poncho* ou *Chony*. Tous le portent à cheval, & le trouvent beaucoup plus commode que le manteau & la redingote. M. le Gouverneur nous en montra un, brodé en or & argent, qui lui coûtoit trois cents & tant de piaſtres.

On en fait au Chili du prix de deux mille; & c'eſt de cette contrée, qu'on en a emprunté l'uſage à Monte-video.

Le Poncho garantit de la pluie, ne ſe défait pas au vent, ſert de couverture la nuit, & de tapis en campagne. On voit toutes ces figures *Pl.* XV.

La maniere de vivre des Eſpagnols eſt très-ſimple. Les hommes qui ne ſont pas occupés au commerce, ſe levent très-tard, ainſi que les femmes. Ils reſtent enſuite les bras croiſés, juſqu'à ce qu'il leur prenne fantaiſie d'aller fumer une cigale avec leurs voiſins. On les trouve ſouvent quatre ou cinq, debout à la porte d'une maiſon, cauſant & fumant. D'autres montent à cheval, & vont faire, non un tour de promenade, dans la plaine, mais un tour de rue. Si l'envie leur prend, ils deſcendent de cheval, ſe joignent à la compagnie qu'ils rencontrent, cauſent deux heures, ſans rien dire, fument, prennent du maté, & remontent à cheval. Il eſt très-rare en général qu'un Eſpagnol ſe promene à pied, & on voit dans les rues, autant de chevaux que d'hommes.

Pendant la matinée, les femmes demeurent aſſiſes ſur un tabouret, au fond de leur Salle, ayant ſous les pieds, d'abord une natte de roſeaux ſur le pavé; & par deſſus cette natte, des manteaux de Sauvages, ou des peaux de Tigres. Elles y jouent de la guitarre, ou de quelque autre inſtrument en s'accompagnant de la voix, ou prennent du maté, pendant que les Négreſſes apprêtent le dîner dans leur appartement.

Vers midi & demi ou une heure, on ſert le dîner, qui conſiſte en du bœuf accommodé de différentes façons, mais toujours avec beaucoup de piment & de ſéfran. On y ſert quelquefois des ragoûts de moutons, qu'ils nomment *Carnero*, & quelquefois du poiſſon, rarement de la volaille. Le gibier y abonde; mais les Eſpagnols ne ſont pas chaſſeurs; cet exercice les fatigueroit. Le deſſert eſt compoſé de confitures.

D'abord après le dîner, Maîtres & Eſclaves font ce qu'ils appellent *la Sieſta*, c'eſt-à-dire qu'ils ſe deshabillent, ſe couchent & dorment deux ou trois heures. Les ouvriers, qui ne vivent que du travail de

leurs mains, ne se refusent pas ces heures de repos. Cette bonne partie de la journée perdue, est cause qu'ils font peu d'ouvrage, & voilà ce qui rend la main-d'œuvre excessivement chere. Peut-être aussi cette inertie vient-elle de ce que l'argent y est très-commun.

Il n'est pas surprenant qu'ils soient indolents. La viande ne leur coûte que la peine de tuer, d'écorcher, & de couper le taureau pour l'apprêter. Le pain y est à très-bon marché. Les peaux de taureaux & de vaches leur servent à faire des sacs de toutes especes, & à couvrir une partie de leurs maisons. Ces peaux sont si communes, que l'on en trouve des lambeaux épars ça & là le long des rues peu fréquentées, dans les Places & sur les murs des jardins.

On trouve peu de ces jardins cultivés, quoique chaque maison ait le sien. Je n'en ai vu qu'un seul assez bien entretenu, sans doute parce que le Jardinier étoit Anglois. Aussi les légumes y sont rares. Celui que l'on y cultive le plus est le Séfran ou Carthame, pour la soupe & les sauces.

Il eſt ordinaire aux Eſpagnols d'avoir une Maîtreſſe. Ceux qui en ont des enfants, leur donnent une eſpece de légitimité, en reconnoiſſant publiquement qu'ils en ſont les peres. Alors ces enfants héritent d'eux, à-peu-près comme les enfants légitimes. Il n'y a pas de honte attachée à la bâtardiſe ; parce que les Loix autoriſent cette naiſſance, au point de donner aux bâtards même le titre de Gentilshommes : & de telles loix paroiſſent plus conformes à l'humanité, en ce qu'elles ne puniſſent point un enfant innocent du crime de ſon pere.

Les cérémonies de la Religion ſont à-peu-près les mêmes qu'à Madrid. Pendant tout le temps de la Meſſe, un habitant joue de la Harpe, dans une tribune, ſans doute pour tenir lieu d'orgues. Je n'y ai vu de particulieres démonſtrations de dévotion, que celle de ſe frapper la poitrine à cinq ou ſix repriſes, depuis le commencement du Canon juſqu'après la Communion. Le Roſaire y eſt encore fort en uſage ; & c'eſt preſque la ſeule priere qu'on fait à Monte-video. Les Portugais de Sainte-Catherine, Blancs, Noirs

& Mulâtres, font tous gloire d'en avoir. Ils ont auſſi beaucoup de dévotion au ſcapulaire du Mont-Carmel, Hommes & femmes en portent. Au moyen du ſcapulaire & des *Avillas*, ils ſe croyent à l'abri de tous les périls, & en ſureté pour leur ſalut éternel. Ces *Avillas* qu'on leur voit pendus au cou, ſont une eſpece de chataigne de mer, reſſemblant à une feve plate & ronde, de la largeur d'un petit écu, & de deux lignes & demie d'épaiſſeur; la peau eſt grenue & chagrinée très-fin, couleur claire de chataigne; à la circonférence eſt une bande noire, qui en fait preſque tout le tour. J'en amaſſai beaucoup ſur le bord de la mer à l'Iſle Sainte-Catherine, ſans les connoître, & j'en ai vu pluſieurs montées en argent chez un Orfevre à Monte-video. Il me dit que, portée au col, elle préſervoit du mauvais air & des ſorciers.

A chaque Autel eſt un voile qui regne depuis le haut juſqu'au bas, toujours tendu devant la principale Image. Au commencement de la Meſſe, le Servant tire le cordon qui ſuſpend ce voile, & il découvre l'Image: la Meſſe finie, il laiſſe re-

tomber le Store, & ce Tableau eſt voilé.

Il n'y a qu'un ſeul Eccléſiaſtique dans la Ville qui nous fit beaucoup d'accueil; il avoit connoiſſance, non-ſeulement de ce que le Roi de Portugal avoit fait contre les Jéſuites de ſes Etats, mais encore de ce que les Parlements de France & le Gouvernement avoient ſtatué contre cette Société. Il me pria même de lui donner en écrit le précis de ce que repréſente le célebre Tableau trouvé chez les Jéſuites de Billom en Auvergne, lors de l'inventaire qui y fut fait des meubles & des biens de ces Peres, après la condamnation & la ſuppreſſion de leur Inſtitut en 1762 & 1763, & la ſéculariſation de ſes membres. Je ſatisfis ſa curioſité ſur ce monument autentique de la folie Jéſuitique. Ce Curé eſt homme de bon ſens, généralement aimé. Il a une trentaine d'Eſclaves, qu'il aime comme ſes enfants. Il les éleve bien, & leur donne enſuite la liberté, avec quarante ou cinquante taureaux, pour les mettre en état de vivre ſans dépendance. La Cure de ce bon Prêtre, avec ſes revenus particuliers, peuvent lui valoir près de quatre mille piaſtres.

Me trouvant un jour chez le Gouverneur, je lui témoignai mon étonnement de ce que les habitants de Monte-video ne s'avisoient même pas de se procurer de l'ombre dans leurs jardins & dans les Places publiques, en y plantant des arbres qui serviroient à l'utilité & à l'agrément ; il nous dit, que cette décoration ne manquoit pas totalement au pays, & que lui-même avoit fait planter un joli bois dans une maison de campagne qu'il avoit à environ deux lieues de la Ville. Il proposa en même temps la partie d'y aller à cheval le lendemain après-midi. Nous acceptâmes la cavalcade dans le dessein de voir le pays, & de vérifier ce que lui & tant d'autres nous avoient dit d'étonnant & de merveilleux sur les chevaux du Paraguay.

Le jour de la partie, M. de Bougainville, les principaux Officiers & moi, nous nous rendîmes au Gouvernement, où nous trouvâmes des chevaux prêts. Madame la Gouvernante, habillée en Amazone & coeffée d'un chapeau bordé d'or retroussé à la militaire, se mit à la tête de la cavalcade, sur un cheval superbe, dont la bonté égaloit l'apparence. Nous arrivâmes

arrivâmes au bout d'une grande heure au bosquet du Gouverneur; cet enclos délicieux consiste en pommiers, poiriers, pêchers & figuiers, plantés en allées, mais peu régulieres, si l'on en excepte celle du milieu, qui a de longueur près d'une demi-lieue. Un ruisseau assez considérable serpente au travers du verger; les allées sont fort champêtres, à cause des plantes hautes & basses qui y croissent sans culture. La mélisse sur-tout y vient en abondance.

Les arbres étoient si chargés de fruits, que la plûpart des branches n'ayant pu en supporter le poids, étoient déjà brisées; & tous ces fruits, dit-on, sont excellents. Nous ne pûmes en juger, car ils ne devoient être en maturité qu'à la fin de Février; ils avoient au-reste une très-belle apparence.

On pourroit faire de ce verger une promenade charmante; mais le Gouverneur n'y fait pas travailler, parce qu'il est dans le dessein de retourner en Europe, où il compte fixer son séjour.

C'est dans ce bosquet que je liai connoissance avec un Franciscain nommé le Pere Roch, qui étoit Précepteur du fils

de Dom-Viana. Pendant la promenade nous raisonnâmes en langue latine, sur quelques points de Physique; & il me fut aisé de connoître qu'il ne l'avoit gueres étudiée que dans les écoles de la Philosophie d'Aristote. Il m'avoua même qu'il y étoit très-attaché. *Je suis*, me dit-il, *Péripatéticien & Scotiste pour la vie.*

Nous avons dîné plusieurs fois chez le Gouverneur, qui nous a toujours donné des repas aussi splendides que le pays peut le permettre; mais les mets y étoient apprêtés suivant l'usage; c'est-à-dire, la plupart avec de la graisse de bœuf rafinée, qui leur tient lieu de beurre & d'huile; & assaisonnés de tant de piment, & de carthame, que les viandes en étoient toutes couvertes. On avoit cependant soin de ne pas mettre ces épices sur tous les mets. Les vins d'Espagne & du Chili nous servoient de boisson; les plats & les assiettes étoient d'argent; il y en avoit aussi de porcelaine. Une nappe très-courte couvroit la table, & les serviettes étoient un peu plus petites que des mouchoirs médiocres, frangées naturellement; ou pour parler plus correctement, effilées par les deux

bouts. Les Eſpagnols ne boivent ordinairement que de l'eau pendant le repas, & à la fin on apporte à chacun un grand verre de vin, ſans même qu'on le demande. Quand nous demandions de l'eau & du vin, on les apportoit donc l'un après l'autre, & il falloit les boire ſéparément. Le vin du Chili a la couleur d'une potion de rhubarbe & de ſéné; ſon goût en approche aſſez. Il prend ce goût peut-être du terroir, peut-être auſſi des peaux de bouc gaudronées dans leſquelles on le tranſporte. On n'en boit gueres d'autres dans tout le Paraguay. On ſe fait bientôt à ce goût-là; & quelques jours après en avoir fait ſon ordinaire, on le trouve bon. Il eſt très-chaud ſur l'eſtomach. Mais ſoit goût, ſoit fantaiſie, les Eſpagnols préféroient celui de France que nous y avons porté.

Le 1 de Janvier, nous allâmes à Monte-video faire au Gouverneur notre compliment ſur la nouvelle année; nous ne ſçavions pas que cette cérémonie eſt renvoyée dans ce pays-là, au ſixieme du mois, jour de l'Epiphanie. Il étoit occupé à tenir l'aſſemblée pour la nomination des Officiers de la Juſtice. Ayant appris

qu'après cette nomination, il devoit aller avec tout ſon cortege, à l'Egliſe-Paroiſſiale, qu'ils nomment *la Cathédrale*; nous nous y rendîmes à midi & demi. Il parut au milieu des nouveaux Officiers de la Juſtice, ayant tous de grandes baguettes blanches à la main, dont ils ſe ſervoient comme de bâtons, pour s'appuyer en marchant. Il traverſa la place au milieu de ces Officiers, rangés ſur une même ligne, ayant leur grand manteau noir & leur rotin, comme l'Oidor de l'Iſle Sainte-Catherine. La cérémonie finit comme en Europe, par une Meſſe, & par un grand dîner.

Comme Monte-video n'eſt point peuplé, on y encourage les déſertions dans les troupes étrangeres; nous perdîmes durant notre ſéjour ſix Matelots & un Colon deſtiné pour les Iſles Malouïnes; le Gouverneur, à la ſollicitation de M. de Bougainville, qui promit dix piaſtres pour chaque Déſerteur qu'on lui ameneroit, envoya des Dragons à leur pourſuite; mais ils n'en donnerent aucunes nouvelles. Je penſe même qu'on leur en auroit promis cent, qu'ils n'en auroient

arrêté aucun ; il eſt de l'intérêt de l'Eſpagne qu'il reſte beaucoup d'hommes dans le pays, pour le peupler.

Il n'eſt permis à aucun étranger de vendre des marchandiſes à Monte-video ; cependant, malgré les difficultés qu'il y avoit à les débarquer, & les dangers qu'on couroit à les vendre, pluſieurs de nos Officiers, & des gens de l'équipage, qui avoient fait des pacotilles, dans l'eſpérance de les vendre à l'Iſle de France & aux Indes Orientales où ils penſoient que nous allions, s'en débarraſſerent. Comme notre navire étoit abordé le premier dans le Pays, depuis la paix, tout s'y vendit très-bien. Les Gardes ne confiſquerent que quelques paquets portés imprudemment, & M. de Bougainville parut approuver hautement cette rigueur ; ce qui perſuada les Eſpagnols qu'il n'autoriſoit point la contrebande.

Dans la ſuite, en donnant quelque argent aux Gardes Eſpagnols, & même à l'Officier qui les commandoit, on vint à bout de n'eſſuyer aucune difficulté. Comme nous étions cenſés n'avoir pas de la monnoie d'Eſpagne, & que celle de France

n'a pas cours dans le Pays, M. de Bougainville demanda & obtint la permiſſion de vendre quelques pieces de vin, d'eau-de-vie, d'huile, & pluſieurs autres Marchandiſes qu'il avoit de ſuperflues, pour acquiter toutes les dettes du navire; enfin la bonne intelligence entre nous & les Eſpagnols, dura pendant tout le temps de notre relâche à Monte-video.



CHAPITRE XI.

De quelques particularités ſur les Indiens du Paraguay.

UN jour que nous étions au Gouvernement, quatre Indiens vinrent s'y préſenter; dès que le Gouverneur apperçut qu'ils entroient dans ſa cour, il fit fermer la porte de ſes appartements. Nous lui en demandâmes la raiſon : s'ils entroient dans cette Salle, nous dit-il, elle ſeroit infectée pour huit jours. Ils exhalent une odeur qui s'attache aux murailles mêmes. Cette odeur vient de ce qu'ils s'oignent le corps d'une huile infectée, pour ſe garantir des inſectes.

Ces Indiens, trouvant les portes fermées, s'approcherent de la fenêtre où nous étions, & un d'eux tira d'un petit ſac de peau de Tigre, un papier écrit & plié, qu'il préſenta. Le Gouverneur le prit, & le lut. Il étoit écrit en langue Eſpagnole. C'étoit un Certificat de pluſieurs Gouverneurs Eſpagnols qui déclaroient

qu'ùn de ces Indiens étoit de la race des Caciques, & lui-même actuellement Chef de Village. Le Gouverneur le lui rendit, & l'Indien lui demanda par signe une feuille de papier, pour substituer à celle qui enveloppoit auparavant le Certificat, parce qu'elle étoit coupée dans les plis, par vétusté : on la lui donna. Vraisemblablement ces Indiens ignoroient la langue Espagnole; car ils n'en prononcerent pas un seul mot. Un Officier nous dit, qu'ils avoient parlé la langue du Para, mêlée de celle des Indiens des Terres circonvoisines. Ils n'avoient pour tout habillement, qu'une espece de manteau composé de plusieurs peaux de chevreuils avec leur poil, cousues ensemble pour former un quarré long, tel que pourroit être une serviette de table. Il étoit attaché auprès des épaules avec deux courroies; & produisoit l'effet que l'on voit dans la *fig.* 4. de la *Pl.* VI. Le côté de la peau qui touchoit à la chair, étoit blanc, & peint en rouge & en bleu gris, par quarrés, lozanges & triangles. Ces Indiens viennent assez souvent dans la Ville, par troupes, & y amenent aussi leurs femmes. Leurs habitations

ne ſont pas éloignées de Monte-video, de plus de ſix ou ſept lieues. Ils y viennent pour boire du vin & de l'eau-de-vie. N'ayant pas parmi eux l'uſage de l'argent monnoyé, ils donnent des petits ſacs de peaux de Tigre, leurs manteaux, quelquefois les peaux des animaux féroces qu'ils ont tués ; mais plus ordinairement celles qu'ils ont couſues enſemble, pour ſe couvrir. Ils les donnent preſque pour rien ; car ils livrent un de ces eſpeces de manteaux compoſé de huit peaux de chevreuils pour un réau, qui vaut douze ſols & demi, monnoie de France. Un ſac de peau de Tigre, long de quatorze ou quinze pouces, & large d'un pied, ne coûte qu'un demi-réau. Quand on veut avoir ces manteaux des Indiens, il ſuffit de le prendre d'une main, & de préſenter un réau, ou un demi-réau de l'autre. L'Indien dénoue auſſi-tôt la courroie, prend la piece d'argent, vous donne le manteau, ou le petit ſac, & va tout nud chez le premier marchand, boire du vin ou de l'eau-de-vie.

Leurs femmes ſont de même. Elle n'ont

pas ordinairement d'autres vêtements que leshommes. Mais on en voit quelquefois qui attachent de plus une courroie de peau autour de leur ceinture, pour se montrer avec décence,

Il est défendu de leur vendre une quantité de vin, ou d'eau-de-vie, qui puisse les enyvrer, dans la crainte que l'yvresse ne leur fasse commettre quelques désordres. M. de Bougainville voulant donner un réau à chacun des quatre qui se présenterent chez le Gouverneur; celui-ci le pria, par cette raison, de modérer sa générosité. Une autrefois, étant chez le Curé, on nous avertit qu'il en venoit une troupe de huit à neuf, hommes & femmes. L'écrivain de notre Frégate s'étant mis à la porte, avec un morceau de pain qu'il mangeoit, un de ces Indiens lui prit en passant ce morceau de pain, s'arrêta un moment, le mangea en riant, & ensuite rejoignit sa troupe en silence. Ils avoient tous la tête & les pieds nuds, & ne portoient d'autre vêtement que le manteau dont j'ai parlé. Les uns le plaçoient sur l'épaule droite, & les autres sur la gauche. Ils met-

tent le poil en-dehors ou en-dedans, ſuivant qu'il pleut, ou que le temps eſt beau.

Ceux que j'ai vûs étoient bien faits; ils avoient le corps droit, la jambe & le bras bien tournés, la poitrine large, & tous les muſcles du corps bien deſſinés. Les femmes étoient plus petites de beaucoup que les hommes, qui étoient tous de de belle taille. Ces femmes avoient, comme eux, un air vif, un viſage arrondi, cependant ſans embonpoint; des yeux aſſez grands, pleins de feu, le front élevé, la bouche grande, le nez large & un peu applati vers la pointe; les levres de moyenne groſſeur & les dents blanches; les cheveux longs, noirs, & tombant négligemment autour du cou, quelquefois même ſur le front; ils les oignent, ainſi que le corps, de différentes drogues qui ne ſont des parfums que pour eux.

On dit qu'ils n'ont pas, dans le premier âge, cette couleur de cuivre rouge bronzé, qu'on leur voit répandue généralement ſur toute la peau. Sans doute que le climat, l'air brûlant qui agit ſans ceſſe ſur

cette peau, & les prétendus parfums dont ils l'oignent, contribuent beaucoup à lui donner cette couleur, qui après plusieurs générations, peut devenir naturelle.

Les femmes sont occupées à la culture du manioc, & à sa préparation pour en faire la cassave. Leur ménage ne consiste qu'à coudre ensemble les peaux de chevreuils ou d'autres bêtes, dont les hommes & les femmes se couvrent, & à préparer leurs repas pour elles; pour les hommes, ils passent leur vie à la chasse, ou à la pêche, ou à monter à cheval; aussi sont-ils d'excellents cavaliers. Les vieillards président à chaque hameau, & demeurent dans leurs habitations avec les jeunes garçons & les filles qui n'ont pas encore la force de faire un travail pénible. Toute la forme de leur gouvernement consiste à respecter leurs Anciens.

Ils sont extrêmement adroits dans le maniment des lacs, des lances & de l'arc : rarement ils manquent leur coup avec le lacs, à cheval même, & en courant à toute bride. Un Taureau furieux, un Tigre, l'homme-même le plus rusé ne

leur échappent guere. Dans leurs querelles particulieres, ils se servent de ces lacs, & d'une demi-lance. La seule maniere de rendre leur adresse inutile, est de se coucher à terre, ou de se coller contre un arbre, ou contre un mur.

Ces lacs sont de cuir de Taureaux coupés autour de la peau. Ils tordent cette courroie ; ils la rendent souple à force de la graisser, & l'allongent en la tirant, jusqu'à ne lui laisser qu'un demi-doigt de largeur. Elle ne laisse pas d'être si forte, qu'un Taureau ne peut la rompre, & qu'elle résiste plus qu'une corde de chanvre, qui même seroit moins souple, & ne pourroit pas être employée au même usage.

On ne peut guere avoir de peaux de Tigres & autres bêtes féroces que par les Indiens. Elles ne sont cependant pas cheres, quoiqu'assez rares à Monte-video. On en a une des plus belles pour deux ou trois piastres. J'en achetai une de Tigre, très belle, mais de moyenne grandeur, & cousue en bissac, pour une piece de huit. Les Indiens n'en tuent guere, quoi-

qu'ils les mangent, parce qu'ils ne se servent de leurs peaux que pour les petits sacs dont j'ai parlé. Ils portent dans ces sacs la cassave, qui leur sert de nourriture, & les fers de leurs fléches, qu'ils n'emmanchent au bout du roseau, que lorsqu'ils veulent les tirer. Ce fer a la forme & la largeur d'une feuille de Laurier, dont les deux extrémités seroient très-allongées. Ils l'enfoncent dans le roseau par un bout ou par l'autre indifféremment, parce que ce fer est pointu & tranchant des deux côtés. Ces fléches sont d'autant plus meurtrieres, que le fer n'étant pas attaché solidement au roseau, ce fer demeure dans la blessure, quand on veut en retirer la fléche.

Lorsqu'ils veulent lancer un animal, ils le poursuivent, tenant la bride de leur cheval d'une main, & de l'autre le lac; & le lui jettent au cou, aux jambes, ou aux cornes. Si l'animal est si furieux ou féroce, ils l'attaquent trois, quatre de compagnie; chacun lui lace un membre, puis ils se séparent l'un allant à droite, l'autre à gauche; ce qui roidit les lacs, & don-

ne la facilité à un troiſieme d'approcher ſans danger de l'animal, & de le tuer avec ſa demi-lance.

[Il eſt fâcheux que nous ne connoiſſions ces Indiens que par les Jéſuites, ou les partiſants de leur deſpotiſme : ils ſont pour le politique auſſi bons à étudier que les Eſpagnols même, & pour le philoſophe ils le ſont davantage ; car ils ſont plus près de la nature].



CHAPITRE XII.

Histoire Naturelle de Monte - video.

[LEs chevaux du Paraguay sont célebres dans le nouveau monde ; aussi ils forment la principale richesse des habitants de Monte-video ; ils servent aux Blancs, aux Mulâtres & aux Negres, & leur nombre égale pour le moins celui des hommes].

Malgré le prix qu'on attache à ces quadrupedes, on pourroit cependant nommer Monte-video l'enfer des chevaux ; on les fait travailler souvent trois jours de suite sans boire ni manger ; on les traite comme les chameaux de l'Arabie.

Ces chevaux néanmoins sont excellents, ils ont conservé la vivacité des chevaux Espagnols dont ils sont sortits ; ils ont le pied extrêmement assuré, & sont d'une agilité surprenante. Leur pas est si vif & si allongé, qu'il égale le plus grand trot & le petit galop des nôtres. Leur pas consiste à lever en même-temps le pied de

devant

devant & celui de derriere ; & aulieu de porter le pied de derriere dans l'endroit où ils avoient posé celui de devant, ils le portent beaucoup plus loin, vis-à-vis & même au-delà du pied de devant du côté opposé ; ce qui rend leur mouvement près du double plus prompt que celui des chevaux ordinaires, & beaucoup plus doux pour le cavalier. Ils ne sont pas distingués par leur beauté ; mais on peut vanter leur légereté, leur douceur, leur courage & leur sobriété. Les habitants ne font aucune provision de foin ni de paille pour nourrir ces animaux. Toute leur ressource est de les faire paître aux champs toute l'année. Il est vrai qu'il n'y fait jamais de froid à glacer ni les rivieres ni les plantes.

Les chevaux ne sont pas ferrés. Les harnois sont aussi bien différents de ceux que l'on employe en Europe. Ils posent premierement sur le cheval nud une grosse étoffe molle & d'un tissu peu serré, qu'ils nomment *schuaderos ;* par-dessus une sangle, puis un cuir assez fort, de la largeur de la selle, qui déborde sur la croupe, & qui sert de housse. On le nomme *carné;*

ros. Sur ce cuir ſe place la ſelle, faite comme les bâts de nos chevaux de charge, & par-deſſus une ou pluſieurs peaux de mouton avec la laine couſues enſemble, & peintes d'une ſeule ou pluſieurs couleurs. C'eſt le *peilhon*. Enfin une ſeconde ſangle ou ſouventriere, pour aſſujettir le tout ſur le cheval. Les étriers ſont petits & étroits, parce qu'ils n'y mettent que le bout du ſoulier; & ceux qui vont pieds nuds, n'y mettent que le gros orteil.

Le mords de la bride eſt de fer, tout d'une piece, & ſans boſſettes. Les rênes ſont compoſées de pluſieurs petites courroies, entrelacées en forme de cordons à pendules ou à ſonnettes, & ont au moins ſix pieds & demi ou ſept de longueur, parce qu'elles ſervent en même temps de fouet. Un demi-cercle de fer, pris de la même piece de barre dans lequel on paſſe la mâchoire inférieure du cheval, produit le même effet que la gourmette. La partie du carneros qui dérobe la ſelle, & porte ſur la croupe, eſt ordinairement goffrée en fleurons.

Quand un Eſpagnol eſt à cheval, il porte le *ponchos*, qui eſt plus commode

que le manteau, soit pour le cavalier, soit pour sa monture.

Le *ponchos* est, comme je l'ai dit, une piece d'étoffe de la forme d'une couverture de lit, & de deux ou trois aulnes de long sur deux de large. On le porte à cheval & à pied. Les gens peu riches & les Negres ne le quittent qu'en se couchant. A cheval, ce vêtement est à la mode, même pour les deux sexes, sans distinction de rang. On ne distingue le Gouverneur d'un esclave, que par la finesse, la légéreté & la richesse du *ponchos*. L'exercice du cheval est si commun à Monte-video, qu'on y voit aux femmes autant d'adresse & de légereté qu'aux hommes; ce qui rend jusqu'à un certain point vrai-semblable l'histoire des Amazones.

[Il y a beaucoup d'animaux féroces à Monte-video, les Tigres sur-tout y sont très-communs, & en général ils sont plus gros & plus féroces que ceux des déserts du Zaara & du Biledulgérid; cette observation fait naître quelques doutes sur l'idée singuliere de M. de Buffon & de l'auteur des *Recherches philosophiques sur les*

Américains, que les animaux du nouveau monde ſont tous dégénérés comme ſi la nature dans ces climats étoit épuiſée, & que ſa puiſſance génératrice fût altérée ; un ſeul fait bien conſtaté par un Naturaliſte ſuffit pour faire écrouler tous les ſyſtêmes d'un Philoſophe].

Malgré la férocité des Tigres de Monte video, on réuſſit quelquefois dans le bas-âge à les apprivoiſer. Le Gouverneur en avoit fait élever un dans la cour de ſon Palais ; il étoit attaché auprès de la porte d'entrée, avec une ſimple courroie. Les Dragons & les Domeſtiques badinoient avec lui, ſans qu'il donnât aucune marque de ſa férocité naturelle. On le tournoit, on le tiroit, on le culbutoit, comme l'on feroit un chat privé. Voyant qu'il pouvoit faire plaiſir à M. de Bougainville, le Gouverneur le fit porter à bord, & le lui donna. On y fit conſtruire une cage de madriers de ſix pouces d'écariſſage, & on le garda une huitaine de jours. Au bout de ce temps, il commença à mugir de tems à autre, & ſur-tout la nuit. On craignit alors qu'il ne devînt furieux. D'ailleurs il falloit de la viande fraîche pour le

nourrir ; & nous n'en avions pas de reste à lui donner. Ces considérations déterminerent M. de Bougainville à le faire étrangler. Il n'avoit alors que quatre mois : & sa hauteur, sur ses jambes, étoit de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquise dans sa grandeur naturelle.

Un jour que M. Frontgousse & moi nous nous occupions à herboriser, nous entendîmes un cri plaintif qui partoit d'un amas de pierres & de roches qui environnoit une des fontaines de Monte-video; nous n'en étions pas éloignés de plus de 7 à 8 toises. Nous prîmes d'abord ce cri pour celui d'un chat embarrassé dans ces pierres, & échappé d'une habitation qui en étoit distante d'un demi-quart de lieue. En nous approchant de la fontaine, ce cri nous parut être celui d'un enfant. Nous en approchions, lorsque M. Frontgousse nous dit : n'avançons pas, ce n'est pas le cri d'un enfant, c'est celui d'un *Cayman*. Je me rappelle en avoir entendu de semblables plus d'une fois dans nos Isles. Nous ne sommes pas assez forts contre un animal aussi féroce. Il y en a en effet dans

le Pays; & M. de Saint-Simon nous avoit déjà dit en avoir vû un ſur le bord d'une petite riviere, qui coule derriere le Mont, qui n'eſt ſéparée de la Ville que par la baie où le Port eſt ſitué.

[Le Cayman eſt une eſpece de Crocodile : c'eſt le plus grand des animaux ovipares ; car il a quelquefois juſqu'à vingt pieds de long; les écailles dont ſon corps eſt couvert, reſiſtent à un coup de mouſquet chargé de balles ramées ; on prétend qu'il peut couper un homme par le milieu du corps. Les Negres, qui ſont ſi foibles auprès des Blancs, luttent avec avantage contre cet amphybie. Ils vont l'attaquer dans la mer, lui enfoncent dans la gueule un morceau de bois, pour la tenir ouverte ; & comme cet animal n'a point de langue, il eſt bientôt noyé. Je doute que les conquérans de ces Africains s'expoſaſſent ainſi à des combats ſinguliers contre les Caymans].

Inſtruit de la férocité de cet animal inconnu, je n'oſai pouſſer ma curioſité plus loin ; nous nous contentâmes d'amaſſer encore quelques pieds de moté, & nous reprîmes le chemin de la ville pour retour-

ner à bord. Chemin faiſant, nous rencontrâmes beaucoup de Courlis qui voloient par compagnie. Ils ſe laiſſoient approcher à la portée du piſtolet; mais nous n'étions armés que de bâtons.

Etant un jour dans un canot avec le Gouverneur, nous ſentîmes une odeur infecte, ſemblable à celle qu'exhaleroit un cadavre. Je m'imaginai d'abord qu'elle provenoit de la corruption de quelque Taureau tué & abandonné ſur le rivage; mais le Gouverneur me déſabuſa & m'aſſura que c'étoit une exhalaiſon de l'urine d'un animal nommé *Zorillos*, en colere, ou pourſuivi par quelque chaſſeur.

Le Zorillos eſt de la grandeur d'une Belette, un peu moins long, d'un poil fauve, plus clair ſous le ventre, qui eſt preſque gris; deux lignes blanches s'étendent le long du dos, & forment depuis le cou juſqu'à la queue, une figure preſque ovale. Cette queue eſt bien fournie de poil, & l'animal la tient preſque toujours dreſſée, comme fait l'Ecureuil. Lorſqu'il ſe ſent pourſuivi, ou qu'il s'irrite, il lâche ſon urine qui infecte l'air à plus d'une demi-lieue. Nous avons ſenti cette odeur deux

ou trois fois, à bord même de notre frégate, quoiqu'éloignée de terre d'une bonne lieue & demie. Le Zorillos eſt peut-être le même que la *Bête puante*, ou *Enfant du Diable* du Canada, dont l'urine produit à-peu-près les mêmes effets. Le *Chinche* des parties méridionales de l'Amérique a auſſi beaucoup de rapport avec le Zorillos.

Un autre animal fort commun dans les environs & du côté de Buenos-ayres, eſt le Tatu-apara, que nous nommons *Tatou*; les Eſpagnols *Armadillo*, & les Portugais *Encubertado*. Comme il eſt très-connu, je n'en ferai pas la deſcription. Ximenez dit que les écailles du Tatou, réduites en poudre & avalées au poids d'une dragme dans une décoction de ſauge, provoquent une ſueur ſi ſalutaire, qu'elle guérit les maladies vénériennes; qu'elle fait ſortir les épines de toutes les parties du corps; &, ſuivant Monades, *liv.* 15, *pag.* 552, les petits os de la queue de cet animal guériſſent la ſurdité.

Pluſieurs de nos Marins acheterent des Perruches à Monte-video. Elles coûtoient juſqu'à deux piaſtres. Leur plu-

mage eſt entierement verd, excepté celui du cou, de l'eſtomac, & un peu du ventre, qui eſt d'un beau gris argenté. Le bec eſt court, très-courbé, & de couleur de chair; leur groſſeur eſt celle d'une grive; mais elles ont une queue très-longue. Douces, careſſantes, mais très-vives, elles apprennent aiſément à parler, prononcent bien & ſe plaiſent en compagnie. Plus on fait de bruit, plus elles élevent la voix.

On les éleve & on les tient à Montevideo dans des cages de cuir de Taureau; ce ſont des eſpeces de boîtes plates par-deſſous, oblongues, convexes par-deſſus, percées de trois trous de chaque côté, & d'un trou, à une extrémité, aſſez ouvert pour laiſſer à l'oiſeau la liberté d'y paſſer la tête ſeulement. A l'autre extrémité eſt une ouverture qui ſe ferme à deux battants, ayant la forme d'une porte cochere. C'eſt par-là que l'on introduit la Perruche.

On nous aſſura que la durée de la vie de cet oiſeau n'eſt que d'un an, quand on le tient en cage. Eſt-ce la vérité, ou une ſimple opinion fondée ſur l'expé-

rience ? Je n'en ſçai rien. De huit que nous avions à bord, ſix ſont péries de maladie, ou en tombant à la mer ; une ſeptieme ſe ſauva, dit-on, à notre arrivée à Saint-Malo, & la huitieme mourut dans ma chambre trois jours après mon retour à Paris.

Il y a peu de coquillages ſinguliers dans le Bréſil ; cependant le Gouverneur fit préſent à M. de Bougainville d'un ſuperbe nautile papyracée qu'on lui avoit envoyé de Rio-Janeïro : il aſſura auſſi en avoir trouvé une ſemblable ſur la côte de l'Iſle de Maldonnat ; il eſt probable qu'on en trouveroit bien d'autres, ſi on en faiſoit commerce à Monte-video.

Le regne végétal mérite un peu plus d'attention dans cette contrée. Je trouvai chez un Officier Eſpagnol, élevé en France, un petit jardin de plantes curieuſes ou médicinales que le pays fait naître, & dont j'ai appris le nom & les propriétés.

La plante nommée *Méona*, reſſemble beaucoup à du ſerpolet ; mais la feuille en eſt ronde & d'un verd moins brun ; la tige eſt rouge & rampante : elle prend racine à chaque nœud, & donne un lait

blanc comme le tithymale. La graine vient dans une gouſſe ſpirale, hériſſée ; cette gouſſe ne contient qu'une graine jaunâtre, qui a preſque la forme d'un rein. Elle jette de ſa racine beaucoup de tiges branchues, qui ſe répandent en rond ſur la terre, comme celles de la renouée. Priſe en infuſion comme le thé, elle guérit, dit-on, de la rétention d'urine, comme par miracle.

Ebreno, ou *Mio-mio*, eſt une plante dont la tige eſt preſque rampante, & ne s'éleve gueres que d'un demi-pied. La feuille eſt plus menue que celle du fenouil ; ſa fleur eſt herbeuſe & vient en bouquets, à-peu-près en ombelle ; la racine eſt rouſſâtre en dehors, ayant, ainſi que la plante, le goût de panais aromatiſé. Elle ſe prend en infuſion contre les fluxions & les rhumes. Je la croirois une eſpece de *Meum*.

Moté a la tige haute d'environ un pied & demi, droite, ronde, branchue, & velue, d'un gris un peu rougeâtre. Les feuilles ſont longues d'un pouce à un pouce & un quart, larges ſeulement de trois à quatre lignes, d'un verd blanchâtre, velues comme la tige. Les fleurs naiſſent une à une le long des branches,

compofées d'une feule feuille jaune, découpée en quatre, prefque fans odeur. Il leur fuccede une gouffe ou filique, de la groffeur d'une plume de coq, longue d'un pouce, qui s'ouvre en quatre parties lorfqu'elle feche, & laiffe tomber des femences très-menues, pointues par les deux bouts, de couleur d'un gris brun. On la dit admirable pour les bleffures. M. Simoneti m'a dit, qu'après fix mois de traitement par les Médecins & Chirurgiens de l'armée, pour une bleffure qu'il avoit reçue au côté, près des reins, & qui avoit tourné en ulcere, il s'étoit guéri en peu de temps par la feule application des feuilles de cette plante.

La *Cachen-laguen* ou la *Canchalagua*, que l'on nomme au Chily *Cachinlagua*, reffemble en tout à la petite Centaurée de l'Europe. Elle eft un peu moins haute que la nôtre. On fait infufer à froid dans un verre d'eau fix ou fept plantes entieres & feches, pendant toute la nuit, ou du matin au foir. On fe gargarife enfuite le gofier avec cette infufion, que l'on avale, & l'on eft bientôt guéri du mal de gorge. On remet de nouvelle eau froide fur le marc, qu'on laiffe infufer autant de temps;

on réitere le gargarifme & la déglutition: ce que l'on recommence une troifieme fois. M. de Bougainville & M. Duclos notre Capitaine en ont fait l'expérience avec fuccès plus d'une fois. Lorfqu'on fait l'infufion à chaud en façon de thé, elle échauffe beaucoup ; mais elle purifie bien le fang. Cette plante eft très-renommée dans le Chily, d'où on la tire. Je la croirois un meilleur fébrifuge que celle d'Europe. Celle-ci n'auroit-elle pas la même propriété pour les maux de gorge ?

Mechoacan eft le nom que les Efpagnols de Monte-video donnent à une plante qui ne reffemble point du tout à celle que l'on vend dans nos boutiques fous le même nom. Celle de Monte-video, qui y eft très-commune ainfi qu'aux environs de Buenos-ayres, eft une petite plante rampante, dont la racine court fous terre, comme la régliffe. Elle eft blanchâtre, menue comme un tuyau de plume à écrire. De cette racine fortent des branches affez courtes, couchées par terre, peu garnies, & feulement à l'extrémité, de petites feuilles, prefque fem-

blables à celles du petit tithymale, connu dans plusieurs Provinces de France sous le nom de *Réveil-matin*. On me dit que les Anglois, qui font le commerce à la Colonie du S. Sacrement, emportent toujours beaucoup de ces racines. Elle a une propriété purgative comme le méchoacan de nos boutiques. Lorsque l'on craint une superpurgation, ou que l'on veut en arrêter l'effet, il suffit d'avaler une grande cueillerée d'eau-de-vie.

Une autre plante qu'ils estiment infiniment, est la *Guaycuru*. Elle porte une feuille d'un beau verd, un peu épaisse, sortant en grand nombre de la racine, qui est d'un rouge brun, luisant à l'extérieur, & rougeâtre en dedans, comme celle du fraisier. Du milieu s'éleve une tige à la hauteur d'un demi-pied, grosse comme le tuyau d'une plume de poule, pleine, sans feuilles, d'un verd grisâtre, se partageant dans le haut en une douzaine de petites branches qui portent à leur cime de très-petites fleurs herbeuses, sans odeur, & formant ensemble une espece de parasol.

Cette plante, sa racine sur-tout, est

un des plus puiſſants aſtringents de la Botanique ; & l'expérience a prouvé qu'elle eſt parfaite pour deſſécher & guérir promptement les ulceres, les écrouelles, & pour arrêter la diſſenterie.

Le *Payço* eſt une plante, qui de ſa racine jette beaucoup de branches rampantes, qui ſe diviſent enſuite en pluſieurs autres. Les feuilles ont environ trois lignes de longueur ſur deux de large, découpées en forme de ſcie, graſſes & attachées ſans queue aux branches. La fleur eſt ſi petite, qu'elle ſe confond avec la graine qui lui ſuccede ; les branches en ſont preſque toutes couvertes. Au premier coup d'œil, on la prendroit pour la turquette ou herniole, ſi les branches étoient plus courtes. Toute la plante eſt d'un verd tendre, quelquefois rougeâtre, ainſi que la tige ; quand elle approche de ſa maturité, elle exhale une odeur de citron qui commence à pourrir. Elle eſt excellente pour les maux d'eſtomac & les indigeſtions. Sa décoction eſt ſudorifique, & on la vante beaucoup contre la pleuréſie. On mâche long comme le petit doigt d'une des tiges vertes, & l'on avale ſa ſalive

avec la plante mâchée. Priſe de cette maniere, elle eſt un peu purgative. Lorſqu'on n'en a pas de verte, on la prend en infuſion comme le thé.

On exalte beaucoup la propriété antivénérienne de la *Colaguala*, que d'autres nomment *Calaguela*. Elle croît dans les terreins ſtériles & ſablonneux. Sa hauteur eſt de ſept à huit pouces. Sa tige eſt un aſſemblage de divers petits rameaux, qui ſe font jour à travers du ſable ou du gravier. Ils n'ont que deux ou trois lignes d'épaiſſeur, & ſont remplis de nœuds à peu de diſtance l'un de l'autre, & couverts d'une pellicule qui ſe détache d'elle-même, lorſqu'elle eſt ſeche. Les feuilles en ſont fort petites, en petit nombre, & ſortent immédiatement de la tige.

On regarde la *Colaguala* comme un ſpécifique admirable pour diſſiper les apoſtumes en fort peu de temps. Trois ou quatre priſes, c'eſt-à-dire, trois ou quatre morceaux en ſimple décoction, ou infuſés dans du vin, ſuffiſent dans l'intervalle d'un jour. Etant chaude au premier dégré, elle deviendroit nuiſible, ſi l'on en prenoit exceſſivement. Cette racine,

cine, ſeule partie de la plante que l'on employe, eſt d'un rouge brun en-dehors, & a beaucoup de reſſemblance avec celle de la *Guaycuru*. Lorſqu'on la coupe horiſontalement, elle préſente un point brun au milieu, & un cercle blanchâtre au milieu de ſon épaiſſeur. Un Franciſcain nommé Pere Roch, que l'on diſoit très-verſé dans la Médecine, m'a dit qu'il faiſoit uſer de la *Colaguala* contre l'épilepſie, ainſi que contre les maux vénériens; que lorſque ſon uſage ne guériſſoit pas parfaitement la premiere de ces deux maladies, il avoit recours aux remedes ſuivants, & toujours avec un heureux ſuccès. Il faiſoit boire au malade, dans le cours de la journée, & ſur-tout deux verres à jeun, à une bonne demi-heure d'intervalle l'un de l'autre, une pinte ou deux livres d'eau, avec laquelle une fille en puberté, ou une femme ſaine, s'eſt bien lavée les parties naturelles au ſortir du lit (*a*). Il faiſoit continuer ce remede huit ou neuf

(*a*) Obſervez que cette recette n'eſt point de Sydenham ou de Boerhaave, mais du Pere Roch, Franciſcain.

jours de ſuite au déclin de la Lune. On réitere ce remede pluſieurs mois de ſuite, ſur-tout au printems. On employe la racine de la colaguala en infuſion dans du vin, ou de l'eau bouillante, pour les maux vénériens.

Le même Franciſcain étant avec nous à la maiſon de Campagne de M. le Gouverneur, m'a montré une autre plante qu'il nomme *Carqueja*, & qu'il dit être admirable, priſe en infuſion comme le thé, pour diſſoudre le ſang caillé dans le corps, pour le purifier & ôter toutes les obſtructions. Mais il faut en uſer avec beaucoup de modération, parce qu'elle agite extrèmement le ſang, ſur-tout la racine.

Le Carqueja vient comme un petit arbuſte, haut d'un bon pied, taillé naturellement en tête arrondie. Il n'a pas de feuilles diſtinctes de ſa tige, qui reſſemble beaucoup à celle du genêt, dans la claſſe duquel je penſe qu'on peut la mettre. Cette tige ſe partage en beaucoup d'autres pour former la tête. Elles ſont très-ſouples & très-minces.

La *Yguerilla*, la *Zarca* & la *Charrua*,

ſont des plantes dont on fait grand cas dans le Pays, de même que de la *Birabibida*, ou *Viravida*, qu'on croit très-rafraichiſſante. Un Chirurgien François fit prendre l'infuſion de la Bira-bida, qui réuſſit parfaitement contre la fievre tierce. Frezier dit que c'eſt une eſpece d'immortelle ; ne ſeroit-ce pas la même dont j'ai parlé ci-devant ſous le nom de *Doradille ?*

Mais celle dont ils font le plus grand uſage, eſt la plante qu'ils nomment *Séfran*. C'eſt proprement une eſpece de chardon, que nous connoiſſons en France ſous le nom de *Carthame*. On en trouve la deſcription dans tous les Traités de Botanique. Sa fleur eſt appellée *Saffran bâtard*. Elle a la couleur & la forme de celle du Saffran vrai ; mais non l'odeur ni le goût. A Monte-video, ainſi qu'au Bréſil, on cultive le ſéfran dans les jardins, & en abondance ; parce qu'on couvre de ſa fleur preſque tous les mets, & même la ſoupe. Les Perroquets & les Perruches ſont très-friands de la graine, qui eſt blanche, liſſe, & faite comme celle du *Corona ſolis*, que le peuple appelle ſim-

plement *Soleil;* mais elle eſt de beaucoup plus courte. En général les plantes de Monte-video ſont très-curieuſes, & elles deviendroient beaucoup plus célebres, s'il ſe trouvoit dans le Pays quelque Juſſieu, ou quelque Tournefort.



CHAPITRE XIII.

Observations particulieres sur l'herbe du Paraguay.

CETTE plante fameuse est la principale source des richesses des Espagnols, des Indiens, & sur-tout des Jésuites. Ainsi l'idée que je vais en donner, intéresse d'autres hommes que les Naturalistes.

M. d'Ulloa a donné quelques détails sur l'herbe du Paraguay ; mais il ne parle que d'après les Missionnaires de la société, car les Jésuites n'ont jamais laissé pénétrer dans cette riche contrée que leurs confreres.

« On prétend, dit M. d'Ulloa, que le » débit de cette herbe fut d'abord si considérable, que le luxe s'introduisit bientôt parmi les conquérants du pays, qui » s'étoient trouvés d'abord réduits au pur » nécessaire. Pour soutenir une excessive » dépense, dont le goût va toujours en » croissant, ils furent obligés d'avoir re-

» cours aux Indiens assujettis par les ar-
» mes, ou volontairement soumis, dont
» on fit des domestiques, & bientôt des
» esclaves. Mais on ne les ménagea pas :
» plusieurs succomberent sous le poids
» d'un travail auquel ils n'étoient pas ac-
» coutumés ; & plus encore sous celui des
» mauvais traitements dont on punissoit
» l'épuisement de leurs forces plûtôt que
» leur paresse. D'autres prirent la fuite,
» & devinrent les plus irréconciliables
» ennemis des Espagnols. Ceux-ci retom-
» berent dans leur premiere indigence,
» & n'en devinrent pas plus laborieux. Le
» luxe avoit multiplié leurs besoins ; ils n'y
» purent suffire avec la seule herbe du Pa-
» raguay; la plûpart n'étoit même plus en
» état d'en acheter, parce que la grande
» consommation en avoit augmenté le
» prix. *Tom. I*, *pag.* 13 ».

Cette herbe si célebre dans l'Amérique méridionale, est la feuille d'un arbre de la grandeur d'un pommier moyen. Son goût approche de celui de la mauve, & sa figure est à-peu-près celle de la feuille de l'oranger. Elle a aussi quelque ressemblance avec la feuille de la *Coca* du Pé-

fou, où l'on en tranſporte beaucoup, principalement dans les montagnes & dans tous les lieux où l'on travaille aux mines. Les Eſpagnols l'y croient d'autant plus néceſſaire, que l'uſage des vins du pays y eſt pernicieux. Elle s'y tranſporte ſeche & preſque réduite en pouſſiere. Jamais on ne la laiſſe infuſer long-tems, parce qu'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre.

On en diſtingue communément deux eſpeces, quoique ce ſoit toujours la même feuille. La premiere ſe nomme *Caa* ou *Caamini*, & la ſeconde *Caacuys* ou *Yerva de Palos ;* mais le Pere *del Techo* prétend que le nom générique eſt *Caa*, & diſtingue trois eſpeces, ſous les noms de *Caacuys*, *Caamini & Caaguazu*.

Suivant le même Voyageur, qui avoit paſſé une grande partie de ſa vie au Paraguay, le Caacuys eſt le premier bouton, qui commence à peine à déployer ſes feuilles. Le caamini eſt la feuille qui a toute ſa grandeur, & dont on tire les côtes avant que de la faire griller. Si les côtes y reſtent, on l'appelle Caaguazu, ou *Palos*.

Les feuilles que l'on a grillées ſe conſervent dans des foſſes creuſées en terre &

couvertes d'une peau de vache. Le Caacuys ne peut pas ſe conſerver ſi long-tems que les deux autres eſpeces, dont on tranſporte les feuilles au Tucuman, au Pérou, & même en Eſpagne. Il ſouffre difficilement le tranſport. On aſſure même que cette herbe priſe ſur les lieux, a je ne ſcai quelle amertume qu'elle n'a pas ailleurs, & qui augmente ſa vertu comme ſon prix.

La maniere de prendre le Caacuys eſt de remplir un vaſe d'eau bouillante, & d'y jetter la feuille en poudre & réduite en pâte. A meſure qu'elle ſe diſſout, le peu de terre qui peut y être reſté, ſurnage aſſez pour être écumée. On paſſe enſuite l'eau dans un linge; & l'ayant laiſſé un peu repoſer, on la hume avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de ſucre; mais on y mêle un peu de jus de citron, ou certaines paſtilles d'une odeur fort douce. Quand on la prend pour vomir, on y jette un peu plus d'eau, que l'on laiſſe tiédir.

La grande fabrique de cette herbe eſt à *la Villa*, ou la nouvelle *Villarica*, qui eſt voiſine des montagnes de Maracayu,

ſituées à l'Orient du Paraguay, vers les vingt-cinq dégrés vingt-cinq minutes de latitude Auſtrale. On vante ce canton pour la culture de l'arbre; mais ce n'eſt pas ſur les montagnes qu'il faut le chercher, c'eſt dans les fonds marécageux qui les ſéparent.

On en tire pour le Pérou ſeulement juſqu'à cent mille arrobes, peſant chacun vingt-cinq livres de ſeize onces poids de marc, & le prix de l'arrobe eſt de ſept écus, ou vingt-huit livres de France, ce qui fait deux millions huit cent mille livres.

Cependant le Caacuys n'a pas de prix fixe, & le Caamini ſe vend le double du Caaguazu. A Monte-video, ce dernier, pendant que nous y étions en relâche, ſe vendoit vingt-cinq livres ou cinq piaſtres l'arrobe. Le Gouverneur nous en procura un à ce prix.

Les Indiens établis dans les provinces d'Uraguay & de Parana, ſous le gouvernement des Jéſuites, ont ſemé des graines de l'arbre, qu'ils y ont tranſportées de Maracayu, & qui n'ont preſque pas dégénéré. Elles reſſemblent à celle du lierre.

Mais ces Indiens ne ſont pas d'herbe de la premiere eſpece ; ils gardent le Caamini pour leur uſage, & vendent le Gaaguazu ou Palos, pour payer le tribut qu'ils doivent à l'Eſpagne.

Les Eſpagnols croient trouver dans cette herbe un remede, ou un préſervatif contre tous les maux. Tout le monde eſt d'accord ſur ſa qualité apéritive & diurétique ; mais je ne voudrois pas être garant pour les Jéſuites, de toutes les propriétés qu'ils lui attribuent. Je croirois que la plus avérée, & celle qu'ils prônent cependant le moins, eſt de leur procurer, tous les ans, une ſomme incroyable d'argent.

On raconte que, dans les premiers tems, quelques-uns en ayant uſé avec excès, elle leur cauſa une aliénation totale des ſens, dont ils ne revinrent que pluſieurs jours après. Mais il paroît certain qu'elle produit ſouvent des effets oppoſés entre eux, tels que de procurer le ſommeil à ceux qui ſont ſujets à l'inſomnie, & de réveiller ceux qui tombent en léthargie ; d'être nouriſſante & purgative. L'habitude d'en uſer la rend néceſſaire,

& ſouvent même elle fait trouver de la peine à ſe contenir dans un uſage modéré; puiſqu'on aſſure que l'excès enyvre, & cauſe la plûpart des incommodités que l'on attribue aux liqueurs fortes.

Suivant M. d'Ulloa, l'herbe du Paraguay ſe nomme *Maté* au Pérou. Pour la préparer, dit-il, on en met une certaine quantité dans une calebaſſe montée en argent, que l'on nomme auſſi *Maté*, ou *Totumo*, ou *Calabacito*.

On jette dans ce vaſe une portion de ſucre, & l'on verſe une portion d'eau froide ſur le tout, afin que l'herbe en pâte ſe détrempe : enſuite on remplit le vaſe d'eau bouillante ; & comme l'herbe eſt fort menue, on boit par un tuyau aſſez grand (on nomme ce chalumeau *Bombilla*) pour laiſſer paſſage à l'eau, mais trop petit pour en laiſſer à l'herbe. A meſure que l'eau diminue, on la renouvelle, ajoutant toujours du ſucre, juſqu'à ce que l'herbe ceſſe de ſurnager. Alors on met une nouvelle doſe d'herbe : Souvent on y mêle du jus de citron, ou d'orange amere, & des fleurs odoriférentes. Cette liqueur ſe prend ordinairement à jeun : cependant

plusieurs en usent aussi l'après-dîner. Il se peut que l'usage en soit salutaire ; mais la maniere de la prendre est extrêmement dégoûtante. Quelque nombreuse que soit une Compagnie, chacun boit par le même tuyau qu'on fait passer à la ronde. Les *Chapetons* (Espagnols Européens) ne font pas grand cas de cette boisson ; mais les Créoles en sont passionnément avides. Jamais ils ne voyagent sans une provision d'herbe du Paraguay ; & ils ne manquent pas d'en prendre chaque jour, la préférant à toutes sortes d'alimens, & ne mangeant qu'après l'avoir prise.

Quelques-uns, dit Frézier (*Relat. du Voyage de la Mer du Sud*, pag. 228) appellent l'herbe du Paraguay, *Herbe de Saint Barthelemi*, parce qu'ils prétendent que cet Apôtre a été dans ces Provinces, où il la rendit salutaire & bienfaisante de venimeuse qu'elle étoit auparavant. Au lieu d'en boire la teinture séparément, comme nous buvons celle du thé, ils mettent l'herbe dans une coupe, faite d'une calebasse montée en argent, qu'ils appellent *Maté*. Ils y ajoûtent du sucre, & versent dessus de l'eau chaude, qu'ils boivent auf-

ſitôt, ſans lui donner le tems d'infuſer, parce qu'elle noircit comme de l'encre. Pour ne pas boire l'herbe qui ſurnage, on ſe ſert d'un chalumeau d'argent, au bout duquel eſt une ampoule percée de pluſieurs petits trous : ainſi la liqueur que l'on ſuce par l'autre bout ſe dégage entierement de l'herbe. On boit à la ronde avec le même chalumeau, en remettant de l'eau chaude ſur la même herbe, à meſure que l'on boit. Au lieu de chalumeau ou *Bombilla*, quelques-uns écartent l'herbe avec une ſéparation d'argent, percée de petits trous. La répugnance que les François ont montrée de boire après toutes ſortes de gens, dans un pays où il y a beaucoup de perſonnes attaquées de maladies vénériennes, a fait inventer l'uſage des petits chalumeaux de verre dont on commence à ſe ſervir à Lima. Cette liqueur, à mon goût, eſt meilleure que le thé : elle a une odeur d'herbe aſſez agréable. Les gens du pays y ſont ſi accoutumés, qu'il n'y a pas juſques aux plus pauvres qui n'en boivent au moins une fois le jour.

Le commerce de l'herbe du Paraguay, ajoute cet Auteur, ſe fait à *Santa-Fé*, où

elle vient par la riviere de la Plata, & par des charrettes. Il y en a de deux ſortes: l'une que l'on appelle *Yerva de Palos*, & l'autre plus fine & de meilleure qualité, nommée *Hierba de Camini*. Cette derniere ſe tire des terres des Jéſuites. La grande conſommation s'en fait depuis la *Paz* juſqu'à *Cuſco*, où elle vaut la motié plus que l'autre qui ſe débite depuis le Potozi juſqu'à Paz. Il ſort, tous les ans, du Paraguay pour le Pérou plus de 50000 arrobes; c'eſt-à-dire 1250000 peſant de l'une & de l'autre herbe, dont il y a au moins le tiers de Camini, ſans compter environ 25000 arrobes de celle de Palos pour le Chily. On paie par paquet, qui contient ſix ou ſept arrobes, quatre réaux de droit d'Alcavala; & les frais de la voiture de plus de ſix cens lieues, font doubler le prix du premier achat qui eſt environ deux piaſtres; de ſorte qu'elle revient au Potozi à cinq piaſtres l'arrobe, ou vingt-cinq livres de France. Cette voiture ſe fait ordinairement par des charrettes qui portent cent cinquante arrobes, depuis *Santa-Fè* juſqu'à *Jujuy*, derniere ville du Tucuman; & de-là juſqu'au Potoſi, qui en eſt

encore éloigné de cent lieues, on la tranſporte ſur des mules. J'ai remarqué que l'uſage de cette herbe eſt néceſſaire dans les pays des mines & dans les montagnes du Pérou.

J'ai vu à Monte-video la vérité de la relation de ces deux auteurs ; & même à quelque heure du jour que vous vous préſentiez dans une maiſon, vous trouvez quelqu'un qui prend du maté, & qui ne manque pas de vous en offrir, même dans les plus grandes chaleurs ; car on leur a dit que cette infuſion rafraîchit, qu'elle aide à la digeſtion, &c.

Ordinairement le vaſe où l'on prend le maté, eſt monté ſur un pied, & adhérant à un plateau. J'en ai vu d'à-peu-près ſemblables preſque dans toutes les maiſons. Quelques habitants cependant avoient le vaſe ſeul orné d'argent à la main ſans le plateau. Il y a auſſi des Bombilles, dont le bout qui trempe dans la liqueur, a la forme d'une coquille d'huître, qui ſeroit emmanchée au chalumeau par le haut de la charniere.

CHAPITRE XIV.

Départ pour les Isles Malouines.

A NOTRE arrivée à Monte-video, nous avions porté au Gouverneur la bouffole imaginée par le Capitaine Mandillo, Génois, pour trouver les longitudes : nous voulions y faire les obfervations que nous n'avions pu entreprendre fur le navire dans toute la traverfée, même pendant le calme ; parce que le défaut de cette bouffole eft que le moindre mouvement empêche les aiguilles de fe fixer : & pendant le calme, il y a toujours un roulis plus ou moins fort. Malgré toute l'attention que nous avions apportée à conferver cette bouffole, l'humidité de l'air de mer qui pénetre partout, en avoit altéré les aiguilles, qui avoient acquis un peu de rouille près du centre & des curfeurs. Elles avoient perdu cet équilibre fi néceffaire, & même leur aimant en partie. Nous travaillâmes à les dérouiller ; & nous leur redonnâmes leur ai

mant :

mant : mais nous partîmes ſans avoir fait nos obſervations ; & même l'embarras du tranſport, joint à la crainte de perdre le moment favorable pour ſortir de Rio de la Plata, engagea M. de Bougainville à laiſſer cette machine chez le Gouverneur ; il le pria ſeulement de le lui faire tenir en France, quand lui-même reviendroit en Europe. Ainſi cette bouſſole Génoiſe ne nous a ſervi à aucune expérience.

Ce fut le 16 Janvier que nous fîmes voile vers les Iſles Malouines. Nous étions déja en pleine mer, lorſque nous prîmes trois ſuperbes papillons, qui par les couleurs variées de leurs aîles, imitoient aſſez le plumage du plus beau perroquet du Bréſil. Je les ai deſſinés *Pl.* VII. *fig.* 4.

Nous pêchâmes auſſi dans ces parages un poiſſon ſingulier : nos Marins lui donnent le nom de *Galere*. C'eſt une eſpece de veſſie que l'on peut mettre dans le genre de celles que les Naturaliſtes nomment *Holotures*, qui, ſans avoir l'apparence de plante ni de poiſſon, ne laiſſent pas que d'avoir une véritable vie, & ſe tranſportent à la maniere des animaux, par un mouvement qui leur eſt propre, d'un lieu

à un autre, indépendamment du ſecours du vent & des ondes, ſur leſquelles on voit ces veſſies portées comme de petits navires. Ceux qui n'obſervent pas avec des yeux curieux & éclairés cette apparence de veſſie, la prendroient pour un limon enflé d'air qui ſurnage, emporté par les vagues & les vents; mais le matelot qui l'avoit pêchée, me l'ayant apportée, j'eus tout le tems de l'obſerver. J'y remarquai un mouvement périſtaltique, tel que celui que les Anatomiſtes attribuent aux inteſtins & au ventricule. J'étois ſur le point de l'enlever du ſeau avec la main, lorſque M. Duclos, notre Capitaine, m'arrêta le bras, & me fit connoître le danger qu'il y auroit à toucher un tel poiſſon. Je me contentai donc de l'obſerver des yeux, & de le peindre.

Le preſſentiment du Capitaine ſe vérifia dès le même jour. Un mouſſe ayant pêché une ſeconde galere, eut l'imprudence de la prendre avec la main; un inſtant après il s'écria qu'il ſentoit une vive douleur ſur tout le deſſus de la main & au poignet: il la ſecoua bien promptement pour ſe débarraſſer de la galere, mais il

étoit trop tard. On accourut à ses cris ; il pleuroit, trépignoit des pieds, & disoit qu'il lui sembloit avoir la main dans un brasier ardent. On la lui trempa dans de l'huile ; on lui appliqua dessus une compresse imbibée de cette liqueur, & il ressentit encore la même douleur pendant plus de deux heures ; mais elle diminua insensiblement.

La galere est une vessie oblongue, applatie par dessous, arrondie dans son contour, mais comme émoussée par ses extrémités ; c'est de-là que partent ces filets, dont l'attouchement devient si douloureux. Une de ces extrémités est plus arrondie que l'autre ; celle-ci est un peu allongée. Ce qui forme la base ou point d'appui à cette vessie, est fraizé par ses bords. Le tout est une membrane très-déliée, transparente, & approchant de la figure de ces demi-globes qui s'élevent sur la surface des eaux dans une pluie d'été, sur-tout quand elle tombe à grosses gouttes : elle est toujours vuide, mais enflée comme un balon. Cette membrane a des fibres, les unes circulaires, les autres longitudinales, au moyen desquelles se forme le mouvement de contraction péristaltique.

A ſon extrémité la plus allongée, elle renferme un peu d'eau très-claire, qu'une petite cloiſon membraneuſe empêche de s'épancher dans le reſte de la concavité. La fibre qui prend de l'avant à l'arriere, en paſſant ſur le dos, eſt élevée, ondée ſur les bords, pliſſée comme une belle crête, d'une couleur vive de verd bleu-purpurin, & étendue en maniere de voile : elle ſe baiſſe, ſe hauſſe & ſe tourne, comme pour s'appareiller ſuivant le vent. Des deux extrémités de la fraize, colorée comme cette eſpece de voile, ſortent des filets de différentes longueurs ; deux très-courts ſont gros comme un fort tuyau de plume, qui ſe diviſent enſuite en pluſieurs autres moins gros, mais beaucoup plus longs ; & ceux-ci en d'autres encore plus longs & plus menus, au nombre de huit en tout : leur longueur eſt d'environ un pied ; mais tous ne ſont pas également longs. Ces cordons entrelacés ont près du corps l'apparence d'un rézeau, dont les mailles ſont inégales. Ces jambes ont des eſpeces d'articulations formées par de petits anneaux circulaires, dans leſquelles on remarque auſſi un mouvement de contraction. Tous

ces filets ſont comme des houppes pendantes, compoſées de cordons d'un azur pourpré & verdâtre, à peu près tranſparents, & de diverſes longueurs, dont les bords paroiſſent dentelés & couleur de feu, & gris de lin, entremêlés d'eſpace en eſpace.

Les plus groſſes galeres que j'ai vues, avoient environ ſept pouces de long dans leur baſe, ſur cinq de haut. Il ſeroit bien difficile de déterminer au juſte la couleur de ce ſingulier animal. La veſſie eſt claire & tranſparente comme le cryſtal le plus pur; mais ſes bords, ſon dos & ſes jambes ont, pour ainſi dire, les couleurs de l'Arc-en-Ciel, ou d'une flamme ſulphureuſe. Nous en avons vu une grande quantité dans notre route, & ſur-tout dans le canal qui forme l'Iſle Sainte-Catherine au Bréſil; & je le crois commun dans ces parages. Si le ſimple attouchement de cet animal cauſe tant de mal, quel jugement ne doit-on pas porter de celui qu'il produit dans le corps des poiſſons, ou autres animaux qui l'ont dévoré? Ce qu'il y a de ſurprenant, dit le Pere Labat, c'eſt qu'il corrompt & empoiſonne la chair des poiſ-

ſons, ſans les faire mourir. C'eſt à-peu-près l'effet du fruit du Machenilier.

Le 25 il y eut une grande agitation dans le ciel & ſur la mer : le roulis étoit ſi conſtant & ſi fort, qu'il fit périr un bouc, deux moutons & trois vaches; d'autres animaux en furent malades, ainſi que les chevaux que nous avions embarqués à Montevideo.

Le 29, au vent ſuccéda un grand orage; la mer étoit ſi groſſe que les vagues tomboient ſur le gaillard d'avant, & menaçoient à chaque inſtant d'engloutir le navire.

Le 31, dès ſix heures du matin, nous apperçûmes une terre à l'Eſt, & en approchant nous crûmes voir des Iſles: la figure de ces Iſles, diſpoſées en triangle, comme l'on dit que le ſont celles que l'on nomme *Sébaldes*, & la proximité où nous penſions en être, nous fit croire d'abord que nous allions y aborder. Suivant notre point pris à midi, nous les trouvâmes placées, dans la Carte Françoiſe de Belin, trente lieues trop à l'Oueſt; & notre obſervation nous a d'autant plus détrompés à cet égard, qu'elle eſt d'accord avec celle du Pere

Feuillée, & avec une Carte manuſcrite du dépôt de la Marine, donnée par M. de Choiſeul à M. de Bougainville, avant notre départ de Paris. *Voyez* ces Iſles, comme elles ſe préſenterent à nous à deux lieues de diſtance, ayant le Cap à Eſt-Sud-Eſt, *Pl. VII. fig.* 1.

En cotoyant cette terre nous nous trouvâmes bientôt à une demi-lieue de deux Iſles plates qui, au premier aſpect, nous parurent couvertes de taillis; mais ce n'étoit qu'un grand jonc à feuilles plates & larges, connu ſous le nom de *glayeux*, comme nous le reconnûmes en abordant à d'autres terres, dont la ſurface nous avoit auſſi trompés. Chaque plante de glayeux forme une motte élevée de deux pieds & demi ou environ, d'où s'éleve une touffe de feuilles vertes à une hauteur à-peu-près égale. Nous n'apperçûmes point de bois; le terrein paroiſſoit ſec & aride: peut-être la chaleur de l'été avoit-elle deſſéché les végétaux.

Le même jour, ſur les trois heures après midi, nous découvrîmes un Iſlot qui préſentoit à-peu-près la figure de celui ſur lequel eſt bâti le fort de la Conchée, auprès

de Saint-Malo ; M. de Bougainville le nomma la *tour de Bissy*.

Le premier de Février nous rangeâmes la côte, & bientôt nous fûmes surpris du calme ; cependant la marée nous portoit à terre sur un fond de roches. Dans cet embarras, d'où nous ne pouvions nous tirer, faute de vent, on prit la sonde dans le dessein de mouiller si le fond se trouvoit bon. Il y avoit dix-huit à vingt brasses, mais fond de roches ; l'inquiétude alors redoubla dans notre navire. Le Sphinx se trouvoit dans la même perplexité que nous ; & l'on pensoit déja aux moyens de sauver sa vie, si nous allions faire naufrage sur ces roches, que les Marins appellent *Charpentiers*. Heureusement sur les huit heures le vent fraîchit tant soit peu du côté de la terre ; & nos Capitaines, attentifs & habiles à profiter du moindre avantage qui se présentoit, firent manœuvrer si adroitement, que nous nous éloignâmes de la terre. L'équipage sentoit si bien le danger où nous étions engagés, que dans les temps les plus orageux, & pendant la tempête même que nous essuyâmes auprès des Maldonnades, ils n'a-

voient pas manœuvré avec autant de promptitude & d'exactitude. C'étoit un spectacle curieux que de voir chacun à son poste, tenant à la main le cordage qu'il devoit faire jouer ; tous avec une figure sur laquelle étoient peintes l'inquiétude & la crainte, mêlées d'espérance ; tous dans le plus profond silence, les yeux fixés sur le Capitaine, & les oreilles attentives, pour obéir au premier commandement : les deux Capitaines & les Lieutenans, tout le monde même, occupés à regarder, les uns du côté de la pleine mer, les autres vers la terre, pour observer si on ne verroit pas la moindre *brise* s'élever, & faire frémir la surface des eaux, qui étoit presque aussi unie qu'une glace. Celui-là présentoit la joue, celui-ci la main, un troisieme l'exposoit mouillée du côté où il s'imaginoit que le vent commençoit à souffler, afin d'en sentir la moindre impression. Enfin, la brise tant desirée, quoique très-foible, s'éleva ; la crainte fit place à la joie & à la satisfaction ; & pour ne pas nous retrouver dans le même embarras, nous nous éloignâmes en pleine mer.

A onze heures notre bateau de pêche

revint à bord chargé d'herbes ; les ſieurs Donat & le Roy, qui y étoient deſcendus, nous rapporterent qu'ils avoient vu à terre, à une petite portée de fuſil de l'endroit où ils étoient, un animal effrayant, & d'une groſſeur étonnante, couché ſur l'herbe, ayant la tête comme celle d'un lion, une criniere ſemblable, tout le corps couvert d'un poil roux-brun, long comme celui d'une chevre ; que cet animal les ayant apperçus, s'étoit levé ſur les deux pieds de devant, les avoit regardés un moment, puis s'étoit recouché : qu'eux ayant enſuite tiré un coup de fuſil ſur une outarde, qu'ils tuerent, le gros animal s'étoit levé de nouveau, les avoit encore regardés ſans changer de place, puis s'étoit recouché. Cet animal leur parut gros comme deux bœufs enſemble, & long de douze ou quatorze pieds. Ils avoient deſſein de le tirer ; mais dans la crainte de ne le bleſſer que légerement, & de courir des riſques pour leur vie, ils ſe rembarquerent ſans avoir exécuté leur projet ; ce fut le lendemain Jeudi 2 de Février, que nous apperçûmes la grande baye des Iſles Malouines.

revint à bord chargé d'herbes ; les ſieurs Donat & le Roy, qui y étoient deſcendus, nous rapporterent qu'ils avoient vu à terre, à une petite portée de fuſil de l'endroit où ils étoient, un animal effrayant, & d'une groſſeur étonnante, couché ſur l'herbe, ayant la tête comme celle d'un lion, une criniere ſemblable, tout le corps couvert d'un poil roux-brun, long comme celui d'une chevre ; que cet animal les ayant apperçus, s'étoit levé ſur les deux pieds de devant, les avoit regardés un moment, puis s'étoit recouché : qu'eux ayant enſuite tiré un coup de fuſil ſur une outarde, qu'ils tuerent, le gros animal s'étoit levé de nouveau, les avoit encore regardés ſans changer de place, puis s'étoit recouché. Cet animal leur parut gros comme deux bœufs enſemble, & long de douze ou quatorze pieds. Ils avoient deſſein de le tirer ; mais dans la crainte de ne le bleſſer que légerement, & de courir des riſques pour leur vie, ils ſe rembarquerent ſans avoir exécuté leur projet ; ce fut le lendemain Jeudi 2 de Février, que nous apperçûmes la grande baye des Iſles Malouines.

CHAPITRE XV.

Descente aux Isles Malouines.

L'ENTRÉE de la baie est admirable, & nous y entrâmes à pleines voiles, comme dans le plus beau port de l'Europe.

Cette baie, dont on voit le plan & la figure *Pl.* VIII. peut contenir au moins mille vaisseaux; on y voit à l'Ouest des Isles & Islots, à l'abri de tous vents, & où les vaisseaux sont plus en sûreté que dans le port même de Brest.

On mit le canot & la chaloupe à la mer, & nous descendîmes au Sud de la baie, MM. de Bougainville, de Nerville, de Belcourt, Lhuillier, Donat, Sirandré, & moi. Pendant le trajet une quantité prodigieuse d'une seule espece d'oiseaux noirs & blancs passoient en troupes nombreuses, à cinq ou six pieds seulement au-dessus de nos têtes. On en tua quelques-uns. Ceux qui tomboient blessés, plongeoient lorsque l'on vouloit les saisir.

Avant que d'aborder, on tira sur des outardes, des oies, & des canards, qui ne s'envolerent pas à notre approche. Ils se promenoient auprès de nous, comme s'ils eussent été privés.

Trompés par l'éloignement, nous nous étions imaginés trouver un terrein sec & aride; mais, lorsque nous eûmes mis pied à terre, nous trouvâmes par-tout une herbe, haute d'un pied ou d'un pied & demi, jusques sur le sommet des hauteurs mêmes, où nous eûmes beaucoup de peine à grimper, par l'obstacle que cette plante opposoit à notre marche.

Nous y montâmes en troupes, pendant que quelques-uns se détacherent, pour chasser tant sur les hauteurs que le long de la côte. Nous nous fatiguâmes beaucoup à escalader ces hauteurs: il n'y avoit point de sentiers à travers cette herbe, qui y vegete vraisemblablement, depuis que cette terre existe. On enfonçoit dans ce foin jusqu'au genou; & le sol, presque noir, n'étoit qu'un terreau de plantes pourries d'année en année, qui faisoit ressort sous les pieds à cause des racines qui y étoient entrelacées. Heureusement nous

nous étions munis de petites bouteilles clissées d'eau-de-vie, & de quelques biscuits de mer, qui nous furent d'une grande ressource, pour nous fortifier contre la chaleur & la fatigue.

Nos chasseurs revinrent le soir, chargés d'oies, d'outardes, de canards & de sarcelles. Je m'étois éloigné des autres, & j'avois été seul à une grande lieue le long de la côte, au-dessus de l'endroit où le canot avoit abordé. Je tirai sur deux canards, à quatre ou cinq pieds du bord. N'ayant osé risquer de me mettre à l'eau pour les prendre, je les y attirai imprudemment avec le bout du fusil. La quantité de gibier me fit presser de recharger, sans faire attention qu'il pouvoit y avoir quelques gouttes d'eau dans le canon. La poudre en fut assez mouillée pour ne plus prendre feu ; & n'ayant pas de tire-bourre, je pris le parti d'aller rejoindre le canot. A peine eus-je fait une vingtaine de pas, que je rencontrai un sentier dans l'herbe, très-battu, large de huit à neuf pouces ; qui se dirigeoit le long de la côte, à dix ou douze pieds du bord de la mer. J'imaginai alors que l'Isle étoit habitée, sinon

par des hommes, au-moins par des animaux à quatre pieds, qui fréquentoient ce canton-là. Mais quels animaux? Etoient-ils féroces; ne l'étoient-ils pas? Je pouvois en rencontrer quelques-uns ſur ma route. J'étois ſeul, avec un fuſil dont je ne pouvois faire uſage. J'avois un peu d'inquiétude. Je mis la bayonnette au bout du fuſil, & je pourſuivis néanmoins ma route dans le ſentier, curieux de ſçavoir où il aboutiſſoit. A deux cens pas ou environ de l'endroit où je l'avois pris, il entroit dans un bouquet d'une centaine de ces glayeux dont j'ai fait mention. Je n'oſai m'y enfoncer; mais en paſſant auprès, je m'arrêtai quelques minutes en y regardant attentivement, & écoutant ſi je n'y entendrois pas remuer. Point de mouvement, point de bruit. Je continuai mon chemin en reprenant le ſentier au-delà, juſqu'à ce que j'eus rencontré le canot, qui, voyant que la nuit approchoit, & que les différentes bandes d'obſervateurs & de chaſſeurs ne s'y étoient pas rendus, venoit au-devant de nous, pour nous prendre. Il étoit preſque plein de gibier, & nous fûmes obligés, à cauſe de la nuit,



d'en laiſſer à la mer une grande partie, que l'on envoya chercher le lendemain.

Le 4, dès les ſix heures du matin, on alla à la découverte du fond de la baie, qui nous avoit paru être une grande riviere, lorſque nous l'avions obſervée la veille, de deſſus des hauteurs. Les principaux Officiers monterent dans le canot, bien armés, & munis de proviſions de bouche pour quatre ou cinq jours, avec une tente pour coucher à terre. Les Matelots mêmes étoient armés de fuſils, de ſabres & de bayonnettes. Ils ſe propoſoient de viſiter la partie du Nord, & de découvrir s'il y avoit du bois. D'autres dans le bateau de pêche, devoient aller à la découverte dans la partie du Sud, dans l'idée que le fond de la baie étoit partagé en deux iſſues, qui ſe perdoient dans les vallons.

Le même jour, M. Duclos notre Capitaine, & M. Chênard de la Gyraudais, monterent ſur le ſommet d'une eſpece de montagne au Sud, qui reſtoit au Sud un quart Oueſt du compas de notre navire, planterent, tout au haut entre deux rochers, une croix de bois d'environ trois

pieds de hauteur, & donnerent à cette hauteur le nom de *Montagne de la Croix*.

Le lendemain, ſur le midi, M. de Bougainville & ceux qui l'avoient accompagné, revinrent bien mortifiés de n'avoir pas trouvé de bois; ils avoient mis le feu à l'herbe d'une Iſle que l'on a nommée depuis l'*Iſle brûlée*, & à une pointe de la terre-ferme. Ils apportoient dix jeunes Pinguins & un gros morceau de bois, qu'on avoit trouvé ſur le rivage.

Ce morceau de bois réveilla d'abord l'eſpérance que l'on avoit d'en trouver dans l'Iſle. Différens Journaux, entre autres ceux de Wood-Rogers, parlent des Iſles Malouines, comme d'un Pays qu'ils ont vu, formé de hauteurs & de collines couvertes de bois. N'en ayant apperçu en aucun endroit juſqu'ici, nous avons lieu de penſer qu'ils n'ont vû ce terrein que de loin, & qu'ils ont été, comme nous, trompés pas les apparences. Cependant ce bois trouvé ſur le rivage feroit croire qu'il y en a ſur quelques côtes de ces Iſles. Car d'où ce bois y auroit-il été apporté? Nous ſuſpendrons cependant notre jugement juſqu'à ce que nous

ayons

ayons une connoiſſance plus étendue de ces Iſles.

On avoit d'abord nommé l'*Iſle aux Pinguins*, cette Iſle à laquelle M. de Bougainville avoit mis le feu, parce qu'il avoit trouvé ſur cette Iſle, une grande quantité de ces animaux. En effet, il y en avoit un ſi grand nombre, que plus de deux cents périrent dans les flammes. Il en reſta encore une quantité prodigieuſe, & nous en trouvions à chaque pas que nous y faiſions. Le feu mis à cette Iſle, qui a près d'une bonne lieue de longueur, ſur une demie de largeur, eſt, l'on peut dire ſans conſéquence, parce qu'il ne peut pas s'étendre au-delà : mais en eſt-il de même de celui que l'on a mis à la Terre-ferme ? M. de Bougainville crut devoir conſumer ce foin inutile pour rendre plus facile le défrichement des terres. Je repréſentai que tout le pays étant couvert de foin, le feu gagneroit de proche en proche, peut-être même toute la ſurface de la Terre-ferme, s'il n'étoit pas arrêté par quelques rivieres; que d'ailleurs ce feu détruiroit tout le gibier. On n'eut point d'égard à mes repréſentations; & dès le ſoir même

on mit encore le feu en plusieurs endroits de la Terre-ferme.

Le 8, les enfans de notre Capitaine s'aviserent de tendre quelques hameçons sur le derriere du navire, & prirent une grande quantité de poissons, d'un goût délicat, mais qui n'avoit que huit à neuf pouces de long; ils avoient les yeux rouges, les ouies bordées d'une couleur dorée, & toutes les nageoires de même couleur; leur peau étoit lisse comme celle de la tanche. J'en ignore le nom.

Nous envoyâmes quelques Officiers du Sphinx pour chercher du bois : ils nous rapporterent que les arbres que nous avions cru voir dans l'éloignement, n'étoient qu'une herbe de la nature des joncs à feuilles plates, que nos Marins connoissent sous le nom de glayeux ; & que les mottes servoient de repaire aux loups marins. Ils en avoient tué trois entre autres, gros & grands comme notre canot, aussi-bien qu'une espece de chien sauvage, qui ressemble beaucoup à un renard de la grande espece, & qu'on prit pour un loup-cervier.

M. de Bougainville, de son côté, ne

trouva que trois arbres très-secs sur le rivage, dont un étoit presque aussi gros qu'une barrique de vin. Comme il n'en vit point sur pied dans tout le terrein qu'il avoit parcouru, il est à croire que ces arbres y ont été amenés de la Terre de Feu ou des environs, par les vagues & les courans, qui portent sur l'Est. Les Officiers de sa suite furent, pour ainsi dire, attaqués par une sorte de chien sauvage; c'est, peut-être, le seul animal féroce & à quatre pieds, qui soit dans les Isles Malouines: peut-être aussi cet animal n'est-il pas féroce, & ne venoit-il se présenter & s'approcher de nous, que parce qu'il n'avoit jamais vu d'hommes. Les oiseaux ne nous fuyoient pas; ils approchoient de nous comme s'ils avoient été familiers. Nous n'avons vu dans cette contrée ni reptiles ni bêtes venimeuses.

Nous expédiâmes en ce temps-là notre canot sur une Isle voisine, afin de chercher des Pinguins, qui y abondent comme des fourmis dans une fourmilliere. Il revint quelques heures après avec cent soixante de ces oiseaux sans aîles, des estomachs desquels nous fîmes une salaison.

A force de viſiter cette terre inconnue, nous eûmes lieu d'admirer la beauté de la nature, même dans les lieux qu'elle ſemble avoir le plus négligés; dans la partie de l'Iſle que nous avons vûe, le terrein préſente par-tout un aſpect très-agréable. Des montagnes, ou plutôt des hauteurs que nous appellions montagnes, environnent des plaines à perte de vûe, coupées par de petites élévations, & des collines qui ſe communiquent par des pentes douces. Au bas de chacune coule & ſerpente un ruiſſeau plus ou moins grand, qui ſe rend dans la mer, par les anſes multipliées des baies. Celle où nous avons mouillé, pénetre plus de ſix lieues dans les terres, & forme naturellement un bon port pour mouiller plus de deux mille navires. On trouve un bon fond par-tout, des Iſles, des Iſlots, des preſqu'Iſles au nombre d'environ une douzaine, qui mettent à l'abri des vents les plus violens; au point même de n'y avoir peut-être jamais de groſſe mer.

L'entrée de cette baie a au-moins deux lieues d'ouverture, & ſe trouve reſſerrée par un Iſlot aſſez conſidérable, & aſſez

éloigné de la pointe du Sud-Eſt, comme on le voit dans la Carte.

Cette grande baie, que l'on découvrit une quinzaine de jours avant notre départ de l'Iſle, a été examinée & ſuivie en partie par M. de Belcourt & M. Martin, qui y firent une caravane de deux ou trois jours. Comme nous deſirions une connoiſſance plus complette de ſon étendue, MM. de Saint-Simon & Donat partirent quelques jours après le retour des deux Officiers que je viens de nommer. S'étant d'abord rendus à l'endroit où elle ſe rapproche le plus de l'habitation, c'eſt-à-dire, à deux petites lieues, ils parcoururent ſa côte juſqu'à ſon fond. Ils paſſerent enſuite à la rive oppoſée, & la ſuivirent une dixaine de lieues. Les ruiſſeaux & une riviere conſidérable ayant formé un obſtacle à la continuation de leur marche, vu la difficulté de la traverſer, ils prirent le parti de grimper ſur la montagne qui leur parut la plus élevée, d'où ils penſoient qu'ils pourroient découvrir l'entrée de cette baie, & le reſte de ſon cours. Ils jugerent alors qu'elle enfonçoit dans les terres quinze lieues au-moins, & qu'elle

formoit une presqu'Isle de la partie du terrein où nous devions fonder un établissement.

La côte de cette baie offre, disent-ils, un terrein excellent, & un aspect agréable. Elle est arrosée de quart de lieue en quart de lieue par des ruisseaux & des petites rivieres dont une, venant de l'Ouest, leur parut avoir une soixantaine de pieds de largeur. Ils ont compté vingt-six Isles assez considérables dans la partie qu'ils ont vue de cette baie.

Y a-t-il réellement un détroit qui partage ces Isles, & qui communique du Nord au Sud, comme l'ont imaginé quelques Navigateurs. Cette baie ne les auroit-elle pas induit à le conjecturer? Peut-être n'en ont-ils apperçu que l'entrée; ou n'ayant pas osé s'y avancer, à cause de son grand enfoncement dans les terres & de sa grande largeur, ils auront jugé qu'elle formoit un détroit (*a*).

(*a*) Dans le second voyage, on a reconnu que ce détroit existe en effet; & que son entrée du côté du Nord est à l'endroit que nous avions nommé *la Conchée*.

CHAPITRE XVI.

Etabliſſement dans cette nouvelle contrée.

CE fut le 17 de Février que nous nous embarquâmes dans le grand canot, avec une tente & nos lits, pour nous établir à terre, & camper dans une colline, preſque au fond de la baie.

Auſſitôt après notre débarquement, nous travaillâmes à dreſſer notre tente dans l'endroit qui nous paroiſſoit le plus commode, à une bonne portée de fuſil de la mer. L'endroit où nous nous établîmes étoit expoſé au Nord, qui fait le Sud du pays, relativement à l'Equateur. Au deſſous, & à une petite portée de piſtolet de la tente, couloit un petit ruiſſeau d'eau douce, très-bonne à boire. En face de la tente étoit un côteau ſemblable à celui ſur la pente duquel la tente étoit dreſſée. A quelques pas de-là on creuſa un trou en terre, pour y faire la cuiſine; & l'on y brûla de la bruyere, n'y ayant pas d'autres bois. On eſſaya auſſi ces groſſes mot-

tes vertes de gommier résineux, dont j'ai parlé. Elles sont très-bonnes pour entretenir le feu, & le conserver.

Voyant l'embarras où nous mettoit le défaut de bois dans un pays où nous nous proposions d'établir une colonie, je cherchai les moyens d'y suppléer, au-moins jusqu'à ce que le Gouvernement eût pris des arrangemens pour envoyer dans ce pays-ci des flutes & des goëlettes, qui y demeureroient, & qui feroient des voyages aux Terres de Feu pour en apporter le bois nécessaire, tant pour le chauffage que pour la construction & la charpente. J'imaginai que nous pourrions trouver du charbon de terre, ou du-moins de la tourbe. Je me munis en conséquence d'une pioche, & je me mis en chemin pour en chercher. Ayant observé que les bords du ruisseau étoient assez marécageux, je pensai que le pays n'ayant jamais été cultivé, l'herbe qui y végete, devoit, par succession de temps, avoir formé une masse de terre, mêlée de racines & de feuilles pourries, qui donneroit précisément la tourbe que je cherchois. Je donnai donc quelques coups de pioche, & je découvris en effet

une tourbe, mais une tourbe rougeâtre, qui n'étoit pas au point de maturité requise pour sa perfection. Etant monté une vingtaine de pas le long du ruisseau, je bêchai, & y ayant trouvé de la tourbe telle que je la désirois, j'en enlevai deux ou trois briques, que je portai à M. de Bougainville, pour lui faire part de cette découverte: on prit le parti d'en faire l'essai. On en leva quelques douzaines de briques, que l'on arrangea autour du feu; l'impatience en fit jetter quelques-unes dans le feu même, & l'on vit avec une grande satisfaction, que l'humidité de cette tourbe étant évaporée, elle brûloit ainsi que la meilleure tourbe de France.

Lorsque l'on en eut arrangé quelques tas, le sieur Donat se rappella avoir vu le long de la côte, avec M. Lhuillier, une terre noire filamenteuse, & assez seche, qui pourroit servir au même usage. Mais ayant oublié l'endroit, nous le cherchâmes en vain ce jour-là. Cependant quelques jours après nous fûmes plus heureux. M. de Bougainville apporta un morceau de cette terre, l'épreuve en fut faite, & elle réussit parfaitement. Tous ceux qui

ſe propoſent de demeurer dans ces Iſles pour y commencer l'établiſſement de la nouvelle colonie, en treſſaillirent de joie, avec d'autant plus de raiſon, que cette tourbe eſt dès ce moment ſeche & prête à brûler; & qu'étant extrêmement abondante, on peut tous les jours en charger des canots, & l'amener à l'habitation.

Pendant que nous travaillions ainſi à faire notre établiſſement, on prenoit à bord les moyens de s'enfoncer plus avant dans la baie, tant pour être plus à portée de nous, que pour mettre nos frégates plus en sûreté.

Après ces expériences, on embarqua dans la chaloupe les deux familles Acadiennes que nous avions amenées pour les établir dans cette Iſle, afin de la peupler. Elles deſcendirent ſur les neuf heures du matin, avec toutes leurs hardes, meubles & uſtenſiles néceſſaires; des vivres & des tentes canonieres, pour loger ceux des équipages qui devoient reſter à terre, afin de travailler à l'établiſſement. Comme notre tente alors ne ſuffiſoit pas pour nous loger tous, nous en dreſſâmes de nouvelles, & nous nous partageâmes; je de-

meurai ſeul avec MM. de Bougainville & de Nerville.

Les animaux domeſtiques que nous débarquâmes, étoient dans une triſte ſituation; ils nous paroiſſoient ou eſtropiés ou languiſſants. On les abandonna à leur ſort ſur le rivage, & on traîna à l'herbe, ceux qui ne pouvoient ſe ſoutenir ſur leurs pieds. Le lendemain, ayant été voir s'ils étoient morts ou vifs, nous ne fûmes pas peu ſurpris de ne trouver ni chevaux ni moutons, & les vaches avec leurs veaux diſperſés dans la campagne. On n'avoit pu imaginer qu'étant la veille ſi malades, ils euſſent pris dans une nuit aſſez de forces pour courir les champs; & l'on craignoit que des loups marins ou quelques bêtes féroces à nous inconnues, ne les euſſent dévorés; mais les cadavres de la jument & de ſon poulain, que l'on voyoit encore ſur le rivage, diſſiperent cette crainte.

Dès le Dimanche après-midi, on chercha un lieu propre à bâtir le logement de ceux qui doivent demeurer dans cette Iſle. On jugea que le même côteau, où les tentes étoient dreſſées, ſeroit très-

convenable. M. Lhuillier, Ingénieur-Géographe du Roi, traça les fondements ſuivant le plan qu'il en avoit préſenté au Commandant. Dès le Lundi matin, tous ceux qui ſe trouvoient à terre prirent la pioche ou la beche pour en creuſer les fondements.

J'avois vû le premier plan; & ſur mes repréſentations on avoit fait pluſieurs changements : je crus donc pouvoir, avec la même liberté, dire mon avis ſur le choix de l'emplacement. Je repréſentai que dans les grandes pluies, & les fontes de neige, l'eau qui deſcendroit abondamment du côteau, inonderoit le logement, & pourroit peut-être le renverſer, ſinon tout d'un coup, du moins à la longue, après avoir miné les fondements. La pente eſt en effet un peu roide dans cet endroit. M. Lhuillier propoſa contre cet inconvénient d'ouvrir une tranchée au-deſſus, pour recevoir les eaux & les détourner; mais ce moyen ne me parut pas ſuffiſant, la tranchée n'étoit pas capable d'arrêter l'impétuoſité d'un torrent : d'ailleurs l'eau qui y auroit ſéjourné, en ſe filtrant peu à-peu à travers les terres, auroit

porté dans les appartements une humidité très-pernicieuſe à la ſanté de ceux qui les auroient habités, aux vivres & aux meubles. On parut d'abord ne pas ſe rendre à mon avis. M. Lhuillier défendit le ſien; & avoit déjà fait déblayer quelques terres dans l'endroit auquel il avoit donné la préférence. Mais, toutes réflexions faites, il ſe détermina pour un autre lieu, à une bonne portée de fuſil, ſitué ſur le même côteau; mais dont la pente eſt très-douce. Dès le moment même, on mit des ouvriers pour creuſer les fondements. On employa pour cela les matelots des deux frégates; & M. de Bougaiuville paya leurs journées de travail, indépendamment de leurs appointemens de matelots.

Après avoir pris nos précautions pour nous défendre de la rigueur des ſaiſons, il fallut ſonger à nous prémunir contre l'attaque imprévue des ennemis du nom François; & on verra bientôt ſi nos meſures furent bien concertées.

CHAPITRE XVII.

On conſtruit un Fort, & on éleve un Obéliſque.

LE 25, M. de Bougainville propoſa aux Officiers tant de terre que de mer, de travailler à élever un Fort, ſur la hauteur qui forme le côteau où l'on avoit bâti le logement des nouveaux colons des Iſles Malouines. Tous d'une voix unanime, nous convînmes de l'élever de nos propres mains, & de le conduire à ſa perfection ſans le ſecours du reſte de l'équipage; à l'inſtant on choiſit l'emplacement & le plan du Fort fut tracé par l'ingénieur.

Pendant ce temps-là, quelques-uns de nous allerent choiſir des outils pour exécuter notre projet; d'autres chaſſerent, pour fournir des vivres aux travailleurs. Juſqu'à préſent on a tué du gibier en ſi grande abondance, qu'il a plus que ſuffi pour la nourriture des équipages des deux frégates. Nous avons fait plus d'une fois

la réflexion, qu'il étoit bien ſingulier que nous fuſſions venus nous établir à terre, dans un pays déſert & inconnu, ſans autres vivres que du pain, du vin, & de l'eau-de-vie; ſans inquiétude pour le lendemain, & perſuadés que la chaſſe fourniroit aſſez pour la nourriture de plus de cent vingt perſonnes deſcendues & campées ſous des tentes. Au reſte, non-ſeulement nous n'en avons pas manqué, mais nous en avons été pourvus très-abondamment. On donnoit cependant à chaque plat (on appelle ainſi en fait de marine, le nombre de ſept hommes réunis pour manger enſemble.) au moins une outarde & une oie, ou une oie & deux canards, ou deux oies, ou deux outardes; & quelques-uns de ces oiſeaux d'eau plongeurs, que nous nommons *Becſics* ou *Nigauts*, dont on voit la figure dans la *Pl.* VIII. *fig.* 2, & dont je parlerai dans la ſuite.

Sur les trois heures après-midi, nous nous aſſemblâmes au lieu où l'on avoit tracé le Fort, & l'on convint de le nommer le *Fort du Roi*, ou le *Fort royal*. Chacun travailla de tout ſon cœur, & avec une ardeur incroyable; de maniere que

le soir même on avoit déjà creusé une partie d'un fossé de six pieds de large & d'un pied de profondeur : l'exemple du Commandant animoit tout le monde.

Le 2 de Mars on débarqua quatre pieces de canon pour armer le Fort que nous élevions ; on se proposa d'y en ajouter quatre qu'on tireroit du Sphinx, & six pierriers.

Comme l'on avoit résolu d'élever une Pyramide en forme d'Obélisque, au milieu du Fort, je proposai de placer sur la pointe, le buste de Louis XV. & je me chargeai de l'exécuter en terre cuite. J'avois vu une terre glaise & grise sur le bord d'une anse, qui m'avoit paru propre à ce dessein ; & je partis pour l'aller chercher : l'ayant trouvée, je la fis charger dans un bateau avec de la tourbe. Mais le canot échoua, à cause de sa trop grande charge, & on en ôta pour le mettre à flot. Nous avions été trompés par le reflux ; car la mer, qui n'est pas bien réglée dans ces baies-là, hors le temps de la nouvelle & de la pleine lune, n'étoit pas montée aussi haut que l'on avoit compté. Près d'une heure s'écoula avant que l'on eût mis le

bateau

bateau à flot. Pour ne pas le furcharger, M. Duclos & moi prîmes le parti de nous en retourner par terre, en fuivant la côte. Nous fîmes près d'une lieue fur des cailloux, galets, & roches qui bordent cette côte. Les canotiers avoient ordre de venir nous prendre au goulet, où nous leur avions dit que nous les attendrions. Nous eûmes beaucoup de peine à nous y rendre, par un temps brumeux & très-venteux. Les y ayant attendus pendant trois quarts d'heure inutilement, & dans une grande obfcurité, nous penfions que la mer, qui fe retiroit, & le vent violent, qui étoit contraire, auroient engagé les canotiers à relâcher aux navires. Nous prenions la réfolution d'achever la route par terre, en faifant le tour de la baie, qui a au-moins trois quarts de lieue, lorfque nous entendîmes le bateau qui approchoit; nous nous hâtames d'y entrer: mais à peine avions-nous vogué cinq à fix toifes, que le vent devint d'une violence extrême; les vagues s'enflerent, & la mer, qui fe retiroit, aidée du vent qui nous étoit contraire, forma un obftacle que nous ne pûmes vaincre. En une heure & demie à

peine, malgré tous nos efforts, remontâmes-nous dix toifes. La mer devint effrayante; chaque *lame* fe brifoit avec fureur contre le bateau, & entroit dedans en partie : nous étions déjà tous inondés. Las de lutter envain contre les flots, & voyant que nous étions en grand danger d'échouer fur les pierres qui bordent le rivage, où les flots & le vent nous faifoient *dériver* malgré tous nos efforts, M. Duclos dit qu'il falloit retourner à la pointe du goulet, & y aller échouer. En moins de trois minutes, malgré les rames & le gouvernail, nous nous vîmes jetter vers le rivage éloigné de terre de quatre braffes ou environ. La mer, alors furieufe, alloit mettre le bateau en pieces, & nous courions des rifques pour nous-mêmes. Notre Capitaine dit qu'il falloit fe jetter à l'eau, & y fauta le premier. Je l'y fuivis au moment qu'une vague très-groffe vint fe brifer contre le bateau, le couvrit en entier, & par la fecouffe me fit tomber à l'eau; je me relevai promptement, & je pris, fort fatigué, le chemin de l'habitation.

En arrivant, j'appris que le Lieutenant du Sphynx, qui avoit été en chaffant,

découvrir la ſource de la riviere, en étoit de retour. Il nous dit qu'à trois ou quatre lieues du camp, au Nord-Oueſt, il avoit trouvé une baie immenſe, dont il n'avoit pu découvrir l'entrée, ni le fond même de deſſus les hauteurs : que cette baie lui paroiſſoit avoir au-moins huit à dix lieues d'enfoncement dans les terres ; & que de diſtance en diſtance il y avoit vu des rivieres & des Iſles. On fut charmé de cette découverte, & l'on réſolut d'en prendre connoiſſance.

Cependant le Fort s'avançoit, & M. de Bougainville propoſa d'y monter les canons, qui étoient ſur leurs affuts au bas de la colline. Dès l'inſtant même on ſe mit en devoir d'exécuter ce projet. On étendit pour cet effet des planches ſur le terrein, pour faire ce que l'on appelle *un pont*, & empêcher les roues des affuts d'enfoncer dans la terre. A force de bras ſeulement, & ſans autres inſtrumens ou machines que des pinces, des leviers & des cordages, nous vînmes à bout de monter un canon, malgré la hauteur & la rapidité du côteau. L'ayant mis en place, comme il étoit à-peu-près l'heure de finir le travail

de la journée, on chargea ce canon, & on le tira pour ſervir de ſignal. On cria enſuite ſept fois *Vive le Roi ;* & les ouvriers qui étoient occupés aux travaux des logemens, répondirent à nos acclamations.

D'après ce temps, tous les matins à cinq heures, & le ſoir à ſept & demie, on tira un coup de canon de campagne d'une livre de balle, & l'on ſonna la cloche pour appeller aux travaux, & pour les faire ceſſer. Auſſi bientôt l'ouvrage fut avancé, comme ſi l'on y avoit employé deux cens ouvriers.

Pendant que nous étions ainſi occupés à terre, le peu de monde qui étoient à bord des frégates, ne demeuroient pas oiſifs. Tous les jours ils embarquoient quelque choſe pour le Camp, des canons, des boulets, des vivres, des uſtenſiles, &c.

Pendant qu'on travailloit avec tant d'activité, je fis mettre dans des paniers la terre glaiſe, corroyée avec de l'argile faute de ſable propre à cet effet, & je fis mes arrangemens pour travailler à mon aiſe au buſte du Roi. Je commençai par

modeler le bufte ; & n'ayant pas de barre de fer, pour foutenir la terre fur le dez, j'y fuppléai par un rouleau de bois. Le foir même, la tête fut groffiérement ébauchée.

Mais le lendemain en courant à mon ouvrage, je ne fus pas peu déconcerté d'y voir des crevaffes & des fentes, quoique la terre fût très-bien corroyée. Je demandai à M. Guyot s'il n'avoit pas vu le long de la côte, du fable bien fin, afin de corriger le défaut de cette terre, en la corroyant de nouveau avec ce fable. Ils partirent une heure après pour le Camp, & rendirent compte à M. de Bougainville de l'embarras où me mettoit la mauvaife qualité de cette terre. Pour prévenir toute tentative inutile, cet Officier fe détermina à fubftituer au bufte une fleur-de-lys.

On continua à porter des vivres dans le Fort pour les befoins de la nouvelle colonie, & le 21 on pofa la premiere pierre de la pyramide.

Un fait fingulier occupoit dans ce tems-là notre attention. Nous avions tranfporté environ une douzaine de pourceaux mâles ou femelles. Dans ce nombre étoit un

pourceau coupé. Après les avoir débarqués tous, ils s'en alloient chercher leur vie dans la campagne, & ne manquoient pas de revenir tous les ſoirs paſſer la nuit enſemble tout auprès du camp. Au commencement on leur avoit fait une eſpece de litiere avec du foin, & ils s'y trouvoient bien ſans doute, quoiqu'à la belle étoile, puiſqu'ils s'y rendoient exactement. Quelqu'un remarqua que le pourceau coupé devançoit ordinairement le retour des autres d'environ demi-heure, alloit roder autour de la litiere, & en arrangeoit le foin; qu'il en arrachoit avec les dents pour le porter au gîte, & en rempliſſoit les endroits où il en manquoit. Les autres étant arrivés, ſe couchoient enſemble, & lui ne s'y mettoit que le dernier. Lorſque quelqu'un d'eux ne ſe trouvoit pas à ſon aiſe, il ſe levoit, & s'en prenant au pourceau coupé, il le mordoit & l'obligeoit à coups de dents d'aller chercher du foin, & d'en fortifier la litiere. Les femelles ſur-tout étoient fort délicates ſur cet article. Ce phénomene eſt capable d'intéreſſer d'autres perſonnes encore que les Naturaliſtes.

Le 24, nous allâmes chercher la plûpart de nos animaux domeſtiques qui s'étoient échappés. Nous réuſsîmes à inveſtir de cordes trois chevaux, & à les emmener au camp : mais bientôt ils ſe débarraſſerent en renverſant leurs conducteurs, ſauterent par-deſſus les cordes, & ſe ſauverent ſi loin, qu'on renonça à les pourſuivre.

On fut plus heureux à l'égard des vaches & des géniſſes. Elles s'étoient également répandues & diſperſées dans la campagne ; mais ayant pris un petit veau, nous le conduisîmes auprès du camp, & nous l'y attachâmes à un piquet : ſa mere l'ayant entendu beugler le ſoir, revint lui donner à tetter, & les autres la ſuivirent.

Après être ainſi revenus deux ou trois jours de ſuite, ces animaux en prirent l'habitude, & ſe rendoient exactement tous les ſoirs dans l'étable qu'on leur avoit pratiquée.

Cependant le monument qu'on vouloit ériger n'étoit point perdu de vue ; on poſa la premiere pierre de la baſe, & on mit dans la maçonnerie du fondement une plaque d'argent ronde, du diametre d'envi-

ron deux pouces & demi, sur laquelle étoit gravé à l'eau-forte, d'un côté le plan de la partie de l'Isle où sont le fort & l'habitation ; dans le milieu, l'obélisque avec ces mots pour exergue : *Tibi serviat ultima Thule.* Sur l'autre est ce qui suit :

Découverte.
Etablissement des Isles
Malouïnes, situées au 51 d 30 m.
de lat. Aus. & 60 d. 50 m. de long. oc. Mér.
de Paris E. par la Frégate l'Aigle, Capit.
P. Duclos Guyot, Cap. de Brûlot, & la Corvete
le Sphinx, Cap. F. Chênard Gyraudais. Lieutenant
de Frégate, armées par Louis de Bougainville
Col. d'Infanterie, Cap. de Vaisseau, Chef de l'expédition.
G. de Bougainville de Nerville, Volontaire, & P. Darboulin,
Administrateur Général des Postes de France.
Construction d'un Fort & d'un Obélisque
décoré d'un Médaillon de S. M. LOUIS XV,
sur les plans d'A. L'huillier de la Serre,
Ingénieur-Géogr. des Camps & Armées
servant dans l'expédition ; sous le
Ministre d'E. de Choiseul, Duc
de Stainville. En Février
1764.

avec ces mots pour exergue : *Conamur tenues grandia.*

Cette espece de médaille est enchâssée entre deux plaques de plomb dans une pierre creusée. Auprès on a placé une bou-

teille de verre double, bien bouchée, avec un maſtic qui réſiſte à l'eau, dans laquelle on a enfermé un papier roulé, ſur lequel ſont écrits les noms, ſurnoms, qualités & pays de tous ceux qui compoſent les équipages des deux navires employés à cette expédition, & de ceux qui y ſont volontaires, en cette forme:

ROLLE DE L'ETAT-MAJOR,

des Officiers, Matelots, qui compoſent les équipages de la frégate du Roi *l'Aigle*, commandée par le ſieur Duclos-Guyot, Capitaine de brûlot; & de la corvette *le Sphinx*, commandée par le ſieur François Chênard de la Gyraudais, Lieutenant de frégate, armées à Saint-Malo par Meſſieurs le Chevalier de Bougaingainville, de Bougainville-Nerville, & Darboulin, Adminiſtrateur général des Poſtes de France, aux ordres de M. de Bougainville, Colonel d'infanterie & Capitaine de vaiſſeau; leſquels ont reconnu & établi les Iſles Malouines au mois de Février 1764.

ETAT-MAJOR

de la frégate *l'Aigle*.

Le Chevalier *Louis-Antoine* de *Bougainville*,
* *G. de Bougainville-Nerville*, Volontaire,
L'un & l'autre Armateur, de Paris.
Etienne de *Belcourt*, Capitaine d'Infanterie.
N. *de Saint-Simon*, Canadien, Lieutenant d'Infanterie.
Lhuillier de la Serre, Ingénieur-Géographe des Camps & Armées du Roi.
Dom *Antoine-Joseph Pernetty*, de Rouanne en Forez, Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, Paſſager, envoyé par le Roi.

EQUIPAGE.

MM. Duclos-Guyot, de Saint-Malo, Capitaine de Brûlot.
Alexandre Guyot, de Saint-Malo, Capitaine en ſecond.
Pierre-Marin Donat, de Saint-Malo, premier Lieutenant.
Michel Sirandré, de Saint-Malo, premier Lieutenant.
Pierre-Marin le Roy, de Saint-Malo, ſecond Lieutenant.
Antoine Semon, de Saint-Malo, ſecond Lieutenant.
René-Jean Hercouet, de Saint-Malo, Enſeigne.

Pierre Guyot, de Saint-Malo, Enſeigne.
Alexandre Guyot, de Saint Malo, Enſeigne.
René-André Oury, de Genêt en Normandie, Ecrivain.
Pierre Monclair, de Saint-Malo, premier Chirurgien.
* *Guillaume Baſlé*, de Saint-Malo, ſecond Chirurgien.

Pilotins.

Charles-Felix-Pierre Fêche, de Paris.
Michel Seigneurie, de Saint-Malo.
Charles-François Auger, de Saint-Malo.
Louis Alain, de Saint-Malo.
Jean-Baptiſte Carré, de Saint-Malo.

Matelots.

Germain Bongourd, de Saint-Servant, premier Maître.
François Tennchuit, de Saint-Malo, ſecond Maître.
Pierre de Saint-Marc, de l'Iſle d'Orléans en Canada, premier Pilote.
Artur Fleury, de Bréhat, Pilote-Côtier.
Joſeph Couture de Saint-Servant, } Contre-Maîtres.
Jean Poret, dit *Paliere*, de Saint-Servant, } Contre-Maîtres.
Pierre Feuillet, de Saint-Servant, Maître Canonier.
François Hamel, de Saint-Servant, ſecond Canonier.

Mathurin Toupé, de Saint-Servant, Maître Charpentier.

Etienne le Breton, de Pleurthuit, second Charpentier.

Pierre Houzé, de Pleurthuit, Maître Calfat.

Jacques Houzé, de Pleurthuit, second Calfat.

Louis Cantin, de Saint-Servant, Maître de Chaloupe.

François-Jean Macé, de Saint-Malo, Maître de Canot.

Gilles Ferrand, de Saint-Malo, Maître Voilier.

Joachim Feuillet, de Saint-Servant, second Voilier.

Mathurin Guerlavas, de Saint-Malo, Dépensier.

Michel Argouel, de Saint-Malo, Maître Tonnelier.

Guillaume Chauvin, de Saint-Malo, second Tonnelier.

Jean du Feu, de Saint-Servant, Armurier.

* *François Perrier*, de Coutances, Forgeron Taillandier.

* *Antoine Guillard*, de Rennes, Menuisier.

Houvré Garsin, Provençal, Tambourin.

Mathieu Méance, de Rézé en Dauphiné, Boulanger.

Simples Matelots.

Marc Julien, de Saint-Malo.

* *Julien Brord*, de Saint-Enogat.

Henry Laisné, de Saint Malo.
* *Jean Bethuel*, de Saint-Servant.
Antoine-Louis Mallet, de Saint-Coulomé.
Barthelemy Guichard, de Pleurthuit.
Julien le Bret, de Pleurthuit.
Jacques le Mesnager, de Pleurthuit.
Pierre Gilet, de Saint-Servant.
* *Claude du Cassou*, de Saint-Servant, Charpentier.
Laurent Bâquet, de Saint-Servant.
Felix Bros, de l'Acadie.
Laurent Roucé, de Saint-Coulomé.
Louis Ozanne, de Pleurthuit.
François Fouquet, de Saint-Servant.
François Saffray, de Saint-Servant.
* *André Vaudelet*, de Pleurthuit.
Nicolas Bureau, de Saint-Malo.
* *Guillaume Guichard*, de Pleurthuit.
Jean Renouard, de Pleurthuit.
François Duval, de Saint-Malo.
* *François Gouclo*, de Saint-Malo.
Gilles Labbé, de Saint-Malo.
Jean-Baptiste le Bas, de Saint-Malo.
Joseph le Mer, dit *le Maire*, de Saint-Malo.
Jean Bayé, de Paramé.

Mousses.

* *Joseph Talbot*, Acadien.
Jean Jugan, de Saint-Malo.
Louis Dupont, de Saint-Servant.

Pierre Monclair, de Saint-Malo.
Pierre-Léonard-Julien Jorès, de Saint-Malo.
Joseph Couture, de Saint-Servant.
Jean Houzé, de Pleurthuit.
François Guerlavas, de Pleurthuit.
* *Louis-Noël le Roy*, de Saint-Servant.
* *Etienne Pontgirard*, de Saint-Servant.
* *Julien Beguin*, de Saint-Servant.

Domestiques.

* *Michel Beaumont*, de Normandie, Maître d'Hôtel.
Henry Dallon, de Saint-Servant, Cuisinier en chef.
Jean Guerinon, de Saint-Malo, second Cuisinier.
* *Michel Evard*, de Saint-Malo, second Cuisinier.
Bernard Denis, dit Montmirel, de Valogne.
* *Jean-François Henrion*, de Bleid, près Luxembourg.
Eustache le Contour, de Saint-Pierre de Sirville.
Jean Meir, de Munich en Baviere.

PASSAGERS

qui s'établissent dans l'Isle.

Guillaume Malivain, dit *Boucher*, Acadien.
Anne Bourneuf, Acadienne, son épouse.

Jean, leur fils, âgé de trois ans & demi.
Sophie, leur fille, âgée d'un an.
Jeanne Bourneuf, leur tante, Acadienne.
Sophie Bourneuf, leur tante, Acadienne.
Augustin Benoît, Acadien.
Françoise Terriot, son épouse, Acadienne.
N. leur fils.
Genevieve Terriot, sa tante, Acadienne.

EQUIPAGE

de la Corvette le Sphinx.

Officiers.

MM. *Chênard* de la *Gyraudais*, Capitaine Lieutenant de Frégate, de Saint-Malo.
Charles-Malo Tison, de Saint-Malo, second Capitaine.
Henry Donat, de Saint-Malo, premier Lieutenant.
Jean-Baptiste Guyot, de Saint-Malo, second Lieutenant.
Joseph Donat, de Saint-Malo, second Lieutenant.
Charles Martin, de Rennes, second Lieutenant.
Joseph Laurent, de Saint-Malo, Enseigne.
Augustin-Antoine Front-gousse, de Guienne, Chirurgien.

Pilotins.

Jean-François Oury, de Genêt, en Normandie.
Charles Martin, de Rennes, fils du Lieutenant.

Matelots.

François Blanchard, de Saint-Malo, premier Maître.
Jean-François Maquaire, de Saint-Malo, second Maître.
Nicolas Vinet, de Saint-Malo, Maître Canonnier.
Laurent Lucas, de Saint-Servant, Maître Charpentier.
* *Jean Clautier*, de Saint-Servant, second Charpentier.
René le Moine, de Saint-Servant, Maître Calfat.
Servant Dauplé, de Saint-Malo, second Calfat.
Pierre-Thomas Fecquent, de Saint-Malo, Maître de Canot.
François Vinet, de Saint-Malo, Maître Voilier.
Jean-Baptiste Blondeau, de Saint-Malo, Tonnelier.
Jean Mazures, de Saint-Malo.
Pierre Nicole, de Saint-Servant.
Jean Saunier, de Saint-Malo.
François Hue, de Saint-Malo.
Jean le Monier, de Saint-Malo.
Louis le François, de Saint-Malo.
François-Jean le Maire, de Saint-Malo.

Mousses.

reçu & reconnupour tel. M. de Bougainville proclama auſſi au nom du Roi les autres Officiers, qui furent auſſi également reconnus.

On avoit dreſſé un autel dans le fort au pied même de la pyramide. Je comptois y dire la Meſſe, pour rendre la cérémonie de la priſe de poſſeſſion plus auguſte & plus ſolemnelle; mais le vent y ſouffloit avec tant de force, malgré la tente que l'on y avoit montée, que l'on jugea à propos de s'en tenir à la cérémonie que je viens de décrire.

[C'eſt ainſi que la France a acquis un droit légitime à la ſouveraineté des Iſles Malouïnes. Elles n'ont point été enlevées à des hommes : c'eſt une conquête que l'induſtrie a faite ſur la nature].

Fin du premier Volume.

